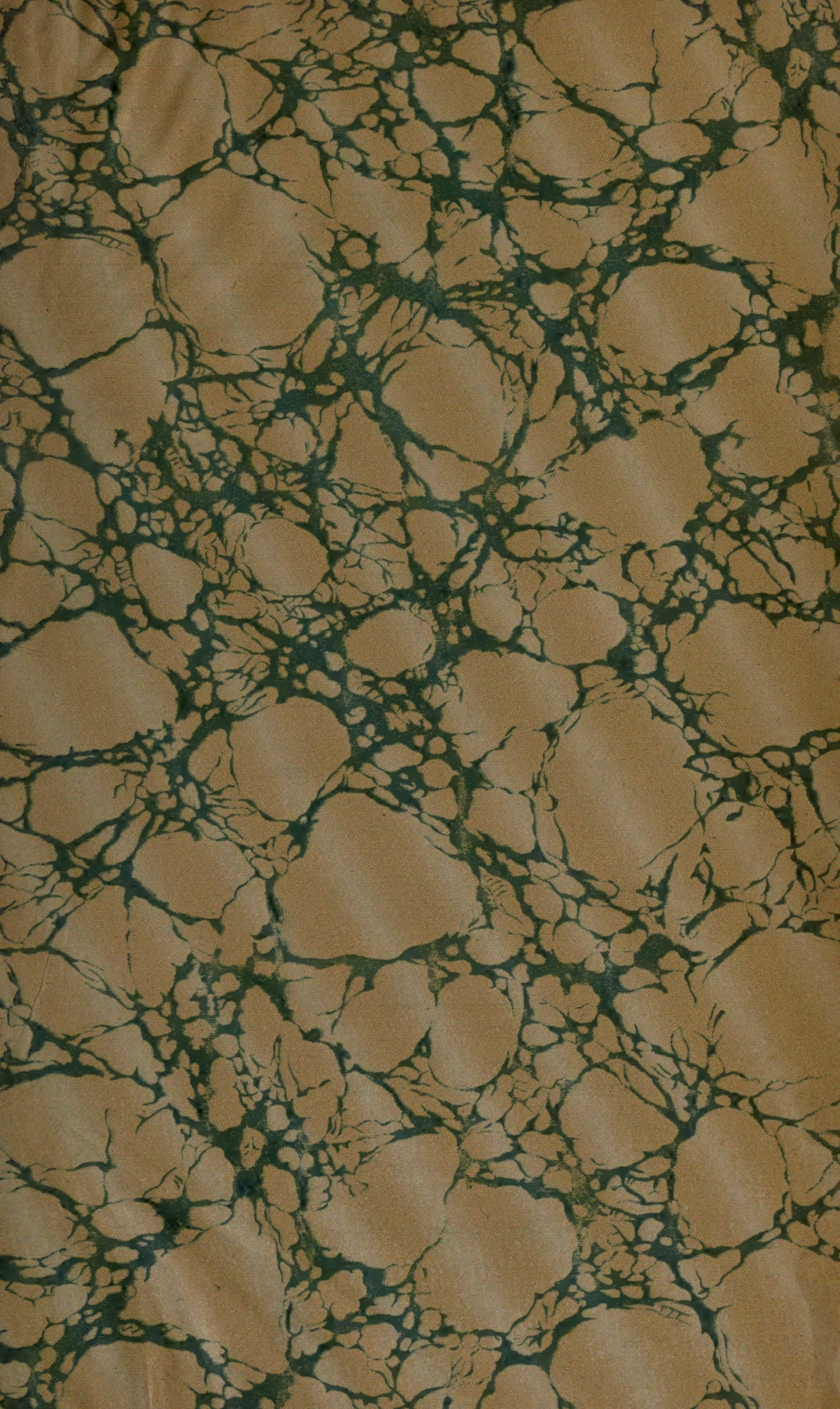






LES GUERRES DANS L'ANTIQUITÉ
ET LA GUERRE MODERNE

HENRY ARAGON

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

Les Guerres dans l'Antiquité et la Guerre moderne

LE CHEF DES BARBARES :
LE ROI TEUTOBOCHE (REX TEUTOBOCUS) ET GUILLAUME II
LE KAISER, PROFANATEUR, VIOLATEUR DES TOMBEAUX
LES ARMÉES TEUTONES — LE BANDITISME ALLEMAND
LA PERFIDIE, LES CRIMES, LES MASSACRES COMMIS PAR LES ALLEMANDS
DESTRUCTION DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA FRANCE
LE CONCUSSIONNAIRE VERRÈS ET LE KRONPRINZ PRÆDATOR (SIMPLE PARALLÈLE)
GUILLAUME II ET LES HORDES TEUTONES :
ATROCITÉS, CRIMES DES CHEFS ET DES SOLDATS DE L'ARMÉE ALLEMANDE
LES PROCLAMATIONS SINISTRES DU KAISER
FABIUS MAXIMUS ET ANNIBAL :
COMMENT NOS GÉNÉRAUX GAGNENT LES BATAILLES
LA GUERRE MODERNE : TACTIQUE ET STRATÉGIE
OFFENSIVE TACTIQUE : L'ENCERCLEMENT DES ARMÉES ; LES MUNITIONS
L'ALLEMAGNE PARJURE DEVANT LES NATIONS ALLIÉES
LE MONUMENT DE L'HONNEUR ET DU COURAGE

TOME SECOND



PERPIGNAN
IMPRIMERIE CATALANE DE J. COMET
1916

Les Guerres dans l'Antiquité et la Guerre moderne

CHAPITRE PREMIER

§ 1. Le roi Teutoboche *(rex Teutobocus)* et Guillaume II, le chef des Barbares

> Civilis, d'origine germaine, le chef des Bataves, avait un jeune fils : il l'exerça, disent les auteurs, au tir de l'arc, en lui donnant pour but des prisonniers romains attachés aux arbres de la forêt.
>
> L'empereur allemand apparaît, comme le fameux Attila dans les traditions, suivant l'énergique expression de Michelet, **« comme un symbole et souvenir d'une destruction immense »**.

Recherchez avec soin, écrivait Guérard, ce que la civilisation doit aux Germains, vous serez fort en peine de trouver quelque bien dont on puisse leur faire honneur. C'est que la Germanie, disait César, est peuplée en grande partie d'une nation sauvage [1],

[1] César, liber IV, cap. 10 : *Germaniæ magna pars a feris barbarisque nationibus incolitur.* — Charles le Grand avait conquis en 770-788 toutes ces nations cruelles et barbares qui habitent la Germanie. (Eginhard, *Vita Karoli magni.*)

dont la devise est encore aujourd'hui : « Par le sang et par la mort vers la lumière ». Après plus de vingt siècles, ces mêmes hordes, ces « barbares » qui se sont rués sur la Belgique et sur nous, ont bien conservé les mêmes mœurs féroces (*cultu ac feritate*) de leurs ascendants, les Vandales.

Le chef de ces Vandales, **Genseric** (disons aujourd'hui le Kaiser), était digne de commander aux peuples barbares que Dieu lui avait soumis : « c'était un prince sombre, sujet aux accès de la plus noire mélancolie, et qui paraissait grand dans le naufrage général du monde civilisé, parce qu'il était monté sur ses débris [1] ».

Les aveugles conquérants de cette époque sentaient qu'ils n'étaient que les instruments d'un « Conseil éternel », qu'ils n'étaient rien en eux-mêmes. De là les noms qu'ils se donnent de *Fléau de Dieu*, de *Ravageur de l'espèce humaine ;* de là cette fureur de détruire dont ils se sentaient tourmentés, cette soif du sang qu'ils ne pouvaient éteindre ; de là cette combinaison de toutes choses pour leur succès : bassesse des hommes, absence de courage, de talent, de génie.

Comme le fameux Attila dans les traditions, dit le grand historien Michelet [2], Guillaume II apparaît *comme un symbole et souvenir d'une destruction immense...* « On douterait qu'il eût existé comme homme, si tous les auteurs du ve siècle ne s'accor-

[1] CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques.*
[2] MICHELET, *Histoire de France,* tome I.

daient là-dessus, *si Priscus ne nous disait avec terreur qu'il l'a vu en face* ».

On ne peut pas retracer un portrait plus saisissant de l'empereur Guillaume II que celui que M. Camille Jullian, dans son *Histoire de la Gaule*, fait du roi barbare Arioviste, le roi des Germains, au-delà du Rhin (*rex Germanorum*). « Celui-là ne fut guère qu'un brigand, mais d'audace et d'intelligence supérieures. Pendant près de quinze ans, ni lui ni ses hommes ne dormirent sous un toit : ils ne connaissaient que la course, la bataille et le meurtre, leurs armes, leurs chariots et leurs tentes ; suivi de ses hordes, Arioviste ne redoutait personne et ne respectait rien. Aucune entreprise ne lui sembla impossible, et il acceptait avec une joie sauvage tous les adversaires qui se présentaient. Au surplus, sa frénésie se conciliait avec la ruse et la malice ; il savait endormir ses ennemis par des propos d'amitié et de belles promesses... Personne ne lui en imposait ni par la flatterie ni par la menace. Avec cela, *despote, colère, arrogant, cruel, brutal,* exigeant l'obeissance immédiate, toujours prêt à ordonner un supplice : **c'était la plus violente des tempêtes humaines qui fût alors déchaînée sur l'Occident.** »

L'empereur Guillaume II, ce nouveau roi barbare, par ses crimes monstrueux, par le déchaînement de ses fureurs bestiales, nous apparaît comme un autre Attila.

L'empereur allemand n'a-t-il pas cherché à terro-

[1] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule,* chap. 5, paragr. 2.

riser la France et ses Alliés et à semer partout la terreur, par les massacres, les bombardements ? Il voulait imiter Sylla qui avait effrayé la Grèce et l'Asie par le sac d'Athènes : mais celle-ci, en l'arrêtant neuf mois, avait compromis sa fortune.

Guez De Balzac, dans son *Socrate chrétien*, appelait Attila « cet homme fatal qui, avant de se perdre, perd les peuples et les Etats, qui met le feu aux quatre coins de la terre, qui gâte le présent et l'avenir par les maux qu'il fait et les exemples qu'il laisse. »

Partout la barbarie germaine apparaissait. Plus on avançait vers le Nord-Est, plus le caractère germain et la barbarie se montraient. Cependant, de vigoureuses expéditions avaient fini, pour un certain temps, par refouler les Germains dans l'intérieur de leurs forêts ou obliger des tribus entières à se transporter sur la rive gauche. Malgré cela, elles réapparaissaient plus sauvages et plus hardies.

De tout temps, en effet, à toutes les époques, nous avons dû repousser cette invasion germanique, ces Vandales [1], ces Suèves, qui n'étaient « *que l'avant-garde de ce monde barbare sans cesse attiré par ses appétits sur le monde civilisé* [2] ». Pour ceux-ci, dit Suétone, la *Gaule était une terre vierge sur laquelle ils s'abattaient comme un vol d'oiseaux de proie.* Une nuée de barbares désolèrent le pays.

Nous avons sans cesse refoulé de la Gaule cette masse d'aventuriers allant aux rapines ou à la con-

[1] Duruy, *Frontière du Nord,* tome III, chap. LXIII.

[2] César, *De bello Gallico,* liber IV, 16 : *Quum videret* (Cæsar) *Germanos tam facile impelli ut in* Galliam *venirent...*

quête, cette bande d'*Alemanni* (all-mann) composée d'hommes de toute espèce, cette masse confuse de peuplades belliqueuses, « de bandes désordonnées à l'aspect farouche », qui n'étaient, a dit Bouillet, « ni un peuple ni une nation » et qui faisaient une guerre de dévastation et de pillage à laquelle les soldats se portaient avec l'ardeur du gain et l'amour du meurtre. Partout où la guerre éclatait, comme les oiseaux de proie que l'odeur du sang attire, ils accouraient, pillant amis et ennemis.

Quelle était donc cette bande qui s'acharnait sur nous et qui nous harcèle encore ? Au-delà du Rhin, écrit Duruy, il y avait un péril toujours à craindre, parce que les tribus qui se pressaient le long du fleuve étaient « *la tête de colonne en marche depuis des siècles vers le pays de l'Occident* » [1]...

Les Suèves, ce peuple de la Germanie qui se fondit dans les *Alemanni*, effrayaient par leur barbarie : chaque année leurs guerriers allaient chercher des combats et du butin ; ils aimaient à s'entourer de vastes solitudes. Ces grandes terres dépeuplées leur semblaient un titre de gloire pour la nation qui a fait ces ravages. « On dit que, derrière eux, à l'Orient, ils ont fait le désert sur un espace de six cent mille pas... »

Ces pirates, ces redoutables ennemis, dit l'illustre grammairien Sidonius Apollinaris, ces Saxons, ces Germains avaient envahi les Gaules : « *totam Gal-*

[1] En 57, plusieurs peuplades germaniques de la rive droite du Rhin étaient soumises et envoyèrent au vainqueur d'humbles députations. (Duruy, *La Gaule au temps de César*.)

liam vastavere... » Telle fut l'œuvre de ces barbares qui avaient ravagé toute la campagne, tout le Roussillon [1] *(agrum Ruscinonensem circumpositosque agros)*. Ce furent ces hordes sauvages qui commencèrent à ruiner les deux villes fameuses « *civitates Helena et Ruscinona* » ces deux places fortes illustres *(oppida, Ruscino Latinorum et Illiberis)* ces deux cités célèbres, la colonie de Ruscino et le hameau d'Elne, *(magnae quondam urbis et magnarum opum tenue vestigium)*.

Dans leurs plaines sans limites et sous leurs forêts séculaires, dont une seule avait une longueur de soixante journées de marche, fermentait un chaos de peuplades prolifiques *(Gens numerosa)*, qui étaient invincibles, parce qu'un *conquérant étranger* n'aurait su les saisir. Point de villes dans lesquelles se concentrât la vie nationale : ils n'avaient que de pauvres et innombrables villages épars dans les cantons. Point de temples ; ils n'étaient pas capables d'en élever ; point de statues des dieux : ils n'auraient su en faire... Cette liberté, ces ardeurs ils les dépensaient dans les combats ; après la victoire, venaient les orgies sans fin ; tout le butin y passait.

« Un homme libre, un fils du dieu Teutson *(Teuton)* qu'ils célébraient dans leurs chants nationaux, ne travaillait point ; il eût rougi *d'amasser par la sueur* ce qu'il pouvait gagner avec du *sang*... La religion, ajoute Duruy [2], réfléchit les mœurs et les pen-

[1] H. Aragon, *La Colonie antique de Ruscino* (en cours de tirage) : Epoque de la disparition de Ruscino, pages 83-88.

[2] Duruy, *Les peuples voisins des frontières*, liv. III, chap. 63.

sées intimes des croyants : au Walhalla, l'Olympe des Germains, il n'y aura que *continuelles batailles et festins prolongés* ».

Voilà bien toute la théorie qui s'est perpétuée, de cette race germaine qui, pour entrer dans le Paradis d'Odin, de Wodan, où demeure le dieu dévastateur, le *Portique des Guerriers,* continue, encore de nos jours, à massacrer, incendier, violer, et termine, comme en Champagne, ses exploits de bandit par des orgies sans nom.

Les attributs de ce dieu qu'invoque sans cesse le Kaiser étaient : deux corbeaux sur ses épaules ; deux loups auprès de lui, *Géri* (la rapacité) et *Fréki* (l'audace). Ce sont bien là les véritables emblèmes de l'empire germanique représentés par des animaux carnassiers : c'est bien la mythologie digne d'une telle nation.

On ne voyait, ajoute Duruy, ordinairement le danger que sur le Rhin, parce que c'est là que les coups les plus retentissants ont été frappés ; mais il était aussi sur le Danube, et la barbarie faisait effort pour sortir par ces deux portes à la fois.

« La Gaule, écrivait l'éminent historien M. Camille Jullian, présentait les conditions nécessaires pour vivre d'une vie originale et forte, et pour créer une patrie durable ». Mais certains périls menaçaient ses frontières. « Au Nord, l'Empire arverne touchait aux **Barbares de la Germanie**. Les causes qui avaient jadis entraîné les Celtes et les Belges vers ce côté du Rhin étaient de celles qui durent toujours : le désir d'un ciel plus gai et de terres plus riches, une popu-

lation trop nombreuse, l'habitude de demander à la guerre les moyens de vivre, les grandes querelles nationales qui finissaient souvent par des expulsions de tribus entières. L'instabilité et la *sauvagerie du monde germanique* en faisaient un voisinage fort incommode ; et, de temps à autre, des bandes d'hommes, pressées par la faim, l'envie ou la défaite, se présentaient en armes aux passages du Rhin [1] ».

L'Empire arverne avait donc à se prémunir... contre les Barbares du Nord, d'où venait tout le danger. « Lorsque les Romains étaient devenus les maîtres de toute la contrée, dit M. Jullian, ils justifiaient ainsi cette conquête : *Si César n'avait point pris la Gaule, elle serait devenue la proie des Germains* ; et cela, sans être certain, paraissait fort plausible [2] ». Cette race appartenait aux hordes errantes et aux tribus sauvages des steppes et des marécages de la Scythie. Elle demeurait fidèle aux vieilles divinités que lui montrait la nature : le Soleil, la Lune, la Terre et le Feu... Les hommes vivaient surtout du produit de la chasse et de l'élève des bestiaux ; la propriété personnelle n'existait pas pour la terre, et les chefs assignaient chaque année aux familles le terrain qu'elles avaient à entretenir. On habitait dans des fermes et des hameaux : il manquait à la Germanie ces deux signes de la civilisation qui commençaient à faire la gloire des Gaules, la monnaie et la grande ville. En hommes que le sol ne retient pas, ils n'hé-

[1] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule,* tome III, chap. 1.

[2] C. Jullian, *Histoire de la Gaule :* Le danger germanique, tome III, chap. 2.

sitent jamais à combattre. S'ils s'accordent davantage entre eux, c'est *pour piller* et *tuer sur les terres voisines*. Pauvres et incapables du travail des champs, la guerre est leur meilleure façon de vivre. Hommes et bêtes, les Germains ont conservé, en face des Gaulois qui se civilisent, leur *force naturelle et brutale*».

Ce sont ces peuplades qui, la plupart, étaient à demi nomades, et suivant leurs conquêtes ou leurs défaites, s'étendaient ou se restreignaient, ces Cimbres, Teutons [1], Suèves, Marcomans et autres, qui apparurent au-delà du Rhin, avec ces nations aux limites imprécises et aux destinées incertaines, les Burgondes, les Vandales, les Goths.

Voilà quelles étaient les peuplades qui allaient s'abattre sur la Gaule. Comme toute leur fortune consistait en bestiaux et en chariots, rien ne leur plaisait plus que de partir pour émigrer et conquérir... Chaque année, les délégués de tous les peuples du sang suève se rassemblaient dans un bois sacré... ; là, d'émouvants mystères leur rappelaient qu'ils étaient en face de leurs dieux communs et souverains, à l'ombilic éternel de leur race [2]... Les poètes d'outre-Rhin chantaient que leurs peuples et leurs guerriers étaient tous issus d'un même héros, fils d'un dieu et petit-fils de la Terre, ancêtre et créateur de la race germanique [3].

[1] *Teutonoarii.*

[2] Tacite : *Inde initia gentis... ibi regnator omnium deus.* — C. Jullian, *Histoire de la Gaule :* Formation des peuplades germaniques, t. iii.

[3] C. Jullian, *Histoire de la Gaule.* — Tacite : *Celebrant carminibus antiquis Tuistonem deum Terra editum et filium*

De ces peuplades germaniques, les Cimbres et les Teutons furent les premiers à courir le monde. Il semble, à lire Plutarque, dit M. Jullian, que les Teutons étaient plus sauvages que les Cimbres... Leur religion était comme celle de tous les Barbares, *impérieuse et sanguinaire* ; ils n'avaient point de prêtres ; leurs rois en tenaient lieu sans doute ; le soin des sacrifices appartenait à des voyantes qui égorgeaient les victimes humaines et prédisaient l'avenir. Point d'idoles : un vase pour les sacrifices, un taureau de bronze pour les serments. Les Anciens ont vu en eux de *simples bandits,* et le nom même de Cimbres a fini par signifier brigands et voleurs [1]. Ces peuplades se déplaçaient fort lentement, s'arrêtaient plusieurs mois après quelques journées d'étapes : à chaque arrêt, elles tentaient de constituer leur empire et de commencer une vie nomade ; et, chaque fois, elles levaient le campement et recommençaient leur course incertaine.

Il est possible, ajoute M. Jullian, « qu'ils aient d'abord songé à la *Gaule,* où tant de leurs ancêtres s'étaient enrichis. Mais les Belges montaient bonne garde ».

Les Boïens les avaient rejetés sur le Danube, où des peuples robustes gardaient la contrée. Les émigrants

Mannum, originem gentis conditoresque. — *Tuistonem* est la leçon du ms. du Vatican, en 1518 ; *Tuisconem* de celui de Stuttgart... On a proposé *Teutonem...* Ce *Tuisto* est l'équivalent de *Teutates* et du *Dis pater* gaulois... Il ne serait pas impossible que les *Teutons* ne fussent ce nom collectif localisé sur une ligue particulière.

[1] Plutarque ; Strabon ; Festus.

ne songèrent pas à l'Italie ; à défaut de l'Italie, les Germains espéraient peut-être la Grèce... Le chemin était fermé partout. *Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, les nations Gauloises se succédaient sans interruption, barraient le passage aux invasions, entouraient le monde méditerranéen d'un boulevard protecteur*[1].

Mais, à cette époque (vers l'an 113), les nations celtiques, contre lesquelles la Barbarie était impuissante, furent affaiblies et menacées par le peuple romain.

C'est alors que, par-dessus les Gaulois affaiblis, se présentèrent à nouveau les Cimbres et que Rome, pour la première fois, eut à combattre **l'invasion germanique.**

Ces associations avaient fourni les bandes aventureuses qui, durant quatre siècles, avaient harcelé sans relâche l'empire romain. Ces Germains, excellents pour le pillage, pour une pointe hardie, étaient incapables de soutenir une lutte sérieuse contre des troupes organisées... Le Sicambre adouci baissera la tête pour écouter les mille bruits mystérieux des grands bois... mais il gardera quelque chose de sa *brutalité native* et souvent son *inconscience* du bien et du mal. La vérité est que, durant quatre siècles, « cette *race de proie fut le fléau du monde* » et Grégoire de Tours nous montre les *instincts malfaisants et grossiers* de ces hommes *sans respect pour la parole jurée,* sans pitié pour les vaincus, sans foi envers la femme, l'enfant et le faible.

[1] C. Jullian, *Histoire de la Gaule,* tome III, paragr. 4.

Ces bandes, dit Duruy, ne pensaient qu'à « se venger et jouir, égorger les hommes, violer les femmes ; après le meurtre, l'orgie dans quelque villa surprise, dont les maîtres leur servaient d'échansons : c'était tout ce que ces âmes dégradées par l'esclavage cherchaient dans la liberté [1]. »

C'est là le vrai tableau des hordes du Kaiser, en 1914-1915, envahissant la Belgique et la France et terrorisant nos contrées. Elles rappellent par leur cruauté les guerres antiques. Quantité de fermes étaient en cendres ; des villes même, Nole, Nucérie, Cora, Métaponte avaient été saccagées avec la fureur d'hommes qui assouvissaient enfin de longs ressentiments...

« Crassus manquant de blé en avait demandé aux peuples voisins de ses campements ; ceux-ci avaient mis aux fers ses envoyés (des chevaliers romains) et avaient déclaré qu'ils ne les rendraient que si, à son tour, il rendait les otages [2] ». *C'était une violation du droit des gens que ces barbares mêmes reconnaissaient* ; cela explique par le fait, la cruauté que les Romains allaient montrer.

Une formidable invasion des peuples du Nord (Cimbres et Teutons) jetait la consternation dans Rome, vers l'an 113-101 av. J.-C.

[1] Spartacus, *Histoire des Romains*, tome II, chap. 49.

[2] *Guerre des Gaules*, Troisième campagne, tome III, ch. 49. — « Dès que la main de Rome cessait de peser sur eux, on les voyait accourir, pillant, tuant. » (Duruy, *Les provinces romaines*, chap. 62.) — C'était un ennemi, dit Sidonius, plus farouche, plus inhumain que n'importe quel autre ennemi : *Omnis est omni hoste truculentior. (Marcæ Hispanicæ,* liber tertius, caput 28, paragr. 2 : *Apollinaris Sidonii epistola.)*

Les Romains n'avaient même pas sondé du regard ce monde inconnu qui s'étendait derrière le Rhin, comme s'ils avaient vaguement senti qu'il se cachait pour eux, dans l'obscurité de ces impénétrables forêts [1], un danger redoutable. C'était, en effet, un autre monde : les tribus Celtiques, Germaniques, Slavonnes, en un mot la barbarie en marche, errant, campant à l'aventure. Les Salasses continuaient à désoler par leurs brigandages les villes transpadanes [2]. Ce peuple sauvage, qui ne faisait pas de prisonniers, buvait dans le crâne de ses ennemis et mutilait leurs cadavres.

Vers l'an 102, trois cent mille Cimbres et Teutons avaient franchi le Danube, ravageant le Norique ; les barbares s'étaient arrêtés au pied des Alpes Carniques, et durant trois années, le Norique, la Pannonie, l'Illyrie furent horriblement dèvastés ; ces peuplades, mêlées aux Ambrons, aux Germains, longeaient le Rhin pour pénétrer en Gaule.

Ces Germains, cette autre branche de la famille aryane, qui accumulaient derrière eux dans les régions septentrionales d'innombrables tribus, se jetaient sur la Gaule. C'est alors qu'unis aux Cimbres, ils descendirent de leurs forêts, et la Gaule, pendant plus d'une année, connut les maux de la plus terrible invasion (110 av. J.-C.).

[1] *Hercynia silva* : elle avait une largeur de neuf jours de marche et une longueur de plus de 60 jours de marche : *Latitudo novem dierum iter expedito patet.* (CÆSAR, liber VI, cap. 25).

[2] STRABON ; VELLEIUS PATERCULUS ; TITE-LIVE.

Les Cimbres, les Suèves et les Teuctères avaient franchi le Rhin, et ce sont les cent vingt mille guerriers d'Arioviste qui étaient l'avant-garde de cette colonne barbare qui se pressait le long du fleuve. Ce sont ces tribus (*homines feros ac barbaros*), qui rencontrèrent les légions du proconsul et qui furent rejetées, après un furieux massacre, sur la rive droite du Rhin (58 av. J.-C.).

Mais, malgré l'habileté des chefs, le courage des légions et toutes les précautions défensives, ces peuplades menaçaient toujours d'envahir la Gaule ; aussi César s'efforça-t-il de les empêcher de traverser le fleuve et de repousser les soldats menaçants d'Arioviste [1].

Nous retrouvons dans ce chef barbare, le roi des Germains [2], les traits frappants de l'empereur Guillaume, représentant sa race, ce barbare emporté, osant tout au hasard quand sa passion l'entraîne, n'inspirant que de l'horreur par sa cruauté que l'on redoutait [3], impérieux, hautain, plein de morgue, inhumain (*superbe et crudeliter imperare* [4]), et commettant des tortures sans nom [5]. Voilà les barbares

[1] CÆSAR, *De bello Gallico,* liber I, cap. 31 : *Deterre posse ne major multitudo* Germanorum *Rhenum traducatur Galliamque omnem ab injuria Ariovisti posse defendere.*

[2] *Ariovistus, rex Germanorum.*

[3] CÆSAR, *De bello Gallico,* liber I, cap. 31 : *(Ariovistum) hominem esse barbarum, iracundum, temerarium...* Cap. 32 : *Sequani Ariovisti crudelitatem horrerent.*

[4] CÆSAR, liber I, cap. 31 : Arioviste. Invasion menaçante des Germains.

[5] CÆSAR, liber I, cap. 31 : *Cruciatusque edere.*

que l'on s'efforçait de rejeter de l'autre côté du Rhin [1]. Voilà ces peuplades sauvages qui, de tout temps, se précipitaient sur la Gaule [2].

Cette race germanique, c'était, dit M. Rosny, « une bande bien organisée, mais c'était une bande ; un troupeau d'esclaves conduits au bâton par un état-major de hobereaux avec un capitaine de brigands, nommé *Kaiser*, voilà au fond l'Allemagne. Voilà les Allemands ».

A cette époque, les Barbares [3], qui avaient mis quatre ans (113-109) avant d'arriver sur les bords du Rhin, s'efforçaient de franchir le fleuve et se dirigeaient contre cette même Gaule et ce même fleuve, « à la recherche de terres ou de butin ». C'était vers la Gaule que convergeaient toutes ces bandes. De ce côté, point de montagnes à franchir, un pays fort riche, des nations désunies, aucune résistance à craindre, sauf des légions que Rome enverrait dans sa province. *« La Gaule allait devenir le champ de bataille où les hommes du Midi défendraient leur œuvre contre les Barbares du Nord ».* Après leur première victoire sur Silanus, les Barbares s'étaient tous réunis. Les Cimbres s'étaient joints aux Teutons, Ambrons et aux Helvétes [4]. « Toute la Barbarie, dit M. Jullian, s'était enfin conjurée contre le nom latin

[1] Cæsar, liber I, cap. 31 : *Uti omnes ex Galliæ finibus pellerentur atque omnes Germani Rhenum transirent.*

[2] Cæsar, liber I, cap. 1 : *Germani qui trans Rhenum incolunt, quibuscum continenter bellum gerunt.*

[3] Les Cimbres unis aux Teutons et Ambrons (Strabon).

[4] Orose : *Cimbros* et Teutonas et Tigurinos et Ambronas.

et un demi-million d'hommes se déversa vers le Sud. La masse barbare s'était mise en branle sur la rive gauche du Rhône [1]. Les Barbares attaquèrent. Les Anciens nous ont laissé l'impression comme d'une chevauchée monstrueuse, d'un ouragan d'hommes et de bêtes balayant le sol jusqu'au fleuve, renversant les légions et leurs camps, *semant partout le désespoir, la fuite et la mort.*

Il ne resta, dit Orose, que dix hommes sur cent vingt mille : ce qui représente la légende. Végèce parle, au contraire, de *legionum reliquiae.* Parmi ceux qui survécurent, Sertorius n'échappa qu'en traversant le Rhône à la nage, blessé et chargé de ses armes, luttant contre la violence du courant. L'or et l'argent furent jetés dans le Rhône, les armes et les vêtements furent brisés ou déchirés, les *captifs* furent *pendus* aux arbres, et les chevaux offerts au fleuve. Tous les Esprits de la terre, dit Orose, eurent leur part de butin. « L'Espagne et l'Italie étaient ouvertes aux Barbares. Mais leurs destinées n'étaient point prêtes. Une dernière fois, les Germains reculèrent devant l'Italie et se retournèrent vers le couchant. A la même date, Marius ramenait dans Rome Jugurtha vaincu. Le peuple et le Sénat pouvaient opposer enfin aux Barbares une armée et un général de premier ordre. On les envoya en Gaule aussitôt après le triomphe [2]. »

[1] La bataille eut lieu dans la plaine entre Orange et le Rhône, le 6 octobre 105, d'abord contre Cépion, puis contre Mallius. (C. JULLIAN.)

[2] Camille JULLIAN, *Histoire de la Gaule,* tome III, chap. 2 : 1er janvier 104 : La bataille d'Orange.

Les Cimbres et les Teutons qui s'étaient séparés, après la bataille d'Orange, avaient déjà traversé toute la contrée pour rejoindre leurs compagnons d'aventures : ils y reviennent pour *piller ou pour conquérir*. Au nord, ils trouvèrent une forte résistance. Les Belges eurent le temps et la volonté de s'unir contre eux : c'étaient, du reste, les *plus braves des Gaulois*, et ils connaissaient de longue date ce genre d'ennemis. Les Teutons furent écartés de leurs terres. Tout ce qu'ils purent obtenir ou prendre, ce fut le pays de Namur, le long de la Meuse, sur la grande route qui menait en Allemagne... Ils y laissèrent 6000 hommes pour garder les bagages et le butin [1].

Les Teutons, après avoir pillé le pays, essayèrent d'enlever les villes. Mais, comme tous les Barbares, ils n'entendaient rien aux sièges et ils durent se borner à quelques blocus... Enfin, le flot des Teutons s'écoula hors de ces régions dévastées.

Les Cimbres avaient pillé le Languedoc et étaient passés en Espagne. Puis les Cimbres repassèrent les Pyrénées pour rejoindre les Teutons, et la masse reformée devait gagner l'Italie.

[1] C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule :* La dévastation de l'Occident (105-103).

§ 2. Les bandes barbares et leur chef le roi Teutoboche

> **Ces barbares, naturellement farouches et cruels, leur chef les a rendus plus cruels encore en leur faisant élever des ponts et des digues avec des monceaux de cadavres humains, et en les accoutumant à se nourrir de chair humaine [1].** (TITE-LIVE.)

Quoi, s'écriait Pacuvius devant l'assemblée du peuple, « de tels monstres repus d'une abominable nourriture, qu'on ne pourrait toucher sans souillure, nous les verrions devenir nos maîtres [2] ! » Voilà le peuple barbare que la France et ses alliés combattent aujourd'hui !

Cette bande guerrière en quête d'aventure, ces Germains, ces Teutons (*Teutones*) venus de la Baltique, ce peuple entier avec ses femmes, ses enfants, ses troupeaux et ses chariots à couverture de cuir, portant tout leur avoir, venaient au Midi chercher un ciel moins inclément, « le butin à faire sur de riches nations et sur des terres fertiles où le *vaincu sèmerait* et *moissonnerait* pour eux ».

[1] *Hunc, natura et moribus immitem ferumque, insuper dux ipse efferavit pontibus ac molibus ex humanorum corporum strue faciendis et... vesci corporibus humanis docendo.* (TITE-LIVE, liber XXIII, paragr. 5.)

[2] TITE-LIVE, *ibidem : His infandis pastos epulis, videre atque habere dominos...*

D'après Plutarque et Festus, le mot *Cimbre*[1] voulait dire *brigand* : c'était une autre branche de la famille Teutone, également venue de la Baltique.

Durant cinq siècles, dit Duruy, les Germains ont donné aux Romains le droit de les appeler ainsi : Nous aurons, après plusieurs siècles, éternellement, le droit de les traiter aussi de « pillards » et d'ajouter à cette épithète infamante le mot encore plus infâme d'assassins.

Voilà les Germains magistralement décrits au xxe siècle par un de nos grands écrivains, M. Barrès. « Ces gens d'outre-Rhin sont d'une manière générale les phénomènes de balourdise... Que leur manque-t-il ? Vingt siècles de civilisation. Dans leurs forêts et dans leurs marécages de Germanie, si récemment aménagés, ils font voir cet alliage de sentiments assez fréquents chez les fous : la platitude et l'exaltation. »

L'historien espagnol, Paul Orose, affirme qu'en l'an 406 de J.-C. une nuée de Vandales et avec eux de nombreux barbares envahirent les Gaules, et dans leur marche impétueuse parvinrent jusqu'aux Pyrénées : *Gentes Vandalorum multæque cum his Gallias invadunt directoque impetu Pyrenaeum usque perveniunt.*

Dans cette guerre de géants, c'est une lutte atroce, affreusement sanglante. « Au rythme puissant de cette stratégie que soutenait, du côté des nations armées pour la liberté du monde, une force morale supé-

[1] V. Duruy, *Les Cimbres et les Teutons* (*113-101 av. J.-C.*), tome II, chap. 40, 2.

rieure encore à une incomparable force physique, l'empereur allemand n'a su opposer qu'une stratégie d'holocaustes et de massacres[1]. »

Les Cimbres, ces peuplades « misérables et féroces », disait Thucydide, ne connaissaient, suivant Tacite, « d'autres sources de gain que la guerre ou le vol ». Les brigandages n'entraînent point de déshonneur ; ces peuples pouvaient outrager un hôte.

Les mœurs des Teutons les mettaient au plus bas de l'échelle sociale[2]. C'est toujours la même race inhumaine et barbare[3].

Ces Germaniques, écrivait M. Jules Delafosse, « sont nés mufles et leur culture n'est qu'une organisation savante de leur muflerie. Ils méprisent et détruisent avec rage tout ce qui atteint chez les autres une supériorité esthétique et morale qui dépasse leur entendement. Leurs ancêtres et leurs patrons historiques s'appellent Genséric, Attila, Omar, Tamerlan, toutes brutes sanguinaires qui ont semé sous leurs pas le carnage et la dévastation. Guillaume II et ses généraux se sont fait une place d'élite dans cette famille de monstres... Ils sont des rebuts de l'humanité et ils sont aussi inaccessibles à

[1] J. Reinach, *La Guerre de 1914*.

[2] V. Duruy : « Ils portaient dans tout le pays le fer et la flamme et forçaient les populations à fuir devant l'extermination et l'incendie. »

[3] M. Camille Jullian, dans sa remarquable *Histoire de la Gaule,* nous dit que ces « nations errantes » faisaient plus de bruit que de besogne. Nulle part elles n'étaient parvenues à fonder un Etat et à prendre des villes. (*Histoire de la Gaule,* tome III, chap. 15.)

la beauté des choses qu'aux expansions de la douleur humaine. Il leur est aussi indifférent d'éventrer une cathédrale que d'assassiner une femme ou un enfant. Et, comme le disait naguère si éloquemment M. Sarraut, « parmi les marais lourds de brumes et l'obscurité des bois profonds, l'âme germanique a longtemps isolé son rêve taciturne, hanté de légendes, oppressé par l'invisible, peuplé d'images de mystère et de terreur, glacé par les froids d'un interminable hiver. La lutte des fauves, dans le hallier voisin, a comme imprégné cette âme de *la loi primitive de férocité*, et il semble que, des bêtes nocturnes, elle ait appris la haine du soleil[1]. »

Après vingt siècles, ces mœurs barbares se retrouvent, et nous relisons dans ces quelques lignes, les combats sanglants et furieux de Charleroi, de l'Yser, et les orgies des armées du Kronprinz en Champagne : « Quand l'ennemi était redoutable, dit Duruy, ils s'avançaient en une *phalange épaisse* dont les hommes des premiers rangs se *tenaient liés* les uns aux autres par des cordes passées dans les ceintures[2] ». Pour résister à la tentation de fuir, dit M. Jullian, « les premiers rangs s'étaient liés par des chaînes attachées aux baudriers. » Autrefois, ils se battaient lâchement, en vrais sauvages. Aujourd'hui encore, les officiers teutons enchaînent à leurs canons

[1] A. Sarraut, Discours au lycée Louis-le-Grand (12 juill. 1915).

[2] Plutarque, dans son ouvrage *Les Vies des Hommes illustres,* dit que ces barbares avaient le corps appesanti par l'excès de bonne chère, et qu'au combat *ils étaient liés ensemble par de longues chaînes* dont ils se servaient, du reste, quand ils étaient vainqueurs, pour lier leurs prisonniers.

leurs timides soldats de peur qu'ils ne quittent leur poste.

« Etaient-ils vainqueurs, ajoute l'historien, c'était des orgies sans fin et des fureurs bestiales ; quand ils avaient promis le butin à leurs dieux, tout était brisé, hommes et choses. Aussi partout où leur caprice les avait conduits, on aurait cru voir passer un *ouragan destructeur* ».

Je ferai remarquer que ce n'est pas notre grand historien français, Duruy, qui relate avec tant de précision les mœurs sauvages de cette race germanique, mais bien un de leurs intellectuels M. Mommsen, qui avait déjà une haute idée de la *Kultur* de sa race. Mommsen, quoique Suédois, a vécu et s'est illustré en Allemagne.

Mommsen, du reste, dit M. Joseph Reinach [1], ne déguisait pas ses pensées... Je l'ai entendu dire de Bismarck que « du plus profond des enfers, sa demeure dernière, il assisterait à la ruine de son œuvre ». Il appelle les pirates Ciliciens « bandits » et « brigands ». Et il écrit de la rapide victoire qui en purgea la mer Orientale : « Ils ne pouvaient pas plus se mesurer avec Pompée que des bandes de voleurs avec la police bien organisée d'une grande ville ».

Voilà bien ce peuple allemand jugé par leur grand historien.

Après les premières batailles que ces barbares livraient aux Romains, savaient-ils où ils allaient ?

[1] J. Reinach, *La Guerre des Pirates* (IIe série des *Commentaires de Polybe).*

« La terre était féconde, le ciel doux [1], le *butin immense :* n'avaient-ils pas tout ce qu'ils étaient venus chercher ? Ils laissèrent même le consul Cépion saccager la capitale des Volques Tectosages, avec lesquels ils traitaient...

Avant la bataille, les Teutons avaient juré de sacrifier aux dieux, comme à leur empereur aujourd'hui, tout ce que leur donnerait la victoire. Les hommes furent tués ; les chevaux précipités dans le Rhône ; les cuirasses, les armes, les chariots brisés et brûlés, l'or même et l'argent jetés dans la flamme. « Puis ce ne fut plus, ajoute Duruy, des Alpes aux Pyrénées, qu'une immense dévastation. »

Sorti des forêts humides et des terres incultes de la Germanie, Arioviste n'avait plus voulu quitter le beau et doux pays qu'on lui avait imprudemment ouvert... Les Edues et les Séquanes, réunis pour une commune oppression, se levèrent ensemble contre le roi germain (61). Contre les dominateurs de l'Est, les Gaulois combattaient avec ceux du Midi.

Il s'agissait d'arrêter le péril barbare : Les Cimbres avaient rejoint en Gaule les Teutons, les Ambrons et les Ligurins eux-mêmes. Les Teutons allèrent droit devant eux, le long du Rhône et du littoral ligure, et les bandes devaient se réunir dans les plaines du Pô. Marius attendait l'ennemi au confluent de la Durance et du Rhône, au carrefour de toutes les routes du Midi, à la portée de Marseille et de ses convois [2] ; son

[1] Duruy, *Guerre des Gaules,* tome III, chap. 54.

[2] M. Camille Jullian croit qu'il faut aller chercher le camp αρὰ Τῷ Ροδανῷ, πρός τήν θάλασσαν, sur le passage de la grande route,

camp était à l'abri des plus fortes attaques et dominait les chemins et les plaines. D'immenses provisions y étaient entassées, et l'armée entière s'y réunit...

Les Teutons devenus plus hardis « pillaient tout le pays sous les yeux des Romains. En Provence, ils s'engagèrent sur la route d'Italie, la seule qu'ils pussent prendre : elle les menait dans la vallée de l'Arc et ils devaient passer sous les murs de la forteresse d'Aix, qui gardait le chemin. Par la manœuvre habile de Marius, campé sur les collines (de Montaiguet), les Barbares seraient pris comme dans un étau [1] ».

L'ennemi, qui ne songeait qu'à boire, dormir ou se baigner, dit Plutarque, dans cette campagne d'Aix, si fertile, si chaude et si riante, prit la formation de combat et s'avança en hurlant leur cri de guerre et en frappant leurs armes en cadence. Surpris par la charge des soldats de Marius, les Barbares reculèrent en désordre : « le massacre en commença dans les eaux de l'Arc, il se continua sur la plaine, et ne finit qu'autour des chariots du campement ».

tout près de cette route, dominant une vaste plaine, près du confluent de la Durance. Le plateau de Beauregard, à l'est de Barbentane, proposé par Clerc, est non pas l'emplacement certain, mais celui qui répond le mieux aux données du problème. Il domine les routes de Languedoc, de Provence, de la Durance et du Rhône ; et il suffit de parcourir le plateau pour se convaincre qu'il offrait une admirable assiette à un camp romain.

[1] M. Camille Jullian place les deux batailles au même endroit, et à Aix, se basant sur l'accord et la précision des textes de Plutarque, Florus, Tite-Live, Sidoine, Jérôme, etc. : *in loco quem Aquas Sextias vocant..., Circa Aquas Sextias..., Duobus praeliis circa Aquas Sextias..., apud Aquas Sextias...*

« C'était la première victoire remportée sur les Germains : mais il restait à combattre le gros de l'armée, la foule des Teutons qui arrivaient sur le champ de bataille ». L'action décisive eut lieu le lendemain : les Teutons étaient anéantis, n'ayant pu lutter à la fois « contre le soleil, le trouble et l'ennemi ».

La fin de la journée et la journée suivante furent consacrées à égorger ou à prendre ce qui restait. On tua plus de cent mille hommes, on fit près de cent mille prisonniers, peut-être davantage si l'on compte les femmes et les enfants.

§ 3. Le roi Teutoboche *(Teutobocus rex)* et Guillaume II

Mais ces barbares, ces Teutons avaient un chef, un roi, le **roi Teutoboche**[1] : *Teutobocus rex.*

Plusieurs écrivains et certains étymologistes remarquables se sont évertués à rechercher l'origine du mot usité couramment « boche » pour désigner le *barbare* ; je crois qu'il est plus évident et plus rationnel d'en rechercher l'étymologie dans l'Histoire.

[1] Ou *Teutobok :* en traduisant le K (ou cappa) par un C, on a *Teutoboch*. Le roi des Teutons, *Teutobocus,* suivant Guérin (qu'on peut traduire littéralement *Teutoboche),* échappa presque seul au massacre de son peuple et orna le triomphe de son vainqueur. Le nom de *Teutons* a survécu à la ruine de cette nation et a été donné à tous les Germains issus des Barbares.

Dans la bataille qui eut lieu à Aquæ Sextiæ (Aix), 102 ans av. J.-C., et dans laquelle Marius extermina ces hordes Teutones qui, suivant les historiens, poussaient des hurlements de bêtes fauves, dans le fameux *Champ pourri* (*campus putridus*) où eut lieu cet immense carnage [1], trois mille hommes s'étaient échappés [2] ; parmi eux étaient *le roi Teutoboch et quelques autres chefs qui tâchèrent de regagner la Germanie* : c'était, dit M. Camille Jullian, « le roi des Teutons, peut-être le chef de guerre de la horde : c'était un homme d'une taille et d'une force surhumaines ».

Dans la seconde bataille livrée deux jours après la première, les barbares renouvelèrent leur attaque imprudente contre la colline où Marius s'était habilement posté et où il les attira par la fuite simulée de sa cavalerie. Repoussés de front et suivis dans leur retraite par les légions, surpris en arrière par trois mille soldats d'élite que Marius avait embusqués dans les bois au-dessus de leur camp, ils ne purent résister. Le massacre fut horrible, comme dans toutes ces mêlées de l'antiquité où l'on se battait d'homme à homme, et où l'armée rompue pouvait être détruite tout entière par l'armée victorieuse [3].

[1] V. Duruy, *Les Cimbres et les Teutons (103-101)*, livre II, chap. 40 : Aujourd'hui Pourrières, village entre Aix et Saint-Maximin.

[2] C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, chap. 2, 12 : La bataille d'Aix : D'après Orose et Jérôme, il y eut 200.000 morts, 80.000 prisonniers, 3.000 survivants ; Velléius dit qu'il y eut plus de 150.000 morts ; et Tite-Live 200.000 morts et 90.000 prisonniers.

[3] V. Duruy, *Les Cimbres en Gaule* (102), livre II, chap. 40.

Plutarque raconte que les corps consumés dans les champs engraissèrent si bien la terre qu'elle fut depuis d'une fécondité prodigieuse, et que les ossements des morts étaient en tel nombre que les Marseillais s'en servirent longtemps pour enclore leurs vignes. Le village de *Pourrières*[1], entre Aix et Saint-Maximin, rappelle encore le *Campus Putridus*[2], le champ pourri, où eut lieu l'immense holocauste.

« Près d'Aix, dit M. C. Jullian, une jonchée continue de cadavres recouvrait la plaine et le lit de la rivière. Des milliers de prisonniers, des amas de chariots et d'armes s'entassaient aux abords du camp. Je ne crois pas que, depuis l'origine de Rome, aucun imperator eût encore fait, en si peu d'heures, une œuvre de destruction aussi formidable. »

[1] Jusqu'à la Révolution, dit Duruy (d'après l'ouvrage de M. de Saint-Vincent), le village de Pourrières garda ce monument figuré dans ses armoiries.

[2] M. Camille Jullian, se basant sur les différents auteurs cités plus haut, affirme avec M. Haitze, l'auteur de l'*Histoire de la ville d'Aix*, que « les deux armées ne changèrent pas de poste... Après une désignation si précise du lieu de cette bataille, c'est s'abuser que de le chercher ailleurs qu'aux portes d'Aix ». Les autres écrivains placent tous la seconde bataille dans la région de Pourrières (Raymond de Solier, le premier, au XVI[e] siècle) ; quelques-uns y placent aussi la première... L'hypothèse de Pourrières a contre elle, outre tous les détails fournis par les textes, l'éloignement des lignes de ravitaillement, de secours et de retraite, et le peu d'eau que renferme l'arc. Ce qui a déterminé presque tous les écrivains à choisir Pourrières, ce sont les ruines des soi-disant trophées de Marius : mais ces ruines, qui n'ont jamais été vues que rasées me paraissent absolument indéterminables. Toutes les étymologies qui rattachent les noms des localités voisines à la victoire de Marius (*campi putridi*) en réalité *Porreriæ*, sont insoutenables.

Les Gaulois avaient eu trop à souffrir de l'invasion pour ne pas s'en venger : ils traquèrent les fuyards. *Teutobokh* ou *Teutoboche* (Teutobocus rex) fut pris par les Séquanes et livrés à Marius... Le général romain le réserva pour son triomphe, avec les plus belles armes et les plus riches dépouilles ; du reste du butin, il fit un immense amas pour le brûler en l'honneur des dieux de la victoire. Déjà l'armée entière entourait le bûcher, lui-même vêtu de pourpre, les reins ceints de sa toge, il élevait de ses deux mains, vers le ciel, un flambeau allumé, lorsque ses amis lui apportèrent la nouvelle qu'il avait été élu consul pour la cinquième fois... Marius mit le feu au bûcher, dont la flamme s'élança vers le ciel aux acclamations joyeuses des soldats. Une pyramide fut dressée à l'extrémité du champ de bataille en souvenir de cette victoire ; elle a existé jusqu'au quinzième siècle. Un de ses bas-reliefs représentait Marius élevé sur un bouclier, au moment où il venait d'être proclamé imperator ».

On voit par les faits de l'histoire [1], que cette race a su conserver ses titanesques et monstrueuses traditions, et que le Kaiser [2] d'aujourd'hui ne saurait renier une telle origine. On peut dire du Kaiser ces mots que l'historien Appien écrivait au sujet de Marius et de Sylla : « Ils ne voulaient que des ruines et des massacres, des supplices et des confiscations. »

[1] DURUY, *Les Cimbres et les Teutons* (113-101 av. J.-C.), liv. II, chap. 40.

[2] Le Kaiser « dont toute la vie n'a été qu'un immense orgueil ».

Teutoboch (Teuton-Boche), ces deux mots sont donc bien historiquement synonymes, ou, pour mieux désigner la race, Boche est le *cognomen* de Teuton : *Boche*, ce mot, dit M. Chuquet, ce mot expressif de l'argot qui marque bien ce qu'il y a chez les Teutons de bas et de grossier, de rude et d'inhumain, ce mot qui, comme eux, a quelque chose de sournois et d'ignoble [1].

Ce géant nommé *Teutobocus* qui fut expédié à Rome et figura enchaîné dans le triomphe de son vainqueur ne réapparaît dans l'histoire que quinze siècles plus tard, en 1613, quand on découvrit, en Bas-Dauphiné, « une pierre tombale sur laquelle étaient gravés ces mots : *Teutobocus rex*. On déplaça la pierre et du sarcophage qu'elle recouvrait, on sortit un squelette gigantesque qui mesurait plus de vingt-cinq pieds. Toute la France s'émut de la trouvaille et, sur un ordre de Louis XIII alors régnant, le squelette *kolossal* du fameux chef germain, *Teutoboche*, fut transporté à Fontainebleau et présenté au roi [2]. »

Ainsi, l'alliance est parfaite, et l'empereur Guillaume ne peut renier son illustre ancêtre, le roi Teutoboch : il ne peut le répudier, car il a hérité, avec son peuple, de ce stupide orgueil, des mœurs barbares et sanguinaires de cette race d'aventuriers, de cette peuplade dont une partie était les *Triboches* (*Tribo-*

[1] A. Chuquet, membre de l'Institut, *De Valmy à la Marne.*

[2] Extrait du *Bulletin des Armées de la République : Teutoboche :* Echos de France et de l'Etranger (18-21 juillet 1915).

ces) [1], qui est aujourd'hui l'immense armée du Kaiser que nous chasserons devant nous « comme le vent chasse la poussière ».

Il peut d'autant moins renier cette origine, le Kaiser, que l'Histoire nous transmet, à l'égard de ce roi *Teutoboch*, quelque chose de colossal, et l'on sait que le *Kolossal*, c'est stupidement toute l'Allemagne et toute leur Kultur.

Ce roi dont peut s'enorgueillir béatement Guillaume II, c'était, dit Duruy, « un guerrier de taille colossale qui, d'un bond, franchissait six chevaux placés de front [2]. »

Du reste, on n'a pas oublié que, probablement par

[1] Les *Triboches* (mot par lequel nous pourrions traduire *Triboces* ou *Triboci*, ou même *Tribocci*, et qui pourra satisfaire les chercheurs en étymologie de cette triste race), les *Triboches* ou *Triboques* étaient un *peuple germain* établi sur les bords du Rhin, à la limite de Strasbourg. Ces *Triboces* faisaient partie de l'armée d'Arioviste. César les combattit dans la plaine de la Fecht, au pied des hauteurs de Mittelweier, de Belbeinheim et de Lellenberg (58 av. J.-C.). (**Triboces** *circumdedit.*) (*Rhenus per fines* **Tribocorum** *citatus fertur.*) (CÆSAR, liber IV, cap. 10.)

« Les Triboques enlevérent aux Médiomatiques la Basse-Alsace et le pays de Strasbourg. » (C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule :* Arioviste et César, chap. 5, paragr. 3.)

L'origine germanique de ces peuples résulte encore de Pline et de Tacite.

[2] DURUY, *Les Cimbres en Gaule :* Bataille d'Aix (102 av. J.-C.), tome II, chap. 40, paragr. 2.

Ce fameux guerrier, roi des Teutons, qui, d'après Duruy, était un acrobate, était, d'après M. Camille Jullian, « un homme d'une taille et d'une force surhumaines, qui fatiguait jusqu'à six chevaux dans une bataille. » — Sur le sens que nous donnons à *transilire* chez Florus, ajoute M. C. Jullian, il peut s'agir d'un exercice de voltige sur six chevaux. Ceci explique l'interprétation que l'on en trouve chez Duruy.

un effet d'atavisme et pour rappeler tout ce qu'il y a de *colossal* chez eux, l'aïeul de Guillaume II, l'ancêtre du roi Teutoboch, Frédéric-Guillaume, *le roi sergent* « collectionnait à grands frais tous les géants du monde pour en faire des soldats, mais ne pouvait se décider à les envoyer à la guerre de crainte que celle-ci ne les lui abîmât[1] ».

« La vérité actuelle, plus sérieuse, est que l'Allemagne ne connaît d'autre respect que celui de la force, ainsi que toute horde de barbares. »

On retrouve bien dans les récits des historiens la Germanie tout entière, hautaine, orgueilleuse, lourde, pesante, féroce et sanguinaire, l'Allemagne de Guillaume II, le descendant du roi Teutoboch.

On peut encore reconnaître l'empereur allemand dans les traits de Pison, ce personnage, ce patricien violent et fier, ce gouverneur de Syrie que l'on voit dans l'histoire, faisant revivre audacieusement les habitudes des derniers temps de la République, armer ses esclaves, lever des troupes, et, de sa pleine autorité, déclarer la guerre « pour rentrer de vive force dans une province ».

Un grand écrivain de notre époque, M. Clémenceau, a su, en quelques lignes le dépeindre, d'une façon saisissante, avec son talent merveilleux : « Il faut en finir avec ce comédien couronné, poète, musicien, marin, guerrier, pasteur, exégète, parlant de tout et ne disant rien. Il y a du Néron en cet homme : le besoin d'être toujours en scène avec la froide cruauté.

[1] Ct de Civrieux, *Les étapes vers la victoire*, 1915.

Seulement Rome en flammes ne suffit pas à sa lyre : il lui faut les ruines du monde entier. »

L'Histoire a retracé dans toute son horreur, les faits de ces Barbares et de leur chef dans l'antiquité, comme elle retracera suivant l'expression précise de l'éminent écrivain Pierre Loti, *l'invasion boche*, la sanglante épopée du nouvel empereur des Vandales, l'inhumain et féroce Kaiser, *ce cabotin du sublime,* ce matamore *avec un cynisme d'apache* [1].

Les faits de l'Histoire sont indéniables. Nous allons en remémorer quelques épisodes où l'on pourra revoir, à travers les siècles, les sanglants et féroces exploits de l'empereur allemand [2], le violateur des sépulcres, et de son sinistre héritier, le kronprinz, le déprédateur.

§ 4. Guillaume II le profanateur, violateur des tombeaux

> S'il est un crime possible au monde que le tyran sanguinaire n'ait pas commis à notre égard, nous consentons d'avance à le voir absous de tout crime envers les dieux et les hommes.
> (TITE-LIVE, *Les députés de Locres devant le Sénat*, chap. XXIX, parag. 18.)

Dans l'antiquité, les chefs, pour payer leurs soldats, avaient pillé les temples de Delphes, d'Epidaure et d'Olympe (87). « Livrez ces richesses, disait Sylla,

[1] JUNIUS, *Echo de Paris,* 9 août 1915.

[2] J. REINACH : C'est un colosse formidable que nous avons entrepris d'abattre.

c'est le dieu lui-même qui nous les donne pour combattre les barbares ». A ceux qui déclaraient les trésors de leurs temples inviolables, il répondait : « Mais les ressources ne vous manqueront pas pour les reconstituer, puisque les dieux sont chargés de remplir la caisse ».

A cette époque, les barbares respectaient au moins les demeures et les temples ; ils se contentaient de les piller : « Nous volons toutes ces richesses, disaient-ils, quoiqu'elles soient sacrées, car les dieux vous les rendront ».

Aujourd'hui, non seulement les hordes sauvages du Kaiser pillent et détruisent de fond en comble tous les monuments, mais le Kaiser lui-même, le plus grand profanateur du siècle, comme les princes allemands de toutes les époques, ne respectant plus rien, viole et pille les tombeaux.

On sait, d'après les chroniqueurs [1], que le trône d'or et les richesses ensevelies dans le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, avaient été pillées par plusieurs kaisers, sans doute Othon III, roi de Germanie, « l'enfant du miracle », et par ses héritiers.

Zeller, l'historien de l'Allemagne, raconte que, en l'an mil, moins de deux siècles après la mort de l'illustre Empereur, le kaiser Othon III avait commencé le pillage du tombeau impérial où, d'après le chroniqueur Adhémar de Chabannes, son corps fut

[1] ZELLER, l'historien de l'Allemagne ; Adhémar DE CHABANNES (vers l'an 1030).

embaumé et placé sous une voûte, *ceint de son épée d'or, assis dans un trône d'or, tenant dans ses mains un évangéliaire d'or, la tête ceinte du diadème attaché par une chaîne d'or.* A son côté, était attachée l'épée « que ses vaillantes mains avaient rendue fameuse. Ce sépulcre fut scellé après qu'il eut été rempli de richesses et de parfums [1] ».

Les insignes de l'Empereur avaient été déjà volées. Mais, comme le disait avec tant d'à-propos l'éminent écrivain M. de Mély, « alors qu'Othon III, que Frédéric Barberousse avaient pu contempler dans sa tombe les restes de celui qui fit trembler le monde, cette vision suprême manquait à l'empereur allemand ».

En fouillant, en violant à nouveau ce sépulcre, le Kaiser, dans sa morgue insolente et hautaine, espérait, après avoir pris Paris, faire sortir de sa tombe Charlemagne, le grand empereur d'Occident.

Mais il ne restait plus rien des richesses ni du tombeau. L'Histoire démontre encore une fois de plus, d'une façon irréfragable que les Germains ne se contentent pas de combattre, selon Tacite, pour le pillage ; mais cette *race insatiable de guerre* « avidam gentem belli », a dit Sénèque, viole les tombeaux dans le même but.

On peut dire, d'après les faits irréfutables de l'Histoire [2], que les princes allemands de toutes les époques

[1] De la Couture, *Charlemagne dans l'Histoire et dans la Légende* (1888).

[2] Velleius Paterculus : *Natum mendacio genus :* Cette race joint la ruse à la férocité. *(Histoire romaine,* ii.)

qui sont nés pour le mensonge, ont menti, pillé, atrocement tué, pour assouvir **leurs instincts féroces de rapine et de destruction.**

Nous ne dirons jamais assez toutes les turpitudes que le fol orgueil a fait commettre au fourbe et cruel empereur.

Après tant de crimes sanglants et tant de milliers de vies humaines si précieuses affreusement détruites par l'orgueil et l'outrecuidante vanité d'un seul homme, on peut voir dans Guillaume II un nouveau Tibère, et dire, avec le grand penseur Balzac, que le Kaiser, comme le cruel despote romain, *dont le visage était pétri de boue et de sang, a humilié toutes les âmes ; il a mis sous ses pieds toutes les têtes, il s'est élevé au-dessus de la raison, de la justice et des lois.*

César avait fait appel aux nations voisines qui s'élancèrent à la curée dans les fourrés des Ardennes. « Les ruines, dit M. C. Jullian [1], s'amoncelaient autour des colonnes ; le feu détruisait les fermes et les granges. On gardait ce qui valait la peine d'être pris, on détruisait le reste ; les moissons étaient coupées ou saccagées ; et il ne restait plus sur le sol de quoi nourrir les hommes. »

Saisissant tableau, après plusieurs siècles, de la barbarie des troupes infâmes du Kaiser.

Ces conquérants barbares, dit Plutarque, violaient les tombes, profanaient les temples pour les voler, et suivant les mots de Pausanias, n'étaient que d'in-

[1] C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule.*

fâmes pillards et des meurtriers éhontés. Nous retrouvons dans cette guerre récente, ces voleurs, profanateurs et destructeurs féroces, qui, après avoir pillé les trésors, tué les guerriers, saccagé les terres, détruit les familles, ne laissaient derrière eux que des populations épuisées, misérables et épouvantées.

Le Kaiser, comme dans les guerres antiques, laissait profaner les tombes par ses chefs barbares. On croirait, dans cette lutte atroce, revivre l'époque où les armées anéantissaient tout sur leur passage et ne respectaient pas même les temples des dieux. L'historien latin fait un saisissant tableau de ces crimes immondes.

Malgré l'imminence du danger, Annibal marchait, enseignes déployées, contre Rome, passait l'Anio et campait à trois milles aux portes et aux murailles de la ville : malgré tout, les Romains restaient inébranlables.

Les Romains, au contraire, dit Tite-Live [1], rien ne pouvait les arracher de Capoue : ni Rome investie, ni leurs femmes et leurs enfants dont ils entendaient presque d'ici les gémissements, ni les autels, ni les foyers, ni les temples des dieux, **ni les tombeaux de leurs ancêtres violés et profanés,** tant ils sont avides de notre supplice, tant ils ont soif de notre sang !

Oui, on peut dire, avec le grand poète, en contemplant « cet admirable fleuve qui laisse entrevoir à l'œil du poète comme à l'œil du publiciste, sous la transparence de ses flots, le passé et l'avenir de

[1] TITE-LIVE, liber XXVI, paragr. 13.

l'Europe », on peut reconnaître que c'est du Rhin que sont venues toutes nos gloires, nos revers, comme aussi tous nos espoirs de glorieuse revanche. C'est ce que Victor Hugo, avec son admirable génie, prévoyait, quand il écrivait « à son ami » ces pensées si profondes : « On n'a qu'à ouvrir sa fenêtre sur le Rhin, on voit le passé ; pour voir l'avenir, il faut, qu'on nous passe cette expression, ouvrir une fenêtre en soi [1] ».

Nous avons eu 1870, la défaite [2] ; nous avons 1914, la glorieuse revanche, le superbe triomphe !

C'est que Guillaume, depuis quarante-quatre années, suivant les paroles si expressives de M. Barrès, « rêvait la maîtrise du monde, assisté à sa droite de Krupp et de toute l'industrie allemande, assisté à sa gauche de la Ligue et de toutes les universités : Krupp leur fabriquait des canons ; la Ligue leur fabriquait des âmes [3] ».

Rien n'a pu arrêter, dans son immense orgueil, ce souverain ambitieux, rien, pas même l'honneur ni le droit. Cet empereur maudit qui s'est mis par la violence, hors du droit [4], ce droit que Victor Hugo, dans des mots sublimes appelait *le droit sacré et armé*,

[1] Victor Hugo, *Le Rhin*, Paris, 1842.

[2] « Dix milliards et deux provinces, c'est notre rançon. C'est cher, et nous avons droit au remboursement. » (Victor Hugo, novembre 1875 : *Actes et paroles.*)

[3] Maurice Barrès, 10 octobre 1915.

[4] Victor Hugo disait : « La force existe pourtant, mais elle n'existe pas hors du droit ; elle existe dans le droit. Qui dit droit dit force. Qu'y a-t-il donc hors du droit ? La violence. » (Victor Hugo, *Pendant l'exil*, 1853-1861.)

sacré par la justice, armé de la liberté, cet infâme Kaiser, dans cette guerre atroce, pour employer la mâle expression de notre grand poète, a suivi dans son orgueil *un itinéraire inexorable, aboutissant aux cloaques de sang pour la gloire et aux abîmes de boue pour la honte,* cette boue et ce sang qui doivent rejaillir sur son peuple et sur lui.

On peut dire que Guillaume II, en déclarant traîtreusement la guerre, vient d'atteindre le *maximum de gloire possible à un crime : il a été sur le sommet de sa montagne, car on arrive en haut de la honte*[1] : il a été infâme et suprême dans l'affreux déchaînement de cette lutte mondiale, sanglante et irraisonnée.

La postérité sera aussi impitoyable pour ce nouveau Néron que pour les autres Césars. Chez le Kaiser, la conscience s'est complètement effacée ! Et, encore, en massacrant, en brûlant, en détruisant des cités entières, il a cru faire une œuvre méritoire aux yeux de son Dieu ! (Mein Gott).

Relisons ces lignes d'un éminent écrivain qui lance cette sanglante apostrophe à ce roi des Vandales qui, en 1870, s'abattit sur la France : « De nos jours même, écrivait M. Emilio Castelar [2], un César du Nord, pour tenir dans ses serres le sceptre de l'Allemagne, s'est acharné sur la malheureuse France : à l'écho des obus, à l'éclat des ruines et de l'incendie, au gémissement des mourants, il a invoqué le nom de Dieu comme complice de ses crimes ».

[1] Victor Hugo, novembre 1875.

[2] Emilio Castelar, *Les deux Capitales* (H. Gauthier, éd.).

CHAPITRE II

§ 1. Les Barbares allemands

(Guillaume II et le Kronprinz)

C'est toute l'Histoire qui dit, depuis les origines, que, dans la guerre, ce peuple n'a pas cessé d'être un peuple de coquins. (René BAZIN, *de l'Académie française.*)

Ces ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants. (BOSSUET.)

Une volonté de mal a brusquement et froidement déchaîné les catastrophes, le carnage, l'assassinat, le vol, les pires crimes, les pires barbaries... L'autre ennemi voulait encore la guerre. Ce qu'il nous avait volé ne lui suffisait pas ; il lui fallait, à présent, **l'empire du monde et l'asservissement de l'Univers à sa loi.** (Albert SARRAUT, 12 juillet 1915.)

Il faut abattre, tuer la barbarie scientifique. *(Le Times.)*

Hérodote raconte que Sésostris sortit d'Egypte dans le dessein de conquérir le monde, toute la terre.

Le mot « barbare » implique l'idée d'atrocité, d'inhumanité : c'est l'épithète vraie que l'on peut donner au Kaiser. Quand les nations neutres parlent de cet homme, on ne prononce ce mot qu'avec une sorte d'épouvante. On dirait, écrivait *le Secolo* (de Gênes), que l'on sent suspendu sur sa tête un tragique destin.

Le célèbre philosophe grec Platon disait, au sujet des barbares : « Il ne leur coûte rien de renverser des villes et de porter le fer et le feu chez des nations

amies, lorsqu'ils croient qu'il leur en reviendra le moindre avantage. Comme ils sont cruels et impitoyables dans leurs haines, on les hait de même[1] ».

Tous les barbares, écrivait Fénelon, « se jouent du bien, de l'honneur et de la vie des autres hommes ».

Comme la guerre est le plus grand des maux, les barbares ne savent que faire du mal ; ils s'en piquent ; ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager et pour dépeupler les terres voisines ; ils sont durs et farouches...

La guerre, ajoute Fénelon, est un mal qui déshonore le genre humain. Si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Et suivant l'expression d'une énergie remarquable, Fénelon dit : « Toutes les guerres sont civiles : c'est toujours l'homme contre l'homme qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles[2] ».

Comparons ces paroles du grand moraliste Fénelon à celles qu'écrivait, en 1913, l'allemand Otto Von Gottberg et l'on verra bien où réside en Allemagne le principe du droit : c'est dans la violence irraisonnée, dans la force brutale.

Ce littérateur faisait l'apologie de la guerre dans ces termes : « L'heure grande et joyeuse de la guerre

[1] PLATON, *Les lois*.

[2] FÉNELON, *Socrate et Alcibiade*, XVII.

sonnera pour nous. La guerre est l'expression la plus élevée, la plus sainte de l'activité humaine. *L'âme allemande doit se réjouir à la pensée de la guerre et la désirer avec passion* ».

Quelle opposition dans ces théories ! quelle élévation sublime de pensées dans la doctrine française professée par Fénelon, à côté de la culture germanique toujours féroce et sanguinaire !

Ne pourrait-on pas opposer à la férocité du Kaiser la magnanimité du prince de Conti qui, à la prise de Neuchâtel, « arracha des bras de la mort d'innocentes victimes », au moment où la place emportée d'assaut semblait autoriser le carnage et la fureur du soldat. Il sut, par son énergie, sa bonté, arrêter ces actions barbares que ne demande plus la victoire mais qu'inspire la cruauté. Le lendemain du combat de Steinkerque, on le vit arriver sur le champ de bataille encore tout couvert de morts et de mourants, et là, « donner l'ordre de transporter tous les blessés sans distinction de Français et d'ennemis. Il assura à une infinité de malheureux la vie ou le salut et força les ennemis mêmes de bénir dans le héros qui sut les vaincre, le libérateur qui les sauva ».

Mais au lieu d'un empereur clément, c'est Attila qui reparaît avec plus de férocité encore, accompagné de cette horde sauvage, aux instincts malfaisants, qui s'est mise, dans cette guerre de Titans, au ban de l'humanité.

Depuis les Vandales et les Huns, il n'y a jamais eu d'armée plus sauvage, plus infâme que la horde qui se rue depuis un mois sur l'Occident, et le fameux

mot de Napoléon sur la Prusse est juste : « C'est une mauvaise nation[1] ».

Le célèbre géographe grec Strabon disait que « les Germains diffèrent des Gaulois, en ce qu'ils sont plus grands, plus blonds et plus **féroces**[2] ». A voir ces grands corps, écrit Duruy, ces blondes chevelures, ces yeux d'un bleu clair qui s'enflammaient si vite de **férocité,** les hommes petits et au teint sombre des provinces italiennes allaient comprendre qu'ils rencontraient une race à jamais ennemie[3].

Guillaume II, au lieu de massacrer les otages, pourrait prendre comme exemple ce noble espagnol Abélux, qui était à Sagonte, où les otages de toute l'Espagne laissés en dépôt par Annibal étaient gardés dans une citadelle par une faible garnison : « Renvoyez les otages dans leurs cités, reprend Abélux ; vous gagnerez ainsi le cœur, et de leurs familles en particulier, dont l'influence est grande dans leurs villes, et des Espagnols en général. Chacun aime qu'on se fie à lui ; témoigner de la confiance, c'est presque toujours enchaîner précisément la fidélité[4] ».

On sait que le sort de ces otages arrêtait seul les dispositions de tous les peuples espagnols qui inclinaient à faire alliance avec Rome : ils craignaient

[1] J. Reinach, *La guerre de 1914.*

[2] Strabon, *Géographie*, vii, 2.

[3] Duruy, *Invasion des Teutons.*

[4] Tite-Live, livre xxii, paragr. 22 : « *Obsides, inquit, in civitates remitte. Id et privatim parentibus, quorum maximum nomen in civitatibus est suis, et publice populis gratum erit. Vult sibi quisque credi, et habita fides ipsam plerumque obligat fidem...* »

que leur défection ne fasse couler le sang de leurs enfants.

Mais ces barbares Teutons, comme leurs ancêtres, les soldats d'Annibal, ne songeaient « qu'à prendre tout ce qui pouvait servir ou à brûler tout le reste[1] ». Quand ils ne pouvaient point emporter d'assaut une capitale, *on dévastait la campagne ; on ravageait, on brûlait, on pillait tous les bourgs*[2].

En voyant les crimes et les atrocités des hordes germaniques, on croit revivre l'époque où Annibal envahissait Messine avec son armée. Telle avait été la cruauté, tel avait été le despotisme des Carthaginois depuis le jour où Locres avait quitté les Romains, qu'elle était prête à souffrir, non seulement avec résignation, mais avec plaisir en quelque sorte, des rigueurs qui n'auraient rien d'excessif. Les chefs, dit Tite-Live[3], ainsi que la garnison, surpassèrent tellement en avidité et en cruauté les troupes ennemies, qu'on eût dit une lutte, non de courage, mais de vices. Tout ce qui put rendre odieuse au vaincu la puissance de l'oppresseur, il fallut que les habitants le subissent du chef et de ses soldats. Eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants furent en butte aux derniers outrages. L'avidité des vainqueurs porta leurs mains jusque sur les sanctuaires : non contents de piller les autres temples, ils prirent même les

[1] TITE-LIVE, livre XXII, paragr. 20 : « *Quod satis in usum fuit sublata, cœterum omne incensum est.* »

[2] TITE-LIVE, livre XXII, paragr. 20 : « *Ad populationem agri versi, direptis incensisque vicis.* »

[3] TITE-LIVE, livre XXIX, paragr. 7.

trésors de Proserpine, de tout temps respectés, sauf par Pyrrhus, qui dut expier son sacrilège en apportant de riches offrandes...

L'ennemi ne se contentait pas de mutiler les corps, dit l'historien, mais il *épuisait sur eux tous les supplices que peut endurer un homme, et non content de ce qu'ils ont souffert avant d'expirer, il fait jeter leurs cadavres sans sépulture*[1]...

Tels sont les faits, renouvelés des temps barbares, que l'enquête officielle a établis.

Ce peuple, écrivait Gervinus, partage la passion de Jahn pour les anciens Germains. Il s'enthousiasme pour les Teutons, les Chérusques, et pour *ceux qui buvaient dans les crânes des Romains*. C'est ce même Jahn, qui, en 1813, avait demandé qu'on séparât l'Allemagne de la France par une forêt sauvage : « La patrie allemande, disait-il, doit s'étendre partout où résonne la langue allemande ».

Aujourd'hui ce peuple de pillards veut conquérir le monde.

La férocité, la barbarie, la sauvagerie sont en honneur chez cette nation teutone qui prétend imposer sa civilisation, sa *culture*. Autrefois, dans les guerres antiques, on remarquait une certaine humanité envers l'ennemi, et si les combattants revenaient victorieux, « pour les ramener à des sentiments plus doux après la fureur du combat, les lois militaires voulaient que, se regardant comme souillés par ces meurtres et comme indignes de paraître en cet état

[1] TITE-LIVE, *op. cit.*, paragr. 9.

dans le *camp de l'Eternel*, ils missent une journée entière à se purifier, avant d'y rentrer [1] ».

Dans les *Guerres de la nation* contre les autres peuples, les lois prescrivaient une modération pleine de bon sens : d'abord, « elles ne permettaient d'entreprendre *aucune guerre par caprice, par ambition, par esprit de conquête*, comme firent tant de rois et tant de peuples, brigands admirés dans l'histoire [2] », et comme l'a fait cyniquement et brutalement Guillaume II, ce nouveau *Ravageur de l'espèce humaine*. On ne pouvait prendre les armes que pour se défendre d'injustes invasions, ou pour tirer satisfaction des torts qui étaient faits « et ce n'était que sur le refus de réparation, qu'il était permis d'entrer dans le pays ennemi ».

L'empereur allemand, le plus grand destructeur de l'humanité [3], aurait pu se rappeler « que la loi, même alors, ne voulait pas qu'on y fît de ces dégâts inutiles soi-disant autorisés par le droit de la guerre ». Ceux-là même qui souffraient ces ravages, dit Tite-Live [4], les regardaient plutôt comme des malheurs que comme des injustices. « La loi défendait d'en couper les arbres fruitiers et d'abattre de ceux-là mêmes qui ne portaient point de fruit, au-delà de ce qui pouvait être nécessaire. Les *arbres*, dit la loi, sont-ils *des*

[1] Lettres à M. de Voltaire : Lois militaires, *Lettre III*, 1772.

[2] *Lettre III*, paragr. 2 : Lois concernant les ennemis.

[3] On peut dire que, par les crimes monstrueux qu'a ordonnés Guillaume II, il a violé les principes généraux de l'humanité et de l'équité « qui sont de droit naturel ».

[4] TITE-LIVE : *Uri segetes, dirui tecta, misera magis quam indigna.*

ennemis qui puissent combattre contre toi, pour que tu les coupes? »

Au lieu de ces *règlements* d'humanité, l'empereur allemand suit à la lettre cette autre maxime barbare : *Tu passeras au fil de l'épée tous les hommes* qui seront pris dans les villes, et c'est ainsi que dans la fureur de l'assaut ou dans l'invasion des villes, les soldats du Kaiser massacraient tout ce qui se présentait à eux, *sans distinction d'âge ni de sexe*[1]. Quant aux prisonnières de guerre, les lois anciennes « ne les abandonnaient point à l'insolence et à la brutalité du vainqueur. Elles ménageaient avec humanité la douleur de la captive[2] ».

Mais, dans cette guerre infâme, le Kaiser, rappelant les temps barbares et les atrocités que se permettaient tous les peuples, a pris pour devise cette maxime générale : « *nulle loi n'épargnait les vaincus* »; *lex nulla victo parcit*[3]. Les biens, la liberté, la vie des habitants des villes conquises, tout est au pouvoir du vainqueur. C'était le droit de guerre reconnu de toutes les nations, et l'on sait aujourd'hui comment le Kaiser inhumain use de ce droit barbare. Cette race,

[1] Tite-Live : *Cœdes totâ urbe passim factæ, nec ulli puberum, qui obvius fuit parcebatur.*

[2] *Lettre III*, paragr. 4 : Traitement des prisonniers de guerre. — Selon le savant juif d'Alexandrie, la loi ne permettait pas même les premières familiarités du soldat avec sa captive; il fallait qu'il l'épousât. Il ne pouvait la vendre ni en faire trafic. C'est aussi le sentiment des Talmudistes de Jérusalem, de Josèphe, d'Abravanel, de R. Bechai, etc.

[3] Cette loi, dit un auteur, était « l'ouvrage de la férocité et l'opprobre de la raison. »

dans l'antiquité, était odieuse : les faits de l'Histoire nous dévoilent leurs crimes.

L'an 37, les Germains avaient franchi le Rhin. Heureusement Agrippa était là ; il battit les révoltés et établit deux tribus germaniques (les Ubiens et les Tongres) sur la rive gauche du Rhin à la hauteur de Cologne pour garder les passages du fleuve.

Germanicus, dans son expédition contre les Germains qui s'étaient révoltés, après avoir mis à feu et à sang chez les Marses un espace de cinquante milles, avait gagné une grande victoire « sur les Germains embusqués dans les bois ».

Germanicus, reprenant la route ouverte par son père, pénétra jusqu'à la forêt Teutberg... On retrouva bientôt les traces du grand désastre, dit Duruy [1], les remparts à demi ruinés des camps, des ossements blanchis, des monceaux d'armes brisées et *des têtes d'hommes encore attachées aux troncs des arbres.* Quelques témoins de cette fatale journée [2], échappés du carnage ou des fers, montraient les lieux où les légats avaient péri, ceux où l'on avait pris les aigles, celui où Varus s'était frappé, et les autels où les Barbares avaient égorgé les centurions. Les légions rendirent à la terre ces restes mutilés qui, depuis six années, attendaient de l'empire ce dernier honneur...

Les Barbares décimés avaient réuni leurs forces

[1] DURUY, *Le règne de Tibère jusqu'à la mort de Drusus* (14-23), tome IV, chap. 72.

[2] La sanglante bataille de l'an 9 de J.-C. où le général romain, attiré dans les défilés de Teutberg, périt avec trois légions. Auguste, de désespoir, à cette nouvelle, s'écriait souvent : « Varus, rends-moi mes légions ! »

dans « la plaine des Fées », Idistavisus[1]. Les Germains furent anéantis et un trophée, élevé par les vainqueurs, porta cette inscription : « L'armée de Tibère-César, victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter, et à Auguste ».

Encore une fois de plus toute la Germanie menaçante était refoulée.

Ces mêmes Barbares qui avaient envahi les grandes provinces de l'empire, et dont même leur chef en 435 avait saccagé Rome, ces Vandales, poussés par les Visigoths étaient eux aussi, selon Procope, de la race des Goths et joignaient à leur férocité naturelle le fanatisme religieux. Ils persécutèrent les peuples avec une rage inouïe ; leur cruauté fut sans exemple.

Relisons le récit qu'en fait Chateaubriand[2] : « Quand ils étaient repoussés devant une ville, ils massacraient leurs prisonniers autour de cette ville, laissant les cadavres exposés au soleil ; ils chargeaient, pour ainsi dire, le vent de porter la peste dans les murs que leur rage n'avait pu franchir. L'Afrique fut épouvantée de cette *race* d'hommes, de géants demi-nus qui faisaient des peuples vaincus des espèces de bêtes de somme, les chassaient par troupeaux devant eux, et les égorgeaient quand ils en étaient las[3] ». Ce roi des Vandales avait pillé

[1] Ce lieu s'appelait Idisiaviso, de Idisi, fée : c'est la plaine qui s'étend sur la rive droite du Weser, entre les villages actuels de Hausbergen, Vennebeck et Holtrup.

[2] Chateaubriand, *Etudes historiques* : Genséric.

[3] A. Chassang, *Dictionnaire d'Histoire :* « Ces barbares bu-

Rome pendant 14 jours, après en avoir emporté les trésors immenses, dévasté le Péloponèse, l'Epire, la Dalmatie, l'Istrie : c'était comme le Kaiser de 1914, « *un conquérant farouche qui ne respirait que le meurtre et le carnage* ».

Certes, écrivait M. Loti, le déchaînement, auquel nous assistons, de leur barbarie latente est l'œuvre de ce « roi de Prusse », fidèle continuateur de celui que stigmatisait jadis la grande Marie-Thérèse : « avec ce despotisme reniant tous les principes, disait l'impératrice Marie-Thérèse, la monarchie prussienne sera un jour la source de malheurs infinis, non seulement pour l'Allemagne, *mais pour toute l'Europe.* » C'est bien lui qui, suivant l'âpre et si juste expression américaine, leur a *enflé la tête.* Mais ils étaient ainsi de tout temps, et pour juger leurs âmes de mensonge, de meurtre et de rapine, il suffit de lire leurs écrivains, leurs penseurs, dont le cynisme nous confond.

De tout temps, « cette race de proie fut le fléau du monde ». Pour cette race, dit Suétone, la Gaule était une terre vierge sur laquelle ils s'abattaient comme un vol d'oiseaux de proie... « Durant plus de vingt siècles les Germains ont convoité la Gaule ». La haine de toutes ces peuplades contre les Gaulois était immense [1].

En effet, c'était en Gaule que Marius avait vaincu

vaient du sang dans les crânes de leurs ennemis ; ils mangeaient leurs chevaux et quelquefois de la chair humaine. »

[1] CÆSAR, *Guerre des Gaules,* livre VI, chap. 9 : *Communi odio Germanorum.*

les Teutons ; c'est là que César allait combattre Arioviste ; c'est là encore que les empereurs, jusqu'à la dernière heure de l'empire, arrêteront l'invasion.

Labiénus avec toute la cavalerie légionnaire, parcourut toute la Belgique pour contenir et arrêter les Germains qu'on disait disposés à passer le Rhin [1].

Après la guerre des Gaules, César, dit Duruy, venait de rendre l'immense service de refouler pour trois siècles l'avance germanique.

Ce grand chef s'était, dès le premier jour, présenté comme le protecteur de la Gaule contre les invasions barbares [2], que nous allons voir menées par leurs capitaines, les *Ravageurs de l'espèce humaine.*

. . . .

[1] *Histoire des Romains :* 3e Campagne des Gaules (l'an 56).

[2] C'était une hantise, chez ce peuple, de vouloir franchir le Rhin : « *Germanos consuescere Rhenum transire* », dit César *(De bello Gallico,* liber I, cap. 33.)

§ 2. Les armées teutones : le banditisme allemand

C'est la guerre de la mort, disent leurs officiers.
Es ist der Krieg des Tods [1].

Quand les hordes de Mithridate, le despote asiatique, n'eurent plus à tuer, elles tournèrent leur rage contre les monuments élevés par les Romains ou en leur honneur.
(DURUY, *Conquête de l'Asie Mineure*, tome II, ch. LXV.)

Le Kaiser, comme Annibal, fait sentir dans toutes les villes les fléaux de la guerre.
(TITE-LIVE, *Hannibal omni clade belli pervastat...* lib. XXII.)

« On ne mesure pas le génie d'un chef d'armée aux cadavres qu'il entasse, écrit M. Joseph Reinach. Le père et le fils se valent dans tous leurs rôles. »

Devant ces viols et ces assassinats infâmes, devant tant de crimes horribles, on pourrait jeter à la face de ces soldats pervers et barbares ce mot de Voltaire [2] : *Ils manquent à la raison universelle.*

Que de crimes, que d'exactions n'ont pas commis ces hordes Teutones, sous les ordres de leurs chefs féroces ! « C'est bien l'invasion des barbares qui se rue sur l'Europe occidentale, écrivait M. de Mun. La « Kultur » allemande, la science allemande, leur civilisation allemande aboutissent là à une guerre de sauvages [3]. »

[1] Rapport de la Commission d'enquête, 1er mai 1915.

[2] VOLTAIRE, *Candide*.

[3] A. DE MUN (29 août 1914).

« Les destructions des Vandales ont fait d'eux le cauchemar de l'histoire [1]. » Devant des crimes aussi monstrueux, les nations neutres protestaient. Le major Séaman écrivait : « Ce n'est pas de la guerre, c'est de l'assassinat. Au nom de la civilisation, l'Amérique proteste [2] ».

Pour Gabinius et pour Pison, le grand pillard, gouverneur de la Macédoine, « toute province était à leur convenance, parce que, dans toutes, ils trouvaient à piller [3] ».

L'Histoire enregistrera, comme dans les temps antiques, tous ces méfaits dignes des temps barbares, et suivant l'énergique expression de P. Loti, de ces indéracinables sauvages, toujours prêts à bondir en masses compactes, avec des cris de Peaux-Rouge, ou à ramper sournoisement pour verser du liquide enflammé sur les nôtres.

On croirait, en voyant s'avancer les armées du Kaiser, relire les récits de l'antiquité où la sauvagerie brutale s'alliait à un brigandage monstrueux. Dans la guerre incendiaire des Gaules, César parle déjà de la brutalité grossière de ces Germains qui se déshonoraient, depuis plusieurs siècles, par la férocité de leurs mœurs, en détruisant et pillant tout sur leur passage [4]. Je citerai, au hasard, quelques faits.

[1] J. REINACH, *La guerre de 1914.*

[2] Major SÉAMAN au *New-York Herald* (27 août 1914).

[3] DURUY, *Misérable état des Provinces,* tome II, chap. 65.

[4] CÆSAR, *De bello Gallico,* liber VIII, cap. 25 : *Omnia cædibus, incendiis, rapinis cum vastasset* cultu ac feritate *non multum a Germanis differebat...* César parle des Trévires qui descendaient des Germains : c'était bien la même race.

Les Allemands qui s'étaient repliés en désordre sur Louvain et qui gardaient l'entrée de la ville, s'imaginant que c'étaient des Belges qui arrivaient, firent feu sur leurs compatriotes qui fuyaient. Par suite, les Allemands pour couvrir leur erreur, prétendaient que c'étaient les habitants qui avaient tiré, alors que tous les civils et la police elle-même avaient été désarmés depuis plus d'une semaine. Sans faire d'enquête, sans écouter les protestations, le commandant allemand déclara que la ville serait détruite sur le champ. Ordre fut donné aux habitants de quitter leurs demeures. Une partie des hommes furent faits prisonniers. Les femmes et les enfants furent embarqués dans des trains pour une destination inconnue. Les soldats, au moyen de *grenades incendiaires*, mirent le feu à tous les quartiers de la ville. Plusieurs notables furent fusillés. La ville de Louvain, qui comptait 45.000 habitants et qui fut la métropole intellectuelle des Pays-Bas depuis le XVe siècle, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres...

A Blamont, les soldats fusillèrent sans aucune raison trois personnes, dont une jeune fille, un vieillard de 86 ans, le maire de Blamont. Des prisonniers ont été attachés à des arbres, les pieds écrasés à coups de crosse et le corps lardé de coups de baïonnette.

Nous retrouvons, dans les faits de l'Histoire, les mêmes procédés barbares employés par le Kaiser.

Dans la Thessalie, suivant les historiens, toutes les villes non occupées par les Macédoniens donnèrent des otages que les Romains enfermèrent à Larisse. L'odieuse conduite du Consul et du préteur Lucretius

qui *pillaient sans pudeur*, accrut le mécontentement. Le roi barbare Gentius demandait avant tout l'argent ; Persée refusa... Des cohortes envoyées dans leurs villes reçurent l'ordre au même jour de les livrer au pillage, d'en abattre les murailles et d'en vendre les habitants... 150.000 Epirotes passèrent en un jour de la liberté à l'esclavage.

Les consuls Gabinius et Pison [1] que l'édile Clodius, maître du Forum, avait gagnés en leur assurant les deux riches gouvernements de Macédoine et de Syrie, l'aidèrent à piller les villas du grand orateur, d'où ils emportèrent les meubles les plus précieux et les curiosités de tout genre que Cicéron s'était plu à y réunir. Les procédés des hordes Teutones sont aussi barbares dans cette nouvelle ruée sanglante. Sans l'ombre d'une excuse stratégique, les Allemands ont réduit en un monceau de ruines le haut beffroi d'Arras (l'admirable ville aux monuments illustres), « cette ascension de pierres fleuries, et l'hôtel-de-ville, ce monument de grâce et de fantaisie où s'épanouissait le style flamboyant et où souriait le charmant génie de la Renaissance flamande ». Ils ont semé la mort et la dévastation en tous lieux parmi les églises, parmi ces vieux logis de tout âge qui faisaient d'Arras un véritable musée rétrospectif d'architecture civile.

On sait, écrit M. Pierre Loti, que partout, ici comme à Louvain, à Arras, à Soissons, à Reims, c'est sur les monuments qu'ils tirent avec le plus de joie,

[1] Duruy, *Intérieur de Rome pendant le proconsulat de César* (59-58 av. J.-C.), tome III.

c'est toujours et toujours sur ce qui est beauté, art ou souvenirs.

Devant cette affreuse destruction, nous devons admirer le roi des Belges, ajoute M. Loti : « Du jour au lendemain, sans une défaillance, sans même une hésitation, dédaigneux des compromis qui, pour un temps du moins, auraient pu, au préjudice de la civilisation mondiale, préserver un peu ses villes et ses palais, il s'est dressé, devant la ruée du Monstre, comme un grand roi guerrier, au milieu d'une armée de héros. Ce prince veut que « la Belgique ait son nom inscrit à une page encore plus belle, à côté de la Serbie, sur le livre d'or de l'Histoire. »

C'est un livre volumineux d'atrocités qu'il faudrait écrire pour citer tous les méfaits que ce peuple a commis : otages fusillés contre tout droit, violences exercées sur la population civile, incendies, meurtres, pillages, cruautés sans nom, bombes incendiaires, gaz asphyxiants, nouveaux engins d'une barbarie raffinée.

Quand Scipion était consul à Numance, il exigea que quatre mille des principaux citoyens lui fussent livrés et leur fit couper les mains ; à Carthage, il avait jeté aux lions tous les transfuges qu'il avait pris. Prusias de Bithynie avait vaincu le roi de Pergame et pillé sa capitale ; les rois de Pergame le condamnèrent à une amende de 600 talents dont 100 pour Méthymne et 500 pour trois autres villes dont il avait ravagé le territoire. Caton put faire démanteler en un seul jour quatre cents villes ou bourgades entre l'Ebre et les Pyrénées, et *établir un impôt* considé-

rable sur l'exploitation des mines d'or et d'argent de la province. « La guerre nourrira la guerre », avait dit Caton [1], comme le fourbe Kaiser qui met en pratique cet axiome barbare, en taxant nos cités.

En effet, l'empereur ne se contente pas d'imposer les villes qu'il occupe ; il menace de les piller et de les détruire.

Bruxelles, sur l'impôt de guerre de 250 millions dont elle était frappée, n'avait payé, le 20 août, qu'un million seulement. Les Allemands déclarèrent que si *le restant n'était pas versé, ils prendraient des tableaux et des œuvres d'art dans les musées.*

Les armées du Kaiser vécurent pendant quelques mois du butin, des rapines et des contributions que l'Etat-major avait imposées sur les villes occupées. Des trains entiers venant des régions envahies furent dirigés vers l'Allemagne emportant tout ce que les chefs et les soldats pillards avaient pu dérober par ordre et sous leurs yeux.

Un corps allemand, disent les communiqués, s'étant replié en désordre sur Louvain, ils tuèrent des enfants, brûlèrent la cervelle à des jeunes filles. A Bierwaert, tous les habitants ont été fusillés ; à Walsbetz, à Linsmeat les civils ont été hachés, leurs corps entourés de paille et allumés comme des torches ; les villages incendiés, des cultivateurs inoffensifs attachés aux arbres et fusillés à bout portant...

[1] Beaucoup de fournisseurs étaient venus de Rome pour approvisionner l'armée ; Caton les renvoya en leur disant ces mots : *La guerre doit nourrir la guerre.* (Duruy, *Seconde conquête de l'Espagne,* tome III, chap. 27.)

Que voit-on dans l'antiquité? Relisons les auteurs, et l'on retrouvera les mêmes épisodes sanglants qu'ont déchaînés les armées de Guillaume... Dans les guerres de Jugurtha (121-106 av. J.-C.) les plaines fertiles furent saccagées, les villes brûlées, les hommes en état de combattre égorgés.

« L'œuvre de la *Kultur* allemande, dit M. J. Reinach [1], ce sont les ruines de Louvain et de Malines, d'Ypres et d'Arras, de Senlis et de Reims... Chaque fois que Von Heeringen ou Von Klück éprouvent un échec, c'est sur Reims qu'ils se vengent. Les communiqués du grand quartier allemand mentent en vain. La mâle rage et la sauvagerie des chefs allemands les démentent. »

Il faut, ajoute avec raison M. Joseph Reinach, reproduire le document qui a été apposé dans la ville de Reims et qui restera collé éternellement au pilori de l'Histoire : « Cette proclamation infâme, la plus hideuse qui ait jamais été écrite, qui déshonorerait des chefs de sauvages portant le fer et le feu dans une tribu ennemie d'anthropophages, elle est encore sur les murs de Reims... Les personnes nommées ci-après, dit *la proclamation*, ont été prises en otage par le commandant général de l'armée allemande. *Ces otages seront pendus* à la moindre tentative de désordre. De même la ville sera entièrement ou partiellement *brûlée* et les *habitants pendus*, si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes ».

[1] J. Reinach, *La guerre de 1914.*

Il faut bien nommer l'auteur principal de tant de crimes. C'est l'empereur allemand, c'est Guillaume II. Aussi bien se nomme-t-il, se désigne-t-il lui-même à l'horreur et au mépris du monde.

Dans un récit palpitant d'une cruelle vérité, un neutre, un Hellène [1], un ami de la France nous fait voir « l'esprit barbare, les instincts vils », de cette race germanique qui étale, sous la lumière éclatante des feux ravageurs qu'elle allume, le fond indigne et les bases honteuses de ce qu'elle ose nommer sa civilisation et quelle prétend, comme supérieure, imposer à tout l'univers.

De grandes villes ont péri dans les flammes par ses mains, écrit M. L. Maccas, avec tous les trésors de science, d'art et d'industrie qu'elles contenaient ; d'innombrables localités, moins peuplées, mais non moins florissantes, ont été, elles aussi, saccagées, pillées, livrées en proie au fer et au feu ; des régions entières ont été dévastées, sans l'ombre de nécessité militaire ; des milliers d'habitants paisibles, de citoyens inoffensifs, sujets ennemis et sujets neutres, prêtres et femmes, enfants et vieillards, ont été fusillés, tués, exécutés, martyrisés ; des femmes et des jeunes filles ont été violées et soumises aux plus affreuses tortures ; des prisonniers ont été maltraités ou même passés par les armes ; des blessés ont été achevés sur les champs de bataille [2] ; des jeunes gens

[1] Léon Maccas, *Les cruautés allemandes :* Réquisitoire d'un neutre.

[2] Le général Stenger (le 26 août) avait lancé l'ordre du jour *ordonnant de ne plus faire de prisonniers et de ne laisser derrière soi aucun homme vivant.*

n'ayant pas encore atteint l'âge du service militaire ont été emmenés en Allemagne, traités comme des prisonniers de droit commun. Dans les combats, l'armée allemande a pratiqué de lâches perfidies ; des armes que le droit interdit, parce qu'elles causent des blessures atroces, ont été employées sans scrupule et sans honte. Des villes ont été frappées d'impôts énormes, qu'il fallait acquitter sous peine de voir massacrer les habitants. Et ces choses se sont renouvelées partout : en Belgique, en France, en Pologne, en Galicie, en Serbie. Le feu, le fer, le sang, l'ignominie, la boucherie, le meurtre, les tourments ont été offerts en spectacle à l'Europe effrayée.

§ 3. Le Vandalisme allemand : destruction des chefs-d'œuvre de la France

La destruction des monuments splendides que les guerres avaient jusqu'ici respectés a frappé d'indignation l'univers entier. Jamais, depuis plusieurs siècles, on n'avait atteint un si monstrueux vandalisme. Nous pouvons, nous devons nous arrêter un instant sur ces « douloureuses dévastations » et rappeler en quelques lignes, et d'après des documents infaillibles, l'œuvre de destruction accomplie par les armées allemandes devant ces monuments si glorieux du passé.

Après Louvain, Malines, Senlis et Soissons, Reims devait avoir sa part de meurtre et d'incendie! «C'était dans l'ordre!» s'écrie M. Demar-Latour. Les barbares ne sont pas barbares à demi : quand ils rencontrent une cité illustre, une université célèbre, une bibliothèque fameuse, ils l'incendient! Quand devant eux se dresse un trésor d'art et d'histoire, dépendant du patrimoine commun de la civilisation, ils l'anéantissent. Et notez bien qu'à Reims — cela a été dit et prouvé — aucun intérêt militaire, aucune nécessité de combat, ne pouvait justifier un tel crime. La Cathédrale ne servait en rien à la défense. Les Vandales ne sauraient trouver la moindre justification à leur crime [1]...

Le temple merveilleux, au portail divin, aux statues colossales, aux tours augustes qui semblent porter au ciel les supplications d'un peuple, le temple avec ses voûtes sonores, avec ses sculptures admirables qui avaient bravé les siècles, le temple, orgueil de la France et joie du monde, a vécu! Il n'est plus qu'un amas de murailles ébranlées, de cendres et de débris!...

Il n'y a pas, ici, de hasard ni d'erreur à invoquer : les tours de Notre-Dame dominent la cité; elles sont vues de toutes les hauteurs environnantes. Pour les atteindre avec le canon, il faut en avoir la volonté : Cette volonté, les Allemands l'ont eue : leur bombardement a été méthodique. Malgré le grand drapeau de la Croix-Rouge qui flottait au sommet du monu-

[1] DEMAR-LATOUR, *La cathédrale de Reims.*

ment, et bien que le chef de l'armée allemande eût été prévenu officiellement, par parlementaire, que la basilique contenait des blessés, les pointeurs ennemis ont pris celle-ci pour cible.

Les générations futures n'oublieront jamais l'époque de ce bombardement sinistre ; il est bon de le rappeler. C'est le 4 septembre que les Allemands sont entrés à Reims. Au moment même où, à l'hôtel-de-ville, dans le bureau du maire, un intendant militaire allemand exigeait de la municipalité une contribution en nature de 50.000 kilos de viande, 100.000 kilos de pain [1], etc., un premier bombardement éclata. Trois obus tombèrent sur le musée, où ils éventrèrent un mur extérieur et la grande galerie de peinture moderne. Cinq obus éclatèrent à quelques mètres seulement de la cathédrale. Entre neuf heures et demie (du matin) et dix heures et quart, cent obus furent envoyés sur la ville. Cinquante-cinq habitants furent tués et cent trente blessés. Les Allemands déjà entrés dans la ville eurent grand'peine à faire cesser le feu. Sur leur conseil, on arbora le drapeau blanc sur l'hôtel-de-ville, et la tourmente s'apaisa.

Le lendemain, 5 septembre, le prince Auguste-Guillaume fit son entrée à la tête d'un corps considérable de troupes. Aux plaintes que la municipalité lui adressa, il répondit que le bombardement avait eu des causes légitimes. Les officiers qu'il avait envoyés en parlementaires, l'avant-veille, n'étant pas revenus au bout de vingt-quatre heures, il avait été en droit

[1] D'après le récit du journal *Le Temps*.

de conjecturer qu'on les avait fait disparaître. C'était à lui, non aux Rémois, de s'étonner. La ville était déjà frappée d'une contribution de guerre de *cinquante millions*, il la porterait à *cent millions* si les parlementaires n'étaient pas retrouvés dans les quarante-huit heures. Or ces parlementaires n'étaient jamais venus à Reims. Le bruit courut alors qu'ils se seraient égarés, auraient donné dans les lignes françaises, et que l'autorité militaire, ne trouvant pas les pièces en règle, les aurait retenus prisonniers. La municipalité, pour témoigner de sa bonne foi, offrit de faire partir en mission quelques-uns de ses membres à la recherche des parlementaires. Le prince Auguste-Guillaume accepta et donna à la mission, pour escorte, un officier chargé de la guider à travers les lignes allemandes.

On sait aujourd'hui que la mission put pénétrer dans les lignes françaises. Depuis, on n'a reçu aucune nouvelle d'elle, et l'on craint qu'éconduits par l'autorité française, ses membres, à leur tour, n'aient été fusillés ou envoyés comme prisonniers en Allemagne. L'affaire des parlementaires éclaircie, des rapports nouveaux s'établirent entre l'envahisseur et les envahis, jusqu'au jour où, le dimanche *13 septembre*, les Allemands évacuèrent précipitamment Reims, suivis de près par les troupes françaises.

Le lundi 14, à neuf heures du matin, l'ennemi recommençait le bombardement. De gros obus de siège tombèrent inopinément sur la ville. La plupart éclatèrent dans la direction des locaux où le général Franchet d'Espérey avait établi son quartier général,

à une centaine de mètres environ de l'hôtel-de-ville. Sur la place même qui règne devant le monument, le premier coup faucha quatre personnes, dont un colonel français et un officier allemand prisonnier. Une heure durant, le bombardement continua, ravageant les immeubles voisins de l'hôtel-de-ville et blessant un officier au quartier général même. Les victimes, tant tués que blessés, furent nombreuses. Le bombardement reprit tous les jours, avec une régularité méthodique, aux mêmes heures... Le vendredi, la sous-préfecture fut entièrement détruite, en même temps que des usines importantes.

Le vendredi, malgré le drapeau de la Croix-Rouge hissé sur la cathédrale où le prince Auguste-Guillaume avait fait installer ses blessés, plusieurs obus atteignirent l'édifice et en percèrent la toiture.

Le samedi, dès les premières heures du jour, le bombardement reprenait, plus violent, atteignant tour à tour l'hôtel-de-ville, le musée de peinture et *toutes les ambulances*, tuant dans l'une d'elles cinq religieuses, dans une autre dix-sept de nos blessés, une infirmière et un infirmier, frappant tantôt les faubourgs et tantôt le centre de la ville, où le docteur Jacquin fut frappé d'un éclat d'obus à la tempe et tomba mort, en allant visiter des blessés. Vers le milieu de la journée, des obus incendiaires spéciaux furent lancés sans interruption sur le centre de la ville et y déchaînèrent une succession continue de sinistres.

Vers quatre heures, la cathédrale prenait feu. L'échafaudage qui se dressait le long de la tour à

gauche de la façade, et la toiture de l'abside avaient été atteints simultanément, par une demi-douzaine d'obus. Ce fut ensuite au tour de l'ancien archevêché, d'où l'on n'eut le temps de déménager ni les magnifiques tapisseries qui l'ornaient, ni une remarquable collection d'objets préhistoriques et d'objets d'art des époques romaine et gothique.

L'incendie allumé, au centre de la ville, sur la cathédrale et sur tous les édifices qui l'entourent dans un rayon très restreint, dura jusqu'au matin. Bientôt, plusieurs centaines de maisons et d'édifices publics flambèrent à la fois et la ville ne fut plus qu'un immense brasier. Le 20, le bombardement était repris avec le même acharnement que la veille. Il est aisé de constater que le bombardement du carré de cinq à six cents mètres de côté formé par la partie centrale de Reims, fut voulu et soigneusement repéré, que les ambulances, une à une, furent atteintes dans les mêmes conditions, et que toutes ces destructions ont fait partie *d'un même plan de dévastation méthodique.*

Il est donc certain que tous les obus tombés dans un rayon de 500 mètres étaient tirés sur la cathédrale qui servait seule de cible aux artilleurs allemands. On peut dire que la structure de cette « merveille historique » n'a pas trop souffert et d'après les constatations faites par la commission que présidait M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, *il n'y a pas à redouter la chute de la voûte de pierre.* Mais « toutes les toitures sont incendiées, les vitraux sont criblés et en grande partie brisés ; la tour Nord

de la façade, frappée par les obus dans la partie supérieure, a son portail gravement endommagé par les flammes ; la *décoration sculpturale et la statuaire en sont* **irréparables** à l'intérieur. La paille, déposée pour recevoir les blessés allemands, a pris feu et occasionné de graves dégâts en général ; les parements des murs ont éclaté ; les maçonneries sont calcinées.

Un correspondant de guerre[1], journaliste anglais, qui a assisté au bombardement et à l'incendie de la cathédrale disait « que les flammes se répandirent dans le fouillis de poutres avec une rapidité incroyable ; en quelques minutes, elles l'enveloppèrent d'une nappe de feu et gagnèrent les fermes de chêne des toits qui s'enflammèrent comme des allumettes. La scène présente un aspect d'une horreur sublime. A l'intérieur, le spectacle était peut-être encore plus impressionnant. Affolés, les Allemands cherchaient une issue ; mais le plomb fondu qui tombait de la toiture avait incendié la paille. » Là, des prêtres dévoués sauvèrent la vie des prisonniers. Les témoins de ce vandalisme purent constater que, en maints endroits, la pierre est à ce point calcinée, que l'on peut, sans effort, en détacher de gros fragments. Dans la tour du Nord, une batterie de grandes cloches a complètement fondu, tandis qu'une batterie supérieure est restée intacte.

On sait que le Gouvernement français a fait remettre, par ses ambassadeurs, à tous les gouvernements

[1] M. A. Bartletta, du *Daily Telegraph*.

des Etats neutres, une protestation dans laquelle il «dénonçait à l'indignation universelle cet acte de vandalisme qui, en livrant aux flammes un sanctuaire sacré, dérobait à l'humanité une parcelle incomparable de son patrimoine artistique.»

Et c'est au moment où un de leurs journalistes[1], de leurs intellectuels allemands, écrivait, le 8 septembre, de «respecter les cathédrales françaises, celle de Reims notamment qui est une des plus magnifiques basiliques du monde», que le Kaiser accomplissait son crime, son forfait, heureux de voir détruire à tout jamais «une concurrence artistique». Au moment où flambait la cathédrale, avec un cynisme éhonté, l'écrivain allemand conseillait de respecter cette basilique «qui, depuis le moyen-âge, est particulièrement chère aux Allemands, puisque le maître de Bamberg s'inspira des statues de ses portiques pour dessiner plusieurs de ses figures. Toutes ces villes sont à cette heure occupées par les Allemands. Nous regarderons avec vénération *ces églises grandioses : nous les* **respecterons**, comme nos pères firent en 1870.»

Non contents de les admirer, de les respecter, ils ont détruit la plus belle merveille de l'art gothique. Ecoutons l'éminent écrivain M. Hanotaux : «Après, Louvain, Reims. La belle Notre-Dame est en feu. La cathédrale de saint Louis et de Jeanne d'Arc, qui avait bravé les siècles, et dont les deux tours se levaient vers le ciel comme pour une prière, il fallut ces invocateurs du Dieu des armées, ces archéologues

[1] La *Gazette de Francfort*, 8 septembre 1914.

émérites, ces éditeurs du Bædecker, pour la bombarder et la détruire. Ils savent ce qu'ils font. Ils étaient jaloux de cette gloire unique au monde, incomparable. Ils sont heureux à la pensée que cette choucroute, Cologne, subsiste, quand périt cette fleur, Reims. Après s'être rués sur les caves de Champagne et s'être saoulés du vin français, ils ont fait leur sieste derrière les canons qui bombardaient l'église, et ils ont rugi de joie quand ils ont vu le panache de feu et de fumée surgir du toit et les deux tours chanceler. »

Ces rustres épais, écrivait M. Charles Maurras, ne connaissent l'honneur de l'intelligence, de l'histoire ou de l'art que par la surface et l'écorce. Ils ont entendu dire, ils ont lu sur les guides et sur les catalogues qu'un chef-d'œuvre était unique au monde et ne pouvait se remplacer ; il n'en fallait pas davantage pour décider en eux d'un irréparable malheur. Les Turcs n'ont pas raisonné plus sommairement devant l'Acropole d'Athènes.

Mais l'univers stupéfait s'est demandé pourquoi tant de barbarie de la part d'un peuple qui paraissait avoir une certaine culture. Pourquoi, dit M. Demar-Latour [1], détruire ce chef-d'œuvre ? Pourquoi s'acharner sur ce poème de pierre ? Pourquoi prétendre au record du vandalisme et se mettre au niveau des saccageurs de Rome et des destructeurs du Parthénon ? Pourquoi ? D'abord parce que, contre la France, l'Allemagne juge que tout est permis : croyant nous

[1] Demar-Latour, *Ce qu'ils ont détruit*, chap. Ier.

terroriser, elle envoie ses avions jeter des bombes sur nos villes ouvertes. Voulant nous frapper au cœur, elle s'efforce d'atteindre tout ce que nous aimons, tout ce qui est la parure et la beauté de notre pays. Il fallait détruire la cathédrale de Reims, parce que Clovis y vint célébrer la bataille de Tolbiac, la première victoire « française » contre les Allemands ! Il fallait détruire la cathédrale de Reims, parce que Jeanne y affirma, jadis, la vie de la France... parce que la cathédrale contenait le plus antique, le plus noble, le plus auguste témoin de la grandeur française.

On peut dire que la basilique de Reims a été « le type idéal d'une grande cathédrale gothique. Tout y avait été accumulé pour enchanter le regard et émouvoir l'esprit. A l'extérieur, avec ses huit flèches et les innombrables dentelles de ses clochetons et de ses galeries montant vers le ciel, avec la hardiesse, l'immensité de ses distributions, le développement splendide de son plan cruciforme, avec ses deux cloîtres et ses magnifiques dépendances, elle apparaissait comme l'expression sublime du génie septentrional et le point culminant de l'idée chrétienne. A l'intérieur, c'était un éblouissement. Toutes les ressources de la décoration y avaient été prodiguées. Les yeux ne savaient, véritablement, à quelle merveille se prendre, et si un miracle nous eût conservé ce prodigieux ensemble, rien au monde ne pourrait s'y comparer. C'était la vitrerie étincelante des fenêtres, une des plus complètes, une des plus belles qui fussent ; c'était le pavage, avec son labyrinthe et ses

innombrables pierres tombales ; c'étaient les riches autels et les peintures des chapelles, le tombeau de saint Nicaise[1], la chaire de saint Rémi ; puis le jubé, morceau de maîtrise de Colars de Givry, achevé en 1417 ; la clôture du chœur, avec ses précieuses tentures, les stalles, le grand autel chargé de reliques, présents des rois de France ; son rétable d'or et son splendide ciborium du XIIIe siècle, en argent doré, le sacrarium, les piscines, les sépultures, tout un amoncellement de trésors[2]. »

Pourquoi donc ont-ils voulu anéantir une pareille splendeur, une aussi éblouissante richesse ? C'est que, poursuivis depuis plusieurs jours par nos armées victorieuses, dit M. Demar-Latour, ils sentaient qu'ils couraient à de nouvelles défaites, qu'au lieu de continuer à envahir la France ils allaient en être chassés pour toujours ; que bientôt même, traqués dans leur repaire, il leur faudrait, enfin, subir le châtiment que l'Europe civilisée leur réserve.

Et alors, ces monstres fous d'orgueil, ivres de sang, se sont sentis saisis par une colère féroce ! Leur impuissance leur est montée au cœur. Elle s'est transformée en rage. Ils se sont vengés des coups qu'ils ont reçus, de la retraite qui les désole ; ils se sont vengés d'être matés, d'être dominés. Ils se sont vengés de la défaite qu'ils pressentaient inévitable. N'ayant pu, comme ils l'auraient voulu, anéantir

[1] Saint Nicaise avait choisi, en 401, l'emplacement occupé par un temple païen pour le consacrer à la Vierge : c'est là que fut bâtie la cathédrale actuelle.

[2] *La France artistique et littéraire.*

Notre-Dame de Paris, détruisant pour détruire, c'est sur Notre-Dame de Reims qu'ils ont lancé leurs obus !

Devant la destruction irrémédiable de ce joyau, relisons les quelques lignes de Victor Hugo [1], où nous reverrons, comme dans une vision sacrée, ce chef-d'œuvre gothique à jamais détruit : « Sur la façade, les rois ; à l'abside, les énervés : les bourreaux ayant derrière eux le supplice. Sacre des rois avec accompagnement de victimes. La façade est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture. On rêve longtemps devant cet oratoire. De la place, en levant la tête, on voit à une hauteur de vertige, à la base des deux clochers, une rangée de colosses, qui sont les rois de France. Ils ont au poing le sceptre, l'épée, la main de justice, le globe, et, sur la tête, l'antique couronne pharamonde, non fermée, à fleurons évasés. Cela est superbe et farouche. On pousse la porte du sonneur, on gravit la vis de Saint-Gilles, on monte dans les tours, on arrive dans la haute région de la prière, on baisse les yeux, et on a, au-dessous de soi, les colosses. La rangée des rois s'enfonce dans l'abîme. On entend, aux vibrations des vagues souffles du ciel, le chuchotement des cloches énormes. »

Et Rodin, le grand sculpteur, avec quels accents sublimes ne décrit-il pas cette merveilleuse basilique : « C'est le grand squelette de toute la France du moyen-âge qui m'apparaît », disait-il dans la demi-lueur de la nuit. ...Vue de trois-quarts, la cathédrale de Reims

[1] *Notre-Dame de Paris.*

évoque une grande figure de femme agenouillée, en prière. C'est le sens que donne la forme de la console. Du même point de vue, j'observe que la cathédrale monte comme une flamme. Je m'arrête devant le portail. Ces figures de saints, vraiment capables de lancer la foudre ! Ces serviteurs, humbles, qui tiennent le Livre ! Cette grande figure majestueuse de femme : la Loi ! L'admirable saint Denis du portail nord : il porte sa tête dans sa main, et deux anges, à la place de la tête, soutiennent une couronne. La Vierge du trumeau, à la figure illuminée, c'est la vraie femme française, la femme de province, la belle plante de notre jardin. Sculpture parfaite aux savantes oppositions. Les tapisseries [1] qui décorent les nefs sont des œuvres d'un art suprême... Un gris harmonieux harmonise toutes ces tapisseries. A leur long séjour dans cette cathédrale, qu'elles illuminent, elles doivent cette teinte des siècles. Ce fil a l'âge de cette pierre. Et ce sont les collaborateurs au même ouvrage, ceux qui ont mis ici pierre sur pierre et point d'aiguille sur point d'aiguille. Le tissu et le minéral se rejoignent, s'unissent, se prolongent, amoureux l'un de l'autre. »

On peut dire, avec l'éminent écrivain [2] du *Drame des Flandres*, que ces legs artistiques du passé ont péri dans la tourmente ; les clochers se sont effondrés dans les obus : c'est l'œuvre des hordes teutones... Depuis des siècles, des œuvres d'art s'accumu-

[1] On a pu les sauver dans ce désastre immense.

[2] Henri Malo, *Le drame des Flandres :* Conclusion.

laient dans les trésors des églises, dans les musées, chez les particuliers. Les églises, les hôtels-de-ville, les béguinages, les maisons des corporations et celles des particuliers, portaient l'empreinte d'un goût affiné, qui s'étendait jusqu'à la bourgade, à la cité tout entière. Là se conservait et se continuait la tradition d'un art architectural qui avait produit des monuments de toute beauté. Dans les campagnes les hautes flèches des clochers montant à profusion vers le ciel signalaient la présence des villages. Les Barbares ont accompli l'œuvre de destruction. La plaine magnifique est devenue le champ de bataille de Flandre, une étendue de ruines, un séjour de désolation et de mort. *Nieuport*, l'antique cité maritime ; *Dixmude*, la fermière accorte ; *Ypres*, la drapière illustre, ne sont littéralement plus que des *tas de pierres informes. Furnes,* la bourgeoise cossue ; *Loo*, l'aimable bourgade qui se targuait d'un « arbre de Jules-César » ; *Poperinghe*... ; *Bergues,* la silencieuse... ; *Hondschoote*, inchangée... ; *Cassel,* la ville aux sept moulins, perchée sur sa colline ; *Dunkerque* enfin, le grand port de commerce, la ville de grande industrie, glorieuse du souvenir de ses héroïques corsaires. Toutes virent s'abattre sur elles l'ouragan d'acier qui écrasait ou incendiait les maisons, dévastait les monuments, tuait les habitants inoffensifs...

Du haut de ces dunes, le regard chercherait en vain aujourd'hui la profusion des clochers aux flèches élancées ; ils s'effondrèrent sous les obus, et, brisées parmi les décombres ou enfouies dans le sol, gisent les cloches qui, telle celle de Lampernisse, sonnèrent

pendant cinq cents ans, pour les joies et pour les deuils des générations successives nées et mortes sur cette terre. Des plaies béantes s'ouvrent dans les murs des fermes abandonnées et silencieuses.

Les legs artistiques du passé ont péri dans la tourmente, anéantis, ou pillés de telle sorte qu'il faut renoncer à tout espoir de les jamais retrouver : tableaux de vieux maîtres accrochés aux murs, dans la pénombre des églises ou les hautes salles des hôtels-de-ville, broderies des chasubles, tapisseries, ferronneries, orfévreries anciennes, manuscrits précieux aux vives enluminures, boiseries sculptées, la dentelle de pierre du jubé de Dixmude, ce chef-d'œuvre ! Et les monuments eux-mêmes, les *basiliques gothiques* où, de pilier en pilier, s'élançait hardiment l'arc d'ogive, les modestes et charmantes églises rurales vieilles de deux, trois siècles, les façades fleuries de bas-reliefs des monuments civils, l'élégance des vieilles demeures, et cet autre *admirable chef-d'œuvre* des **halles d'Ypres !** à combien de guerres n'avaient-ils pas survécu ? Ils avaient échappé aux pires destructions et imposé le respect aux plus acharnés combattants des luttes de jadis.

Cette fois, les hordes teutones ont « fait le dégât », comme disaient les gens de guerre du temps passé, un inimaginable dégât, des ravages inouïs, dont la sauvagerie et la cruauté n'ont d'équivalents dans l'histoire que celles des grandes invasions du cinquième siècle de notre ère...

Mais cette nation brutale et barbare ne s'est pas contentée de détruire des monuments, de raser des

villes et des villages ; après les avoir saccagés, pillés, dévastés, après avoir détruit tous les trésors de science, d'art et d'industrie qu'elles contenaient, elle a pratiqué de lâches perfidies, massacré des habitants sans défense, bombardé des villes non défendues, fusillé et massacré des milliers d'habitants paisibles, martyrisé des femmes et des enfants, après les avoir soumis aux plus affreuses tortures. Nous verrons que la barbarie germanique a dépassé en horreur les crimes les plus atroces et les plus épouvantables de l'antiquité.

§ 3. Perfidies des Allemands
Le bombardement des villes non défendues
Crimes et massacres
commis par les soldats du Kaiser

> Son penchant pour les rapines et la cruauté le porta à ravager les places qu'il ne pouvait détruire, afin de ne laisser à l'ennemi que des ruines ; barbarie qui lui devint aussi funeste par le résultat qu'elle était odieuse en principe...
> (TITE-LIVE, liv. XXII, paragr. XXXVIII.)

On sait que le bombardement des villes, des villages, des habitations est interdit quand ces endroits ne sont pas militairement défendus : « Le bombardement doit épargner les édifices *consacrés* à la *religion*, à la *science* et à la *charité*, ainsi que les hôpi-

taux et les lieux de rassemblement de blessés et de malades, étant donné que ces édifices n'ont pas été requis pour le service de la guerre, et qu'ils sont désignés par un signe visible à l'attention des assiégeants. Les Allemands se sont rendus les auteurs de tous ces abus à la fois. Mais de tous le plus inexcusable et le plus atroce est certainement celui qui a consisté à bombarder les villes évacuées par l'ennemi, et qu'il ne pouvait plus secourir. On saisit dans ces faits une volonté formelle et préméditée de détruire et de terroriser. Les destructions ne sont pas ici l'accompagnement inévitable de l'attaque et de la défense, mais un but poursuivi pour lui-même, en dehors et au mépris des lois admises.

A Lille, les Allemands, après s'être emparés du maire et de plusieurs fonctionnaires, et après avoir « évacué à peu près la ville », dirigèrent contre elle un bombardement acharné ; plusieurs édifices furent incendiés, ainsi que des usines, entièrement détruites. Le 12 novembre, 7000 obus tombaient sur la ville. On comptait à cette époque 998 maisons brûlées. Certaines localités furent bombardées sans l'avertissement obligatoire, prévu par les lois de la guerre ; le sans-gêne et la barbarie allemande éclatent dans les forfaits qu'ils ont osé commettre.

Quant à l'envoi de bombes sur Paris, sur Anvers, sur Dunkerque, sur Varsovie, ces attentats constituent un excès d'un genre particulier : le but qu'on poursuivait n'était point militaire ; on ne cherchait qu'à terroriser les populations. Les nations neutres ont qualifié tous ces genres d'attaque « d'assassinat

pur et simple [1] », de « crime contre l'humanité [2] » et ont protesté avec énergie contre « un acte d'une sauvagerie pareille et contre la répétition d'un massacre aussi aveugle, aussi insensé et aussi impardonnable [3] ».

Déjà le 25 août, la cathédrale de Malines, le musée, l'hôtel-de-ville, l'église Saint-Pierre, la justice de paix avaient subi des dommages irréparables ; la *collégiale de Saint-Rombaud,* remplie des merveilles de l'art, et le fameux carillon de la collégiale de Malines étaient détruits.

Déjà, leurs intellectuels allemands entonnaient un hymne à « Malines la morte ». « Le vide et la dévastation de ces rues à l'aspect ancien, sont si terribles, si accablantes, que l'on cesse de respirer et qu'on se rappelle avec épouvante la légende des villes maudites... [4] ».

Lierre, Mars-la-Tour furent bombardés impitoyablement et avec une régularité mathématique. A Etain, les effets du bombardement furent terribles : la moitié de la ville était en cendres, l'autre menaçait ruine. A Albert, des rues entières disparurent ; il ne reste plus que des poutres à demi brûlées, des matériaux effondrés, des maisons sans toiture, des barres de fer tordues, des portes éventrées, hachées par la mitraille.

A Dompierre-aux-Bois, les hommes, les enfants, les

[1] Le *World.*
[2] Le *New-York Times.*
[3] La *Tribune.*
[4] Extrait du *Berliner Tageblatt.*

vieillards que les Allemands avaient enfermés dans l'église furent tués ou blessés : les geôliers devinrent les bourreaux. A Soissons, qui fut continuellement bombardé, les Allemands avaient dirigé leur tir sur les *hôpitaux*, les *ambulances* et en particulier sur tous les points où les blessés étaient recueillis. On sait qu'à Sampigny, la propriété personnelle du Président de la République fut complètement détruite.

A Arras, les Allemands labourèrent de leur mitraille les hôpitaux, les ambulances et l'*Hôtel de Ville*, merveille de l'art flamand, élevé au commencement du XVIIe siècle, l'une des plus belles parures de la France du Nord. Le *Musée*, la *Cathédrale*, l'*église Saint-Jean-Baptiste*, le *clocher des Ursulines*, les deux *vieilles tours* de l'ancienne abbaye de Saint-Eloi, et l'incomparable monument de cette ville, le *beffroi*, sont anéantis.

Ainsi quand les malheureuses victimes de l'invasion, privées de tous leurs foyers détruits, livrés aux flammes par l'envahisseur, cherchèrent un dernier refuge dans les églises, au milieu des blessés, cette suprême ressource leur était interdite, car les barbares y mettaient leurs soldats ou les détruisaient après les avoir pillées.

La destruction de Louvain, systématiquement conduite par les soldats allemands, dans laquelle l'église Saint-Pierre, l'Université et sa bibliothèque, la plupart des instituts scientifiques de l'Université et le théâtre communal furent incendiés, et huit cent quatre-vingt-quatorze maisons étaient réduites en cendres, l'anéantissement de cette glorieuse cité qui con-

tenait tant de trésors scientifiques, avait causé l'indignation universelle, et fut qualifiée par les neutres « d'immense barbarie contre les hommes et contre la civilisation ».

Pour avoir une idée du désastre et de l'immensité des ruines que les Allemands ont accumulées derrière eux, citons que, dans quinze villes et villages de la Belgique, on a relevé *deux mille cent quatre-vingt-onze* maisons systématiquement incendiées par les Allemands ; on a constaté, aussi, que *dix* localités belges avaient été *entièrement détruites* par le feu.

Tous ces crimes sont l'œuvre du Kaiser et de son sinistre héritier.

Nous allons voir que si l'empereur allemand avait entraîné par des discours perfides et sanguinaires ses chefs et ses soldats, le fils de l'empereur Guillaume II sut mettre à profit ces théories immondes.

CHAPITRE III

LES BARBARES PILLARDS :

Le Concussionnaire Verrès (89 av. J.-C.) et le Kronprinz praedator, le déprédateur (1914-1916)

Simple Parallèle

> Verrès, dit l'historien latin, était cupide et cruel.
>
> Je commence par prendre. Je trouve toujours des pédants pour justifier mes droits. (Frédéric II)
>
> Leur dieu fait des voleurs de tout ce peuple : il lui ordonne d'emporter tous les vases d'or et d'argent[1]. Au vol, il fait bientôt succéder le brigandage. (Voltaire, *Philosophie de l'histoire.*)

§ 1. Le brigandage des armées du Kronprinz

Le Kronprinz, comme le fils de Germanicus, « que la nature avait enfanté, suivant les mots énergiques de Sénèque, pour la ruine et l'opprobre du genre humain », ce prince allemand fut un véritable fléau pour les châteaux et les villes qu'il traversa. Le père ordonnait à son état-major le massacre en masse de tous les habitants, après avoir imposé leurs villes ;

[1] Les journaux, 9 juillet : « Il y avait, dans la sacristie de X., un coffre-fort. Les Allemands le défoncèrent et s'emparèrent des *vases sacrés,* ainsi que de tout ce qui avait quelque va-

le fils, après les avoir pillées, pour effacer la trace odieuse de ses vols, rasait tout sur son passage.

Que de souvenirs barbares ces faits ne rappellent-ils pas !

Et ces deux hommes, honnis de l'humanité, n'ont-ils jamais eu, devant leurs yeux, que des exemples aussi sauvages pour les faire revivre, après deux mille ans, dans toute leur atrocité ?...

Metellus, l'an 108 avant J.-C., avait fait massacrer tout le Sénat de Vaga ; les Thraces et les Ligures eurent les *mains coupées*, puis on les enterra jusqu'à la ceinture, et l'armée rangée en cercle, acheva de les tuer à coups de flèches [1].

Le pillage [2] avait toujours été en honneur chez ces Barbares. L'an 101, quand les Cimbres déchaînés s'étaient rués sur l'Italie, « d'Aquilée à Verceil, dit Plutarque, les Cimbres pillèrent toute la campagne, se *gorgeant de vin et de victuailles, emplissant leurs chariots d'objets précieux* [3] ». « Comme dans la Gaule livrée aux Teutons, les villes seules survécurent, épaves au milieu des flots ennemis [4]. »

leur. » (La photographie que reproduit le journal témoigne de ce vandalisme.) — A Souvalki, « les pillards sacrilèges avaient emporté les candélabres et la nappe d'autel. » (Léon Maccas, *Les cruautés allemandes.*)

[1] Salluste, *Jugurtha.*

[2] Dans les guerres antiques, les Souabes, les Vandales pillaient les temples, détruisant de fond en comble les villes, attirés par le butin : « *fana templaque deûm donis referta expilavit, urbes diruit sæpius ob prædam quam ob delectum.* » (Suétone).

[3] Plutarque ; Florus ; Orose ; Dion Cassius.

[4] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule :* La bataille de Verceil (tome iii, paragr. xiv).

Ce peuple s'emparait du pays qui ne lui appartenait pas. Si on demande quel droit des étrangers ont sur ce pays, on répond : « qu'ils avaient celui que Dieu leur avait donné »... « Il nous a mis en état d'en faire la conquête ; nous venons nous en mettre en possession : fuyez ou soumettez-vous. Si vous résistez, nous allons vous détruire [1]. »

Ne croirait-on pas entendre une proclamation du sinistre Kaiser ?

Au lieu de commettre tant d'atrocités, le Kronprinz aurait pu suivre l'exemple d'un grand roi, Alphonse V, roi d'Aragon, qui fut, par sa magnanimité, le héros de son siècle. Le roi assiégeait Gayette ; indigné de la dureté avec laquelle on traitait les habitants, qui étaient réduits à la plus affreuse des extrémités et qui imploraient sa clémence : « Je ne suis pas venu, dit-il, pour faire la guerre à des enfants ni à des femmes, mais à des ennemis capables de se défendre. » Puis il ordonna qu'on reçut dans son camp tous ces misérables, et il leur fit distribuer des vivres et « toutes les choses nécessaires à leur entretien ».

Quels procédés barbares emploient le Kaiser et son fils ! Quelle honte pour leur Kultur démoniaque !

Des attentats aussi abominables dans la guerre de 1914 ont été relatés ; l'enquête sévère qui se poursuit démontrera tous ces faits : poignets brisés, mains d'enfants coupées ou écrasées sous la botte immonde des Teutons, excès, cruautés, crimes contre les femmes, les enfants et les vieillards.

[1] VOLTAIRE, *Philosophie de l'Histoire.*

En relisant le récit de Tite-Live, qui raconte les outrages qu'Annibal fit subir à l'ennemi, quand les Locriens vinrent exposer devant le Sénat tous leurs malheurs et tout ce qu'ils eurent à subir, ne croirait-on pas entendre la Commission d'enquête révéler les crimes barbares et monstrueux que viennent de commettre les chefs et les soldats de l'armée allemande? Les Locriens, introduits dans le Sénat, racontent « les outrages si indignes et si cruels infligés à leurs soldats ».

« Le chef ennemi (cette bête farouche, dit Tite-Live, ce monstre semblable à ceux dont la fable a peuplé le détroit qui nous sépare de la Sicile et qui sont le fléau des navigateurs) n'est pas seul à assouvir sa soif de crimes, de débauches, de rapines sur les malheureux alliés, mais, ajoute l'historien, il s'est tellement plu à propager la licence et le brigandage, que tous les centurions, tous les soldats sont devenus autant de PléminCus : « *Tous pillent, dépouillent, frappent, blessent, tuent ; tous déshonorent et les femmes et les filles, et les enfants de naissance libre qu'ils arrachent des bras de leurs parents.* »

« Chaque jour notre ville est prise, chaque jour elle est pillée ; jour et nuit tout retentit des sanglots de nos femmes et de nos enfants que l'on prend et que l'on enlève... Il n'y a pas à Locres une maison, un habitant, qui ait échappé à l'insulte ; il n'est pas un raffinement de crime, de lubricité [1], d'avarice auquel ait échappé quiconque pourrait en être victime. Tous

[1] Tite-Live, liber XXIX, paragr. 17.

les fléaux qui accablent une ville prise nous ont accablés. Toutes les tortures qu'inventent contre les citoyens les tyrans les plus cruels et les plus exécrables, l'ennemi nous en a accablés, nous, nos enfants et nos femmes ».

Nous avons devant nous cette race barbare, ces mêmes chefs, les généraux allemands et le Kronprinz lui-même qui ont, comme dans l'antiquité, « **déifié jusqu'au pillage** », en invoquant le *dieu du brigandage (Jupiter praedator),* l'Odin du Wahalla, le père du carnage, comme aujourd'hui ils invoquent leur vieux Gott, et qui sont venus, comme d'infâmes voleurs, *nous enlever des statues pour leurs jardins, des tableaux pour leurs portiques, des livres, des objets rares et précieux pour leurs bibliothèques et leurs musées,* et jusqu'à des guéridons et des buffets [1], comme autrefois Antiochus et Manlius, dit Tite-Live.

D'après Plutarque, dans les guerres contre Persée (182 av. J.-C.), Paul-Emile rapporta tous les livres de Persée ; Sylla, la bibliothèque d'Apellicon de Téos, où se trouvaient les seuls manuscrits qui existassent des livres d'Aristote et de Théophraste.

On peut rappeler ici (et ce sera la honte éternelle,

[1] Tite-Live : *Monopodia et abacos.* Atilius prit jusqu'à la garde-robe. — La Commission d'enquête française dit que le prince Eittel, fils de l'empereur d'Allemagne, fit, sous les yeux de ses hôtes, emballer toutes les robes qu'il prit dans un château près de Liège. Le duc de Brunswick et le baron de Mirbach avaient participé au pillage de ce château. Le baron von Waldersée et le major von Ledebur fracturèrent les secrétaires et les boîtes à bijoux du château de Beaumont.

ineffaçable du Kronprinz) que celui-ci, avant la bataille glorieuse de la Marne qui repoussa l'invasion barbare (les 7-12 septembre 1914), le fils de l'empereur avait dévalisé le château de Baye dont il connaissait les splendides galeries remplies de souvenirs qu'il avait jadis, en temps de paix, dit-on, lui-même visitées et, par là, repérées.

On sait que le château de Montmort a été occupé du 5 au 10 septembre par un nombreux état-major allemand. Pendant que les soldats pillaient les magasins et les maisons du village, disent les journaux, les officiers « cambrioleurs » du Kaiser faisaient la même besogne au château : tous les meubles furent forcés et ouverts, puis fouillés, les écrins vidés, les papiers visités et jetés à l'eau ; une partie de l'argenterie fut volée ainsi que du linge de corps ; les caves furent également vidées...

Dans l'antiquité, dit Tite-Live, Flaminius et Fulvius avaient emporté plus de 500 statues de marbre et d'airain.

Les peuples, écrivait Duruy, voyaient ainsi, dans ces luttes, partir vers Rome et les villes du Latium, leurs trophées, les monuments de leur histoire, les images de leurs grands hommes et de leurs dieux.

Dans cette guerre moderne, ou, pour être plus précis, dans cette lutte imitée des temps barbares, les Vandales, sous les ordres de leurs chefs, ne se contentent pas seulement d'enlever, comme le fils de Guillaume II, tous les souvenirs historiques, *des statues, des tableaux d'anciens maîtres et des chefs-d'œuvre de toute sorte,* mais, à ce pillage méthodique et savam-

ment organisé, ils ajoutent leur œuvre stupide de destruction en incendiant les plus belles demeures et les édifices les plus sacrés.

Dans la seconde guerre de Macédoine (198 av. J.-C.), Philippe n'osant risquer un nouveau combat, s'était retiré dans la vallée de Tempé, après avoir pillé le plat pays, brûlé les villes ouvertes et chassé les populations dans les montagnes... La flotte avait pris en Eubée, Caryste et Erétrie, « d'où elle enleva *quantité de statues, de tableaux d'anciens maîtres et des chefs-d'œuvre de toute sorte* [1] ».

Leur dieu, disait Voltaire, faisait de ce peuple des voleurs ; disons encore des voleurs et des destructeurs. Oserai-je écrire que, du bombardement de la cathédrale de Reims, de cette destruction barbare d'un pareil joyau, les Allemands en ont fait une *ode* en l'honneur de ce Vandalisme monstrueux ?

Le savant historien M. J. Reinach [2], qui a eu en mains le journal, l'a traduit textuellement : « *Les cloches ne sonneront plus dans le dôme aux deux tours. Finie la bénédiction... Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb ta maison d'idolâtrie* [3] ».

La suprématie de la Culture allemande, la voilà.

Il est impossible d'exprimer en termes modérés les sentiments avec lesquels le monde entier a appris l'impitoyable destruction de tous les nobles monu-

[1] DURUY, *Conquête du monde* (201-133 av. J.-C.).

[2] J. REINACH, *La guerre de 1914 :* Le code Guillaume II, 9 janvier 1915.

[3] « Da Schlossen mit Blei wir dein Gœtzenhaus, Reims ! » Extrait du journal le *Berliner Lokal-Anzeiger* (auteur M. Herzog).

ments qui avaient, jusque-là, échappé aux ravages du temps et à la violence de la guerre. Ces actes de barbarie sont en même temps une preuve que « l'agression allemande est une attaque contre la civilisation commune de l'Europe ».

Cette magnifique cathédrale de Reims, qui représentait pour le monde civilisé le plus haut degré de perfection de l'architecture du Moyen-Age reste debout, mais toute mutilée, brûlée, percée d'innombrables trous, défiant l'ennemi qui s'acharne sur elle chaque jour et souvent même la nuit.

Au 20 juillet, après les bombardements incessants, les journaux disaient : « Les boiseries de la cathédrale de Reims sont brûlées, ses vitraux sont brisés, anéantis : bas-reliefs, frises, sculptures s'effritent et tombent en poussière sur les dalles. »

On retrouve dans les journaux allemands des documents précieux relatifs à leur cynique vandalisme. Dans un article relatif au bombardement des tours de la merveilleuse cathédrale d'Ypres, on lit que la destruction des joyaux antiques de la ville a eu lieu *par fantaisie, afin de procurer aux artilleries une sensation de joie et pour leur apprendre à tirer juste* [1].

On pouvait lire, dans leurs journaux même [2], l'avertissement sinistre de la destruction de **Reims**, *dont la splendeur royale, qui remonte au temps du lys blanc, ne manquera pas de crouler en poussière bientôt, sous les coups de nos obusiers de 420.*

[1] Extrait du journal le *Kriegszeitung des Vierten armee.*
[2] *Berliner Tagblatt,* du 5 septembre 1914.

La vue de ce vandalisme monstrueux, cette inutile barbarie, « émanation folle de la vanité blessée, de l'orgueil froissé [1], soulève l'indignation dans tous les pays du monde civilisé. » « Leur œuvre affreusement barbare n'a jamais eu d'exemple dans l'histoire [2] ». C'est qu'en effet, la destruction de ce beau monument du Moyen-Age est un acte de vandalisme qui met les méthodes militaires allemandes au niveau de celles des Goths et des Huns [3]. Le militarisme prussien a dépassé tout ce qu'on avait vu en fait de vandalisme. A travers les siècles, depuis la destruction du Parthénon, le monde n'avait pas connu un tel exploit [4]. La cathédrale, dit la Commission d'enquête, *portera éternellement la marque d'un vandalisme qui a dépassé l'imagination.*

Les nations neutres sont épouvantées à la vue d'un aussi monstrueux vandalisme : on peut lire le texte émouvant de la protestation *del Ateneu,* au sujet du bombardement de la cathédrale de Reims : « La destruction de la cathédrale de Reims constitue une perte irréparable pour la France ; mais elle est venue mutiler aussi, en la blessant dans un de ses éléments les plus glorieux, le patriotisme artistique de l'humanité. Jamais, depuis qu'a été perdu le secret de l'antiquité classique, la pierre, animée par la nouvelle loi du monde déjà chrétien, n'était parvenue à fleurir et à sourire comme en ce temple des deux mille trois

[1] *Giornale d'Italia.*
[2] *Le Liberal.*
[3] *La Tribuna.*
[4] *Le World.*

cents statues et des vitraux merveilleux veillant autour de la Sainte-Ampoule légendaire qui a offert l'huile du baptême de Clovis et du sacre de Charlemagne ».

« Ce qu'on voit d'emblée, écrivait M. Marcel Prévost [1], et du premier coup d'œil bien mieux qu'on ne le verra ensuite, *c'est que la cathédrale est morte.* Un mort, cela peut garder tout de même une tête, des bras, des jambes, un tronc ; cela peut même être dressé debout : mais du premier coup d'œil on voit que c'est un mort. Eh bien ! la cathédrale de Reims avec ses tours debout, sa façade où toutes les grandes lignes persistent, les murs de sa nef encore montés, c'est une morte. On l'a scalpée de sa toiture ; on lui a crevé les yeux ; ses colonnes sont brisées, éclatées dans la longueur comme des os roués ; le rouge qui teint les pierres et qui est le rouge du feu, ressemble à du sang. La cathédrale de Reims est morte. Et cela encore, il faut le dire, et pour dénoncer le crime allemand et pour susciter la vengeance française. »

On voit que toutes les nations, tous les peuples sans exception flétrissent unanimement ces actes odieux de destruction que rien ne saurait excuser et qui ne peuvent être que l'œuvre d'une nation barbare.

Mais ces ruines glorieuses attesteront la sauvage brutalité de ces hordes allemandes qui détruisent et anéantissent tout impitoyablement.

On croirait revivre, par cette horrible guerre, les

[1] Marcel Prévost, *Revue de Paris.*

temps antiques, l'époque de la rivalité de Marius et de Sylla où « l'on tuait sans relâche, jusque dans les lieux les plus sacrés, et sur les autels même des dieux... On tuait dans les villes, sur les chemins, et comme défense était faite, sous peine de mort, d'ensevelir les cadavres, ils restaient aux places où ils étaient tombés jusqu'à ce que les chiens et les oiseaux de proie les eussent dévorés... Aux meurtres, les esclaves déchaînés joignaient le pillage, le viol et toutes les turpitudes[1] ».

Dans Ambracie, ancienne résidence des rois d'Epire, Fulvius n'avait laissé que les *murailles nues*[2], comme aujourd'hui les armées de Guillaume.

Saisissant tableau des atrocités des hordes allemandes qui, après plus de vingt siècles, bouleversent le monde par leur barbarie ! Mais Cinna et Sestercius *s'étaient lassés de cette boucherie,* dit Appien. Guillaume II et ses soldats ne s'en lassent point : ils se livrent tous les jours, dans cette guerre sanglante, à ces turpitudes infâmes.

Au sujet de la destruction barbare de ces antiques monuments si précieux, un journal[3] d'une nation alliée qui combat à nos côtés, disait : « Ils ont incendié, c'est inique, mais logique. Le Conseiller aulique Bode, directeur du Musée de l'empereur Frédéric,

[1] V. Duruy, *Rivalité de Marius et de Sylla* (7e consulat).

[2] *Parietes postesque medatos.*

[3] Turin, *Gazette del popolo.* — Ces ruines, écrivait un belge, ces ruines augustes, nous les protégerons, nous les conserverons pieusement dans leur état actuel, en évocation d'un passé glorieux, en souvenir de nos jours héroïques, en témoignage enfin de la barbarie du Teuton.

avait déjà établi la liste des objets d'art que le vainqueur devait emporter de France. L'incendie de la cathédrale de Reims est une vengeance pour la rapine manquée. »

Malines, Louvain, Termonde, Reims[1], Senlis, Soissons ! et tant d'autres cités, villes, hameaux prospères, détruits, bouleversés, rasés par cette race maudite, attesteront éternellement par leurs *superbes et glorieuses* ruines, le vandalisme monstrueux de cette nouvelle invasion germanique, de ces hordes barbares que nous aurons définitivement repoussées, subjugées, anéanties.

Les modernes Teutons ont été fidèles aux mœurs féroces de leurs ancêtres barbares.

Pendant le proconsulat de César, le proconsul, dit Duruy, voulut faire un terrible exemple de ces derniers défenseurs de la liberté gauloise. Tous ceux qu'il trouva dans *Uxellodunum* [2] eurent les *mains coupées* ; dispersés dans toute la Gaule, ils allèrent annoncer le sort qu'on réservait à ceux qui n'étaient plus regardés que comme des rebelles [3].

[1] Camille FLAMMARION : « Il faut que la cathédrale de Reims demeure telle qu'elle est devant le jugement de la postérité et se dresse inexorable contre l'infamie allemande. Que la beauté mutilée reste debout, spectre impassible, *spectre de la justice accusatrice pétrifiée* dans une protestation éternelle... Gardons-nous d'effacer ce stigmate d'infamie. Pendant des siècles et des siècles, il caractérisera l'avilissement germanique opéré par le militarisme prussien. » Discours à la Sorbonne, le 4 avril 1915.

[2] DURUY, *Intérieur de Rome pendant le proconsulat de César.*

[3] Camille JULLIAN, *Histoire de la Gaule,* chap. XV, I : « Les paysans du Quercy résistèrent, il leur fit couper les mains à

Dans la guerre des Mercenaires (264-201), on prit Giscon, un des généraux de Sicile, et les siens au nombre de sept cents ; on les mena hors du camp ; on leur coupa les mains et les oreilles ; on leur cassa les jambes et on les jeta encore vivants dans une fosse. Les barbares déclarèrent que les députés seraient traités de même, et que tout prisonnier périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage serait renvoyé les *mains coupées* [1]...

« Je ne sache pas, dit Polybe, que, dans aucune autre guerre, on ait porté si loin la barbarie et l'impiété. » L'homme y était tombé, ce qui lui arrive souvent, « au-dessous de la bête fauve qui tue pour vivre, mais ne torture pas ».

Nous allons revoir, dans cette guerre sanglante, tous les brigandages commis par le sinistre Kronprinz qui, pour mieux voler tout à l'aise, emprisonnait ou tuait lâchement les fidèles gardiens des demeures et des châteaux. Nous allons retrouver dans le fils de Guillaume II, un nouveau Verrès.

Le préteur Dolabella, dit Duruy, se rendait dans la Cilicie, sa province ; il emmena avec lui, comme lieutenant C. Licinius [2]. A Sicyone, en Achaïe, Lici-

tous. Les sénateurs vénètes prirent les armes : il les fit égorger. Des chefs furent tués, par son ordre, à coups de verges et de haches. A Bourges, on permit aux soldats de n'épargner ni l'âge, ni le sexe. »

[1] *Conquête de Rome et de Carthage.*

[2] C. Licinius était de la famille noble de Verrès : ce nom est celui du plus avide concussionnaire que l'histoire de l'antiquité romaine ait connu. Il est digne d'être mis en face de son digne élève, le Kronprinz.

nius demande de l'argent au premier magistrat de la ville, et, sur son refus, il l'enferme dans une chambre où il fait allumer un grand feu de bois vert et humide, puis il se dédommage en enlevant dans toute la province les plus belles statues et les meilleurs tableaux [1]. A Athènes, il pilla le Parthénon, de compte et demi avec son préteur, et à Délos, le temple d'Apollon ; à Chios, à Erytrée, à Halicarnasse, à Ténédos, tout le long de la route, mêmes rapines. Samos avait un temple vénéré de l'Asie entière : il pille et le temple et la ville. Les Samiens se plaignent au gouverneur d'Asie ; on leur répond que c'est à Rome qu'ils doivent porter leurs griefs. Perga avait une statue de Diane toute couverte d'or, il l'arrache ; Milet le fait escorter par un de ses plus beaux navires, l'un des dix qu'elle devait à la république : il le garde et le vend. A Lampsaque, il veut ravir la fille du premier citoyen de la ville ; son père, son frère osent la défendre ; dans la lutte un licteur est tué. Licinius se saisit de ce prétexte, les accuse d'attentat à sa vie, les cite tous deux devant le gouverneur, intervient à la fois comme témoin et comme juge, et le père et le fils ont la tête tranchée sur la place publique de Laodicée [2].

[1] (28 août 1914.) Sur l'impôt de guerre de 200 millions dont Bruxelles a été frappée, un million seulement a été payé. Les Allemands ont déclaré que si le restant n'était pas versé, ils prendraient les tableaux et les œuvres d'art des musées. — Le 5 octobre, l'état-major discute les conditions de la reddition de la ville de Reims... il exige 30 millions. On prend une centaine d'otages parmi les notables, les prêtres et les ouvriers ; on saisit dans les entrepôts 700.000 francs de tabac.

[2] Duruy, *Un gouverneur de province,* chap. xliv, i.

Nous retrouvons, dans Licinius, le Kronprinz, l'amateur de tableaux, de bijoux, le chef, le roi des pillards qui, pendant que ses soldats incendiaient tout sous leurs pas, sut choisir dans les plus belles demeures, les trésors inestimables, les antiquités historiques que les Français avaient pieusement recueillis et précieusement conservés.

En effet, on annonce de la frontière que les Allemands ont volé dans les demeures particulières d'Ostende des *objets d'art* et des papiers administratifs importants. Un train spécial rempli du produit de ces vols est arrivé à Bruges le 25 juin 1915.

De même, en Russie, dans les contrées occupées en Pologne par les Allemands, ceux-ci ont rasé des forêts entières et emporté en Allemagne le produit de leur vol.

Les Autrichiens également, qui ne sont que des Allemands déguisés, poursuivent, en Italie, contre nos alliés, les mêmes exactions.

La villa du grand poète de Trieste, Riccardo Pitieri, qui contenait un grand nombre d'objets artistiques et une bibliothèque précieuse a été brutalement pillée le 17 juin 1915 : les tableaux déchirés par les baïonnettes, des objets d'art brisés à coups de crosse, l'argent emporté, les livres précieux déchirés et incendiés. Partout les mêmes procédés de pillards, de bandits, de vandales.

Un exemple frappant, dans l'histoire, de leur facilité à commettre un parjure se retrouve, sous le règne de Vespasien, dans la guerre des Bataves (69-70). Deux légions (composées de soldats et d'auxiliaires

germains) avaient prêté serment à l'empire des Gaules sur les étendards offerts par Classicus. Les cinq mille hommes enfermés dans *Vetera Castra* (Xanthen) acceptèrent les mêmes conditions. Mais, dit Duruy, « les Barbares n'entendaient pas laisser échapper leur proie. Les Romains marchèrent avec confiance *sous la foi du serment*, lorsque, à cinq milles de leurs retranchements, les Germains se jetèrent sur eux. Tout ce qui ne fut pas massacré courut se réfugier au camp. Les Barbares l'avaient déjà pillé ; ils y mirent le feu, et les fugitifs périrent dans les flammes. »

Mais ces hordes sauvages pillaient, saccageaient, massacraient toujours : durant quatre jours, Crémone (*dont la destruction,* suivant Dion, *avait paru* à toute l'Italie l'œuvre des Barbares), fut livrée aux brutales passions de quarante mille soldats furieux et d'autant de valets d'armée.

« Les Flaviens, dit Duruy, avaient fait aux Vitelliens les honneurs du *pillage*... Lorsqu'ils eurent tout pris ou tué, ils la brûlèrent, et de cette florissante colonie fondée 286 ans auparavant pour arrêter Annibal, il ne reste debout que le petit temple de Méphitis. »

D'après Dion, ces Flaviens, qui « étaient des Barbares », ne montraient tant d'ardeur que pour piller l'Italie. Tacite [1] parle de deux rois suèves placés en première ligne à la bataille de Crémone. « Il y avait, dit Tacite, tant de Germains parmi les Vitelliens,

[1] TACITE, *Histoire,* V, 14.

qu'au sac de Rome on tuait tous les hommes jeunes ou grands, parce qu'une haute taille [1] désignait un *Barbare.*

Après la défaite, par les armées d'Annibal, des deux consuls et des deux armées consulaires, le chef Carthaginois, malgré sa blessure, était reparti pour assiéger Victumules : c'était un marché que les Romains avaient fortifié pendant la guerre des Gaulois. Un grand nombre d'habitants des peuplades voisines étaient venus s'y fixer, et, en ce moment, la crainte du pillage y faisait affluer presque toute la population des campagnes. Après une faible résistance, la place capitulait, dit Tite-Live, et recevait garnison. On somma les assiégés d'apporter les armes : ils obéirent et aussitôt le signal fut donné *aux vainqueurs de piller* [2] *la ville,* comme si elle était prise d'assaut. On y *commit,* dit Tite-Live, *toutes les atrocités* que l'histoire enregistre en pareille circonstance, tant la *brutalité,* la *cruauté,* la plus inhumaine insolence s'y donnèrent carrière contre les malheureux [3].

Plus tard, Annibal, après avoir fortifié son camp, avait détaché Maharbal avec sa cavalerie et ravagé le territoire de Falerne. La *dévastation,* dit l'historien latin, fut portée jusqu'aux eaux de Sinuessa ; les Numides répandirent au loin la mort, plus encore la déroute et la terreur.

[1] *Proceritas corporum.* (TACITE.)

[2] TITE-LIVE, liber XXI, cap. 57 : *Signum repente victoribus datur ut tanquam vi captam urbem diriperent...*

[3] TITE-LIVE : *Adeo omnis libidinis crudelitatisque et inhumanæ superbiæ editum in miseros exemplum est !*

Cependant, *quoique tout le pays fût en proie à la guerre, la fidélité des alliés resta inébranlable* [1] ».

L'armée romaine, campée près de Vulturne, voyait en proie aux flammes les plus belles contrées de l'Italie ; de tous côtés, il ne restait des maisons de campagne que des ruines fumantes [2]... Les Romains, arrivés au bout de la chaîne du Massique, virent l'ennemi incendier les habitations du territoire de Falerne et de la colonie de Sinuessa... « La fumée des maisons et des champs incendiés vient jusqu'à nos yeux et nos visages, s'écriait Minucius ; à nos oreilles retentissent les cris et les gémissements de nos alliés. »

On voit que le Germain est resté absolument fidèle à la plus vieille barbarie. Les exemples cités en sont une preuve irréfragable. On n'a pas oublié qu'en 1870, le département de Seine-et-Marne dut payer une rançon de 24 millions. *Rouen* dut verser 6 millions dans un délai de cinq jours. *Paris* fut frappé d'une contribution de 200 millions, qu'il dut acquitter avant le quinzième jour de l'armistice. Pour l'Allemagne, la guerre est, avant tout, une affaire, une industrie. Ces gens-là sont imperfectibles. Le Germain d'aujourd'hui est tout semblable à ses lointains ancêtres, et il suffit de « soulever la visière de son casque à pointe pour découvrir qu'il porte toujours au front le signe de la bête ».

[1] TITE-LIVE, liber XXII : *Nec tamen is terror, cum omnia bello flagrarent, fide socios demovit.* Après plus de vingt siècles, nous pouvons répéter cette phrase.

[2] TITE-LIVE : *Exurebatur amœnissimus Italiæ ager villæque passim incendiis fumabant.*

Dans les pays où les Barbares pouvaient hiverner, ils respectaient sans doute les blés et les fourrages ; ailleurs, ils détruisaient tout, pillaient tout ce qui se trouvait sous leurs mains.

Quand une ville était prise, rien n'était épargné ; on brûlait tout, on tuait tout. Le brigandage et les vols dans les temples, dans les villes et chez les particuliers étaient en honneur chez ces peuplades barbares ; on faisait main basse sur les trésors sacrés.

Si, dans l'antiquité, Annibal, après son triomphe de Cannes, avait fait « un bas trafic à propos de la rançon de ses captifs et de son butin, sans montrer ni l'âme d'un vainqueur, ni les sentiments d'un grand capitaine[1] », Guillaume II et son sinistre héritier, comme le féroce capitaine, ont cyniquement dépouillé les régions envahies de la France, et emporté, comme de vulgaires malfaiteurs, tout le butin, toutes les richesses, tous les trésors honteusement volés.

Le Kaiser n'a fait qu'imiter le cruel *Carthaginois* qui avait fortifié son camp et détaché Maharbal avec sa cavalerie pour *ravager le territoire* de Falerne. « La dévastation, dit Tite-Live, fut portée jusqu'aux eaux de Sinuessa ; les Numides répandirent au loin la mort, plus loin encore la déroute et la terreur[2]. »

Après la victoire d'Annibal à Cannes, on revint sur le champ de bataille pour recueillir les dépouilles :

[1] Tite-Live, liber xxii, cap. 56 : *Pœnum in captivorum pretiis prædaque alia nec victoris anima nec magni ducis more nundinantem.*

[2] Tite-Live : *Ingentem cladem, fugam tamen temoremque latius Numidæ fecerunt.*

le spectacle de ce carnage était affreux à voir même pour des ennemis[1]. Les Romains gisaient à terre par milliers, cavaliers et fantassins confondus ensemble. Quelques-uns se soulevaient tout sanglants de ce monceau de cadavres, le froid du matin ayant arrêté le sang qui coulait de leurs blessures : on les acheva[2]. On retrouva plusieurs soldats vivants qui n'avaient eu que les cuisses ou les jarrets coupés : ils se découvraient le cou et la gorge, demandant qu'on fit couler ce qui leur restait de sang. D'autres furent trouvés la tête enfouie dans la terre fraîchement remuée ; on voyait qu'ils l'avaient eux-mêmes creusée pour s'y ensevelir le visage et mourir ainsi étouffés. Ce qui surtout attira l'attention, ce fut un Numide vivant, qu'on avait arraché à grand-peine de dessous un Romain mort. Ce Numide avait le nez et les oreilles mutilés. Le Romain, ne pouvant plus tenir une arme dans sa main, était arrivé au paroxisme de la rage, et avait expiré en déchirant son ennemi à coups de dents.

« Un autre fléau pour les provinces, ajoute Duruy, c'est que Licinius était *artiste, antiquaire, amateur* de toute curiosité et de toute belle chose : rien n'échappait à ses rapines. » Le roi de Syrie, Antiochus, traverse sa province avec de magnifiques présents qu'il destinait au Capitole, il les lui enlève ; le roi se plaint et proteste en vain. Pendant huit mois, nom-

[1] Tite-Live, 51 : *Fœdamque etiam hostibus, spectandam stragem exeunt.*

[2] Tite-Live : *Assurgentes quidam ex strage media cruenti, ab hoste oppressi sunt.*

bre d'orfèvres sont occupés à rajuster et repolir les ouvrages d'or qu'il avait volés. *Notre préteur* d'aujourd'hui (le Kronprinz) *faisait aussi une collection d'antiques,* et pas une *coupe,* pas un beau *vase,* surtout pas une *statue* n'échappaient. Messine avait un *amour* célèbre, de Praxitèle ; Agrigente, une hydre de Boethus, il les prit. Presque toutes les statues que Scipion avait renvoyées de Carthage aux Siciliens leur furent ainsi une seconde fois ravies...

Après le vol, les exactions [1]... Au temps de la guerre de Persée, on avait vu les consuls et les préteurs piller à l'envi les villes alliées et en vendre les citoyens à l'encan : ainsi la stérile Attique fut condamnée à fournir 100.000 boisseaux de blé, et comme elle osa réclamer auprès du Sénat, Hostilius la livra au pillage, décapita les chefs de la cité et vendit toute la population. Quand Cicéron prit possession de son gouvernement de Cilicie, il ne trouva partout que populations éplorées et gémissantes : « *On eût dit qu'une bête féroce, non un homme,* avait passé par là. »

N'a-t-on pas là un saisissant tableau des actes du Kaiser [2], du Kronprinz, de tous leurs généraux et

[1] DURUY, *Exactions dans les provinces,* tome II, chap. 44.

[2] Dans la guerre de 1870-71, les Prussiens avaient déjà dépassé les exactions qu'on citait comme « *le plus mémorable exemple de l'arrogance du vainqueur* ».

On sait qu'en 1870 les Allemands continuèrent leurs hostilités avec leur rapidité méthodique, enveloppant nos places fortes, bombardant, comme dans la guerre actuelle, nos villes ouvertes, faisant peser sur le pays des réquisitions écrasantes et paralysant la défense locale par un système de rigueurs impitoyables, ne reconnaissant pas, contre toute justice, aux

de toute sa soldatesque, et ne revoit-on pas dans ces faits de l'histoire les gestes, les sinistres exploits de tout ce peuple barbare qui s'est jeté, comme des fauves, sur nos contrées, comme un fléau dévastateur ?

§ 2. La piraterie des hordes teutones

On peut dire, de cette nation barbare, que ces pirates organisés comme dans l'ancien temps, se regardaient comme les vrais possesseurs de la mer. Ce peuple audacieux et menteur voulait, comme les anciens personnages qui se livraient à cette chasse aux marchands de l'Ionie, de la Grèce et de l'Egypte, chanter, comme le *Corsaire* de Byron : « Aussi loin que court la brise et que les vagues écument, aussi loin va notre empire. » C'est ce brigandage que professent les matelots du Kaiser, les disciples de Tirpitz. Mais autrefois ces pirates étaient composés « d'enfants perdus de tous les partis et désespérés de toutes les causes, d'individus ruinés par la guerre, de citoyens bannis de leur cité, d'esclaves échappés de leur geôle [1] ». Les flots qui couraient de Cyrène à la Crète, et de la Crète à Smyrne étaient pour eux,

habitants, le droit de protéger leurs biens et leurs foyers. On voit que, de nos jours, les procédés barbares sont les mêmes, et que les actes de brigandage et d'assassinat sont l'apanage du peuple teuton.

[1] Duruy, *Guerre des Pirates*, chap. III.

dit Florus, « la mer d'or ». Pour Guillaume, c'est la mer sinistre, dans laquelle, contre les lois les plus humaines, sans avertissement préalable, au mépris des traités, des pactes les plus inviolables, en dehors des droits de la guerre, il précipite les vies humaines les plus chères et les plus sacrées des nations neutres, malgré toutes les conventions imposées par les lois de la justice et de l'humanité.

On connaît tous les actes infâmes de piraterie que la marine allemande a commis et que le Kaiser ordonna. Tout le monde a lu les récits atroces du torpillage du *Lusitania* : cet acte dépasse en horreur les plus abominables forfaits. L'histoire relatera, pour la honte de cette nation, tous ces *actes allemands* qui consternent l'Univers entier.

Ces pirates, méthodiquement organisés dans leurs repaires de bandits, pour qui le *droit des gens*, comme dans l'Antiquité, *n'était que le droit de la force*, se considèrent comme les maîtres légitimes de la mer. L'audace et la barbarie cynique dans leurs sinistres exploits ! « Ce n'est plus la guerre, écrit M. J. Reinach, c'est le brigandage de grande route de la mer, c'est la piraterie. »

On a cité, dans l'histoire [1], des exemples, des traits où la bonté, la magnanimité, la libéralité des souvenirs sont légendaires. On peut ici, dans cette guerre

[1] A l'époque barbare, l'ennemi se contentait de couler les vieux navires : il faut au Kaiser des victimes innocentes. « Un Postumius de Pyrgi coulait en pleine mer de vieux bâtiments vides. » (Duruy, *Histoire des Romains :* La seconde guerre Punique, tome I, chap. 24.

maudite, opposer cette grandeur d'âme, cette délicatesse de conscience au cynisme éhonté d'un chef, d'un empereur, dont la froide cruauté rappelle l'époque la plus barbare.

Le roi Alphonse V, dont j'ai déjà montré la bonté d'âme, à l'abri d'une tempête dans une île, et voyant le danger couru par une de ses galères, sans délibérer et malgré le péril, part aussitôt lui porter secours. « Les autres s'animent à cet exemple, dit le narrateur, en voyant que le roi s'exposait avec tant de résolution, et chacun s'empresse de le suivre. » L'entreprise enfin lui réussit ; mais il courut risque de se perdre, tant elle était périlleuse.

Alphonse V dit après cette action : « *J'aurais préféré être enseveli dans la mer avec toute ma flotte, plutôt que de voir périr sous mes yeux des misérables, sans leur prêter la main pour les secourir.* »

Pour d'autres nations, on pourrait dire : autres temps, autres mœurs. Mais avec l'Allemagne, les mœurs n'ont pas changé malgré le temps, et c'est toujours et encore, suivant l'expression de César, la barbarie en marche vers un monde civilisé.

§ 3. Pillage méthodique ;
incendies, massacres par les armées du Kaiser

> Le poète allemand Gœthe disait dans sa *Campagne de France* (de 1794) : « Si des villages brûlent dans le lointain, ces incendies empourprent l'horizon, et la fumée ne fait pas mal dans un tableau de guerre. »

Ce « peuple né pour le mensonge », ce peuple, écrivait M. P. Loti [1], ne dépouillera jamais ses tares originelles ; peuple qui a bien osé aussi, contre les plus irréfutables pièces écrites, nier la préméditation de ses crimes et la traîtrise de son attaque... Et plus loin, ajoute l'éminent académicien, « avoir commis ces destructions, avoir transformé en un champ de décombres cette tranquille Belgique [2], qui était surtout un incomparable musée, c'est un crime ignoble et bas, chacun en tombe d'accord ; mais c'est en outre un chef-d'œuvre de la plus balourde sottise, de cette sottise que Shopenhauer [3] lui-même ne put se tenir de célébrer, pendant l'accès de franchise de ses derniers

[1] Pierre Loti, *La grande barbarie* (fragments).

[2] Pierre Loti : Ce royaume martyr, mais vers qui monte, de toute la terre civilisée, le concert des sympathies, des enthousiasmes, des glorifications magnifiques, et qu'attendent les plus pures et immortelles couronnes. *(Un soir d'Ypres.)*

[3] Shopenhauer : « En prévision de ma mort, je fais cette confession, que je méprise la nation allemande, à cause de sa bêtise infinie, et que je rougis de lui appartenir. »

moments. Car enfin cela revient à signer et parapher sa propre ignominie, pour l'édification des neutres et des générations à venir. Les torturés, les pendus, les femmes et les enfants fusillés ou mutilés, achèveront bientôt de pourrir dans leurs pauvres fosses anonymes, et alors tout le monde ne s'en souviendra plus. Mais ces ruines par terre, ces innombrables ruines de musées ou d'églises, quelles pièces à conviction accablantes, et qui vont durer ! »

Pour le soldat allemand, la guerre permet tout, excuse tout. En conséquence, les biens des habitants ne lui apparaissent pas comme interdits à ses convoitises. L'envie lui vient-elle de l'avoir, c'est pour lui un butin brillamment obtenu, qui le récompense de ses efforts. Et non seulement le soldat, mais l'officier, le général même partagent cette façon de voir et commettent ce délit : le pillage, écrit M. Maccas, est réduit par eux aux formes d'une opération militaire. Le pillage s'étendait à tout, à tout ce qui pouvait s'enlever. Ce qui pouvait être consommé l'était sur place ; les caves étaient pillées partout. Ce qui n'était pas la proie des flammes était emporté par les pillards ; et il faut ajouter que l'œuvre de pillage, ainsi que les massacres, les viols et les incendies, était faite avec plus de rage encore lorsque les habitants se flattaient de l'éviter par des prières. Le fait a été remarqué en Belgique où les maisons qui portaient des inscriptions (épargnez, s. v. p.), (bonnes gens ne pillez pas) furent saccagées et pillées les premières.

Dans les villes et dans les villages les soldats alle-

mands vidèrent les caves, emportèrent tout le linge, dévalisèrent toutes les maisons, de la cave au grenier. « Des trains entiers, pleins de meubles volés, furent dirigés sur l'Allemagne. » On pilla tout ce qu'on put trouver ; « le reste fut détruit, saccagé, brisé, arraché, mis en pièces, avec une espèce de sauvagerie. Puis on mit le feu ; l'incendie acheva l'œuvre de destruction. » Le pillage de Louvain dura huit jours. « Par bandes de six ou huit, les soldats enfonçaient les portes ou brisaient les fenêtres, pénétraient dans les caves, se grisaient de vin, saccageaient les meubles, brisaient les coffres-forts, volaient l'argent, les tableaux, les objets d'art, l'argenterie, le linge, les vêtements, les provisions. » Tout ce butin, chargé sur des fourgons militaires, était transporté en Allemagne par chemin de fer. Toutes les valeurs, l'argenterie, les bijoux de famille, l'argent monnayé ont ainsi disparu. « Le brigandage fut effrayant, et il faut remonter dans l'histoire de la plus noire barbarie pour en trouver un semblable exemple [1] ». Du reste, le vol le plus impudent est entré dans les mœurs de l'armée allemande qui le pratique publiquement. Des régiments se sont livrés, dit la commission d'enquête, « à un pillage effréné », qui se terminait par l'incendie : « Des camions, chargés d'objets volés, *étaient alignés à perte de vue* sur la route de Soissons. » Dans certains immeubles, couvertures, draps, nappes, serviettes, tout fut emporté... L'argenterie a disparu de la plupart des maisons pillées. »

[1] Le *Telegraaf.*

Des objets d'art de tout genre, des tableaux, furent l'objet principal des vols soit en Belgique, soit en France. « Une revue allemande a proclamé le droit de s'emparer de ces objets et de les emporter en Allemagne, par la plume du professeur Schaeffer, lequel va jusqu'à *indiquer les tableaux qui méritent de figurer dans les musées allemands* [1]. » On connaît les objets volés par les officiers allemands, à Compiègne, et l'on n'a pas oublié que les wagons du train qui contenaient, disaient-ils, leurs bagages, ne devaient servir qu'à charger et à transporter les objets précieux enlevés par les hordes teutonnes.

Les beaux et anciens châteaux de la Marne et de la région champenoise, ainsi que toutes les riches propriétés et villas situées dans la partie de la Lorraine envahie, furent pareillement pillés et saccagés. Les ferrures du XIVe et XVe siècle, les boiseries gothiques, les meubles anciens, furent enlevés. Tout ce qui pouvait avoir une valeur, bijoux, argenterie, objets d'art, livres, tout fut dérobé.

Dans une certaine propriété [2], un régiment badois exerça un pillage général, enlevant meubles, pianos, bibliothèques, et les transporta à la gare où un train était sous pression pour les conduire en Allemagne. « Ce furent les officiers prussiens et badois qui, accompagnés pour la plupart de leurs femmes, choisirent, s'approprièrent, volèrent ou détruisirent, souillèrent ou anéantirent tout. » Le château du Gué, près de

[1] Léon MACCAS, *Le pillage et le vol systématiques*, chap. XX.
[2] Au Prieuré des Moulinots, à Raon-l'Etape.

Congis, qui fut occupé par l'état-major allemand, et dont il ne reste que des débris, fut entièrement dévasté : « les commodes furent brisées, les belles tapisseries souillées, les fauteuils mis en pièces, les tableaux de prix lacérés, la lingerie même du château pillée. Lorsque nos troupes refoulèrent les Allemands, on n'y trouva que des blessés qui, avant l'arrivée des vainqueurs, avaient pris soin de fouiller toute la maison et d'achever l'œuvre de destruction commencée. » Tous ces excès étaient le fait des officiers comme des soldats. Ce fut encore sous la direction d'un capitaine qu'à Creil les Allemands se répandirent dans les demeures des riches propriétaires, brisant portes et fenêtres, et s'y livrèrent au pillage.

Ils ont eu l'audace cynique d'avouer ce pillage méthodique. On a retrouvé des carnets d'officiers allemands qui sont, pour nous, de précieux témoignages : « Les Vandales, écrit un officier saxon, n'auraient pas pu commettre plus de dégâts. Les chefs de colonnes en sont responsables, car ils auraient pu empêcher le pillage et les destructions ; les dégâts se chiffrent par millions. » Ailleurs, un soldat écrit : « Nous nous sommes mis à piller la gare des marchandises... Le coffre-fort fut éventré et l'or distribué entre les hommes. Nous avons *reçu de nos chefs*, affirment d'autres soldats allemands, *l'ordre de piller les maisons.* »

Rapprochons les actes inhumains du Kaiser des paroles pleines de douceur et de bonté, d'humanité de lord Kitchener : Soyez invariablement courtois,

attentifs et aimables. *Ne détruisez jamais les biens, et regardez le pillage comme un acte indigne...* [1]

L'histoire retracera tous ces massacres de prisonniers et de blessés achevés sur les champs de bataille, tous ces assassinats de civils, ces pillages de caisses publiques et privées, les fusillades d'otages et de non belligérants, « contraints à coups de crosse de précéder des combattants en marche », l'abus du drapeau blanc. Nous retrouvons, dans les faits, que je viens de citer, des guerres *antiques*, les mêmes dévastations, les mêmes scènes de pillage et de barbarie, enfin l'anéantissement par l'incendie, et tout cela pour satisfaire l'orgueil d'un homme.

Voilà les hordes sauvages que nous devons combattre, les armées du Kaiser, de cet empereur dont toute la vie n'a été « qu'un immense orgueil [2] ».

En rappelant toutes les exactions commises il y a vingt siècles par le consul Verrès, et par les autres chefs barbares dont j'ai retracé les méfaits, ne semble-t-il pas qu'on lise intégralement tous les crimes, toutes les déprédations, toutes les exactions perpétrées par l'empereur Guillaume, par le Kronprinz, par ses généraux, ses soldats, par toute son armée d'incendiaires et de pillards, qui ont été, de tout temps, imprégnés de cette idée que « le droit n'existait point là où était la force » ?

[1] Proclamation de lord Kitchener à ses troupes, le 18 août 1914.

[2] *Nihil praeter animos.* « La folie de l'Allemagne, écrivait M. Chuquet, c'est l'orgueil, et cet orgueil, ce fol orgueil que Moltke reprochait jadis à la France, la perd et la perdra. » (A. Chuquet, membre de l'Institut.) — « Ce même fond barbare

C'est qu'en effet, écrivait M. Paul Girard [1], « les Allemands semblent avoir pris à tâche de pratiquer partout, sous des formes diverses, *l'abus de la force.* Mais, ajoute l'éminent écrivain, ce n'est pas tout. Par une contradiction qui tiendrait du grotesque, si tant de sang versé et tant de ruines permettaient une telle expression, ceux qui violent chaque jour impudemment le droit des gens sont les premiers à s'élever avec une véhémence indignée contre ce qu'ils qualifient, chez leurs adversaires, de violation du droit des gens, *comme si le droit de fouler aux pieds le droit* était un privilège de l'Allemagne. »

Nous allons voir comment cette race à jamais déshonorée s'est appliquée à piller, à détruire et souiller tout sur son passage : « Elle révèle son esprit barbare, ses instincts vils ; elle étale sous la lumière éclatante des feux ravageurs qu'elle allume, le fond indigne et les bases honteuses de ce qu'elle ose nommer sa civilisation et qu'elle prétend, comme supérieure, imposer à tout l'univers. »

De grandes villes ont été saccagées, pillées, livrées en proie au fer et au feu ; des régions entières ont été dévastées ; des milliers d'habitants paisibles ont été fusillés, tués, exécutés, martyrisés ; des femmes violées et soumises aux plus affreuses tortures, des prisonniers passés par les armes ; des blessés achevés sur les champs de bataille ; des villes ont été frappées d'impôts énormes, en Belgique, en France,

a pour cause cet orgueil borné qui se prend pour juge de l'univers... » (Junius, *Echo de Paris,* 19 août 1915.)

[1] M. Paul Girard, de l'Institut, Préface du livre de M. Maccas.

en Pologne, en Galicie, en Serbie, en Russie ; le feu, le fer, le sang, l'ignominie, la boucherie, le meurtre, les tourments ont été offerts en spectacle à l'Europe effrayée.

Voilà le droit que l'Allemagne prétend imposer : le droit de la Force.

« Les Gaulois font la guerre pour la gloire, les Germains se ruent au pillage et au massacre[1]. » De cette parole, gravée par Tacite au front de deux races, écrit le commandant de Civrieux[2], dix-huit siècles n'ont pas altéré la vérité à jamais indélébile.

Le rapport sur les atrocités allemandes publié par le Gouvernement français ajoute une nouvelle page à toutes celles du passé auxquelles la sentence de l'historien latin peut servir de frontispice. Mais trop souvent ces pages ont été oubliées. Que les générations à venir sachent bien que, quel que soit le degré de culture primaire ou scientifique des peuples germaniques, leurs invasions ont été et seront toujours des invasions de *rapines, de viols et d'assassinats*. Dans leur âme ne fleurit nul idéal purificateur de la guerre. Jouir brutalement, dans le vin, dans le sang, dans l'ordure, dans d'ignobles voluptés, tel est le seul désir de leurs officiers comme de leurs soldats. Sans remonter à la Guerre de Trente ans, aux pandours de Wallenstein, rappelons les souvenirs, en cette année même centenaires, de 1815.

Le 29 juin, l'empereur était parti pour Rochefort ;

[1] TACITE.
[2] C[t] DE CIVRIEUX, Extrait de *Vers la Victoire,* 10 janv. 1915-1815.

le 3 juillet, la Convention de Paris avait mis un terme aux hostilités ; le 5 juillet, l'armée française s'était acheminée vers la Loire, et le 8, Louis XVIII avait fait son entrée dans la capitale. C'était donc dans un pays démuni de toute résistance, vide de troupes, couvert par un armistice précédant les négociations de paix, qu'étaient cantonnées les troupes alliées victorieuses, par surcroît protectrices du nouveau gouvernement imposé à la France. Comment se comportèrent-elles vis-à-vis de populations désarmées ?

Si les Anglais de Wellington se conduisirent d'ordinaire en gentlemen, si les cosaques, en dépit de quelques méfaits individuels, durent à une fâcheuse confusion avec les uhlans une mauvaise réputation, en revanche, *toutes les troupes germaniques, prussiennes et autrichiennes* mirent à l'ordre du jour les actes les plus infâmes. Henry Houssaye[1] a pu y consacrer un chapitre entier.

Les soldats de Blücher maraudent le sabre à la main, frappent les hommes, violentent les femmes. Aux barrières d'Ivry et d'Italie, ils contraignent les passants à donner leur argent, leurs montres, leurs souliers. Rue des Gobelins, une fille de seize ans est violée consécutivement par onze soldats. Aux faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, ils pillent les maisons, dévalisent les caves, volent et s'en retournent vendre linge, nappes, vivres et objets de toutes sortes à leur bivouac du Luxembourg, *sous les yeux*

[1] Henry Houssaye, *La terreur prussienne.*

mêmes de leurs officiers. » Au sud de Paris, c'est le pillage continu, l'incendie... « Quand les Prussiens, dit Sismondi, prennent pour cinquante écus, ils font pour dix mille écus de dommage..., pour le plaisir. Bar-sur-Aube est mis à sac, Arpajon dévasté... Sur les routes, partout des bandes de soldats arrêtent les diligences, pillent les bagages, rançonnent les voyageurs... Partout le viol et l'assassinat. »

Et Wellington lui demandant d'arrêter les violences, le pillage et la « destruction pour le plaisir » de ses reîtres, Blücher répond gaiement : « Ils n'ont fait que ça ; ils auraient dû faire bien davantage ! » Car ce qui caractérise les armées germaines, qu'elles soient de la Kultur moderne ou de l'époque de Gœthe et de Wieland, c'est que l'assassinat comme le vol sont d'ordre règlementaire.

Ainsi que le proclament les intellectuels de l'Empire, leur cruauté est disciplinée. S'il est fatal, lorsque la violence est déchaînée par la guerre, que des actes répréhensibles soient commis par des individus, contre tout honneur militaire, dans la seule et « glorieuse » armée allemande ces actes sont *encouragés, couverts, honorés* par des chefs, qui, d'ailleurs, les accomplissent eux-mêmes !

Aussi, conclut le commandant de Civrieux, la « glorieuse » armée allemande, dans sa scientifique organisation, n'est-elle, à proprement parler, qu'une *vaste horde de bandits*. Pour la sécurité de l'humanité, que nos petits-fils, spectateurs enfantins de ses exploits, les rappellent sans cesse à nos arrière-neveux, et que ceux-ci transmettent aux plus lointaines générations

la vérité millénaire de Tacite. Et quand la Germanie à nouveau sera domptée, tous les conducteurs de ses peuples, empereur, rois, princes, maréchaux, *tous chefs d'assassins et d'incendiaires,* félons eux-mêmes, au lieu d'être conviés en des salons dorés à des protocoles menteurs, devraient être hissés aux sommets de hauts gibets, dont le souvenir à jamais enseignerait les civilisations futures !

Les armées allemandes n'ont fait que mettre en pratique les fameuses théories monstrueuses de l'auteur écouté de l'Allemagne, Clausewitz : « La guerre ne connaît qu'un moyen, écrivait ce savant de la Kultur allemande : ce moyen, c'est la force. Il n'en est pas d'autre : c'est la *destruction,* les *blessures,* la *mort ;* et cet emploi de la force brutale est de règle absolue... A la guerre, toute idée de philantropie est une erreur, une absurdité pernicieuse. La violence, la brutalité du combat ne comportent aucune espèce de limite ».

Ils ont su profiter des leçons ignobles de leur chef.

Vers le quinzième jour de l'occupation du château de Bauzemont, raconte un témoin [1], sous la foi du serment, des automobiles dans lesquelles se trouvaient plusieurs femmes *d'officiers de l'état-major* allemand sont survenues ; on y a chargé de l'argenterie, des robes de soie, des chapeaux, des couvertures et des matelas, le tout volé ici, et les officiers ont quitté le château avec ce butin. Le même jour, d'autres officiers sont arrivés, ont fait des réquisitions dans

[1] Rapport de la Commission d'enquête, n°s 299, 300.

le village, et sont partis après avoir tout saccagé. « Tous les meubles, dit un autre témoin, lieutenant-colonel d'infanterie, étaient fracturés et ouverts. Les appartements étaient dans un état indescriptible ». A Baccarat [1], le 25 août, les Allemands donnèrent l'ordre aux habitants de se réunir à la gare, et tandis que cet ordre était exécuté, ils organisaient un pillage général. Ils s'emparèrent des meubles, des pendules et de tout ce qu'il y avait de beau. Le pillage, ajoute le témoin, était dirigé par les officiers. Lorsque les habitants sont rentrés chez eux, on leur a laissé à peine une heure, puis les Allemands leur ont enjoint de partir, parce qu'on allait brûler la ville. Les Bavarois ont alors mis le feu. Le soir du 25 août, le centre de la ville était en flammes, et le lendemain matin, le château de M. Michaut a été incendié... à l'aide de torches et de pastilles de poudre comprimée. Après le sinistre, les Allemands ont empêché les habitants d'approcher de leurs immeubles. Ils ont même placé des sentinelles dans ce but ; et quand les décombres ont été refroidis, ce sont eux-mêmes qui les ont fouillés, pour dégager les entrées des caves, ce qui leur a permis de s'approprier une grande quantité de bouteilles remplies de vin. J'ai logé chez moi, ajoute le témoin [2], le général Fabarius qui commandait l'artillerie du XIVe corps badois. Il m'a dit : « Je ne croyais pas qu'il y ait autant de vin fin à Baccarat. Nous avons pris plus de cent

[1] Meurthe-et-Moselle, rapport nos 301-302-303.

[2] J. Renaud, délégué municipal, Extrait du rapport n° 301.

mille bouteilles ». M. Michaut, l'administrateur des cristalleries de Baccarat affirme que le feu a été mis maison par maison. Cent douze immeubles ont brûlé. Quatre ou cinq au plus l'ont été par les obus, tout le reste a été incendié à la main...

D'autres crimes plus monstrueux encore, qu'il faudrait passer sous silence, si l'enquête n'en dévoilait toute l'horreur, ont été commis partout, dans toutes les villes, dans toutes les communes, dans les hameaux, dans les villages, dans les campagnes, dans les champs ; scènes d'horreur que la plume se refuse à écrire, que l'esprit a de la peine à concevoir, tellement ces faits se rapprochent de la plus brutale barbarie ! On oserait à peine croire à tant de cruautés, si l'enquête sévère ne rappelait point brutalement ces crimes odieux : à Einville, le 22 août, les Allemands tuaient d'un coup de fusil un conseiller municipal de cette ville, « sous le prétexte absolument faux qu'il avait tiré sur eux. *Le corps est resté exposé dans la rue pendant trois jours.* J'ai vu le cadavre, dit le témoin [1], le jour même de l'exécution. »

C'est en vertu des ordres infâmes du Kaiser, c'est au nom de la Force brutale de cet empereur casqué, c'est par ses sinistres et immondes proclamations que ses armées, ses soldats, ses généraux, toutes les hordes qui se sont ruées sur notre beau pays de France, après avoir violé la Belgique héroïque, se sont livrés à ces sinistres exploits, à tant de brutali-

[1] J. Jobe, Enquête n° 310.

tés, à tant de crimes monstrueux que la *fureur teutone* était seule capable de commettre avec son chef l'empereur Guillaume II, le nouveau *Ravageur de l'espèce humaine.*

§ 4. Guillaume II, le destructeur des richesses d'art et des monuments où se reflétait le pur génie de la France

On a vu, dans cette guerre infâme, le Kaiser faire piller ou brûler les plus beaux monuments de la statuaire pieusement conservés jusqu'ici. Les bandes destructrices de l'empereur allemand, dans cette criminelle épopée, ont adopté, par ordre, le pillage systématique et brutal, pour aller, sans doute, enrichir les musées de Berlin ou les demeures des bandits allemands, ses sinistres complices.

Dans l'antiquité, on se défendait d'abord de piller les sanctuaires ; le collège des prêtres était là pour prévoir tout sacrilège[1]. Mais, peu à peu, « on enleva d'abord les offrandes ; le goût des œuvres d'art avait fait passer outre aux interdictions ; bientôt on ne respecta même plus les simulacres des dieux[2] ». On en arriva, à la longue, à un pillage sans règle[3].

[1] Cicéron, *in Verrem,* ii, 4. — Tite-Live, xxvi, 3 ; xxvii, 1.
[2] Charles Picard, *Antiquités grecques et romaines.*
[3] A l'époque impériale, on volait les pierres précieuses for-

Strabon et Pline nous disent que Corinthe dévastée avait fourni des chefs-d'œuvre à toute l'Italie. On s'adressait même à Mummius comme à un courtier pour orner les péristyles de ses villas ou les temples nouveaux.

Mais souvent les plus belles pièces avaient péri, mutilées dans l'assaut des villes, fondues pour les besoins de la guerre, ou quelquefois, suivant Polybe, naufragées dans les transports[1]. Les déprédations furent loin de cesser au temps des compétitions et des guerres civiles[2] ; les rapines d'Antoine étaient demeurées fameuses en Asie ; Auguste se vanta d'avoir en partie rendu ces statues. Ces restitutions, du reste, ne furent, d'après Strabon, que partielles. Lui-même, dit Pline, était amateur d'art, et surtout d'art archaïque, mais il achetait, au lieu d'enlever de force. Ses successeurs, Caligula et Néron à Athènes, Delphes et Olympie n'eurent pas les mêmes scrupules.

Le Kaiser, aujourd'hui, s'est inspiré des mêmes procédés barbares et rappelle l'époque de Constantin, où les chefs-d'œuvre allaient orner les monuments, les portiques et les places de la nouvelle capitale : celui-ci allait piller le temple d'Athéna Lindia pour embellir sa résidence.

Dans l'antiquité, comme dans cette guerre inhumaine et sanglante, le plus grand fléau avait été la

mant les orbites des statuettes de bronze ; on volait plus tard les statues elles-mêmes. (Ch. Picard, *op. cit.)*

[1] En 1909, des fouilles au large de Tunis ont amené la découverte d'une cargaison de statues naufragées. (Ch. Picard.)

[2] Salluste, *Catilina*, II.

guerre et l'invasion. Hérodote et Pausanias nous disent que la venue des Perses à Athènes, en 480, avait laissé l'Acropole déserte : « A la place du peuple des statues, il ne resta que des charbons et des pierres noircies qu'il fallut mettre à la fosse commune ; rien n'échappa que les *xoana*[1] emportés sur les navires.

Dans le grand désastre qui avait suivi la mort d'Alexandre, d'autres dévastations tout aussi funestes vinrent de temps en temps ruiner certains temples. Les beaux marbres helléniques avaient été une révélation : l'avidité romaine vit en eux de superbes proies ; partout, dans les provinces, les gouverneurs et les publicains avaient organisé plus ou moins ouvertement le régime du rapt[2].

Dans cette guerre de géants, le Kaiser voulait, par l'anéantissement des plus beaux chefs-d'œuvre du monde, terroriser la Belgique et la France. Mais la France veillait, énergique, indomptée.

On peut, après le triomphant succès de la victoire de la Marne, après l'éclatant triomphe des armées françaises tenant en échec, irrésistiblement, devant Verdun[3], les troupes entières harassées du Kaiser, on peut rappeler les journées mémorables pendant

[1] Statues de bois, « grossiers simulacres taillés à la hache et que les plus belles œuvres de la plastique ne firent jamais oublier. » (Max. Collignon, *Archéologie grecque,* livre IV ; *Les figurines de terre cuite.)*

[2] V. Chapot, *La province d'Asie.*

[3] La bataille de Verdun pourra être citée dans l'Histoire comme un des plus héroïques exploits de la vaillante et indomptable armée française.

lesquelles, semblable à César qui était repoussé de Gergovie, l'empereur Guillaume II, « amoureux de la victoire jusqu'à la folie », était contraint d'abandonner, pour jamais, cette proie superbe de Paris, et de retirer ses légions impuissantes sous les yeux mêmes des valeureux Français indomptés.

Reportons-nous, par la lecture, à quelques siècles en arrière, et nous retrouvons engagée dans cette guerre la fortune de la France, comme l'avait été jadis le sort de la Gaule[1].

Dans cette guerre de 1914-1916, où le Kaiser avait prévu la violation des traités et ordonné les massacres, les viols, les incendies, les pillages, en un mot la destruction intégrale des hommes et des choses, tous les chefs-d'œuvre et toutes les richesses d'art qui ont pu échapper aux mains des Allemands barbares ont péri victimes de l'invasion allemande, ou plus misérablement encore, par l'incendie systématique de tous les monuments sublimes où se reflétait le pur génie de la France civilisatrice. C'est désormais l'empereur allemand qui est responsable de tous ces crimes devant l'Univers qui en blémit d'horreur et d'indignation.

Le Kaiser, l'Univers entier le hait et le déteste, comme les Romains abhorraient Annibal, *cette furie, ce brandon de guerre*[2].

[1] Sur le sol découvert de la plus grande ville, écrivait M. Jullian, la Gaule entière réglait librement ses nouvelles destinées. Ce résultat était l'œuvre d'un seul homme. (C. JULLIAN, *Histoire des Gaules*, chap. 13 : César repoussé de Gergovie.)

[2] TITE-LIVE, liber XXI, cap. 10 : *Tanquam furiam facemque hujus belli odi ac detestor.*

Le Kaiser, non seulement il faut, comme Annibal, *le livrer en expiation du traité violé,* mais il faut, suivant les mots énergiques du célèbre rhéteur, « le déporter aux régions les plus éloignées de la terre et de la mer, le reléguer dans un lieu d'où son nom et sa renommée ne puissent arriver jusqu'à nous, ni troubler le repos de la patrie[1] ».

On peut rappeler les paroles si fermes de l'historien latin qui parlait du méprisable chef carthaginois au moment où celui-ci venait de violer indignement les traités : *les dieux,* dit Tite-Live, *avaient vaincu les hommes.* « Les ruines de Sagonte retomberont sur nos têtes », s'écriait Hannon. Nous voyons aujourd'hui, en face du Kaiser, tous les peuples assoiffés de vengeance s'unir pour reconquérir leurs droits cyniquement violés. Nous pouvons dire aussi, avec tous les peuples indignés et prêts à la vengeance, que les ruines de la Belgique et de la France retomberont sur la tête de l'empereur allemand parjure et maudit.

[1] TITE-LIVE, *op. cit.: Nec dedendum solum ad piaculum* rupti fœderis, *sed devehendum in ultimas maris terrarumque oras, ablegandum eo unde nec ad nos nomen famaque ejus accidere neque illi sollicitare quietæ civitatis statum possit.*

CHAPITRE IV

GUILLAUME II ET LES HORDES TEUTONES

Tu passeras au fil de l'épée tous les hommes qui se trouveront dans la ville assiégée, « ceux qui portent les armes et ceux qui résistent »...
(JOSÈPHE, *Antiquités judaïques.*)

Tu saccageras tout, tu égorgeras tout, sans pitié pour l'âge, ni pour le sexe : *non sexus, non aetas, miserationem attulit.*
(TACITE, *Annales,* lib. I, cap. 51.)

§ 1. Les proclamations sinistres du Kaiser

Nous avons devant nous, dans cette guerre infâme, un homme, un barbare, « le Kaiser casqué, généralissime de millions de reîtres, assassins, voleurs, incendiaires, satyres, gorgés d'alcool et d'éther, tous chargés, paraît-il, de prolonger parmi les hommes la mission des apôtres. »

On peut suivre, à plusieurs siècles de distance, les mêmes exploits féroces des hordes teutones qui ont envahi la Belgique et la France... Les tribus des Raetes et des Vindeliciens désolaient le bas pays [1] ;

[1] DURUY, *Les Gracques,* Marius et Sylla (133-79 av. J.-C.).

elles attaquèrent même les villes, tuant les hommes et jusqu'aux *femmes* que leurs *devins* supposaient *grosses d'enfants mâles*...

On peut rapprocher ces faits barbares des ordres donnés par le major commandant le 22e régiment de Homved hongrois, opérant contre les Russes. S'adressant aux recrues, il leur dit : « Lorsque vous aurez pénétré en Russie, *n'accordez ni quartier ni merci aux vieillards, aux femmes et aux enfants, quand même ces derniers seraient encore au ventre de leur mère*[1]. »

Aux massacres sans nom venaient s'ajouter les impôts.

« Les contributions de guerre, frappées sur Carthage, Antiochus et les Etoliens, s'élevèrent à près de 150 millions. L'or, l'argent, l'airain portés par les généraux à leurs triomphes montèrent à une somme égale. Ces 300 millions seront aisément doublés si l'on y ajoute tout ce qui fut détourné du butin par les officiers et les soldats, les sommes distribuées aux légionnaires et les objets précieux, meubles, tissus, argenterie, ouvrages de bronze apportés à Rome du fond de l'Asie ».

L'inhumain Kaiser avait donné l'ordre formel de laisser les soldats sans sépulture, et comme Antoine le triumvir, il fut sans pitié envers les blessés et les captifs. « Ne laissez, disait à ses soldats le général

[1] Léon Maccas, *Les cruautés allemandes*, 1914-1915 : D'après l'enquête officielle, « les Saxons, aux environs de Rocroi, *brûlent le village et jettent les habitants mâles dans les flammes* ».

Stenger, ni blessés, ni prisonniers derrière vous ; achevez tout, ne laissez derrière vous aucun homme vivant. » Ordres féroces du sanguinaire Kaiser !

Un père et son fils imploraient la vie l'un pour l'autre : Octave fit tirer au sort. Un autre lui demandait au moins une sépulture : « **Cela**, dit-il, **regarde les vautours** ». Paroles bien dignes du Kaiser.

La plupart des soldats de Vitellius, d'après Othon, étaient des Germains. Et Tacite nous montre des cohortes entières de Germains attaquant Plaisance, le corps nu et en chantant des airs sauvages et féroces : *Cantu truci et more patrio nudis corporibus.*

En effet, on croirait entendre l'empereur donner des ordres à ses généraux : « Tu passeras au fil de l'épée tous les hommes qui se trouveront dans la ville assiégée, ceux qui portent les armes et ceux qui résistent », dit l'historien Josèphe.

On sait que les anciens peuples tuaient d'ordinaire tous les mâles en âge de puberté, et les Romains en particulier usaient de ces sanglantes représailles contre la plupart des villes qui faisaient une résistance opiniâtre : *« Cœdes tota urbe passim factæ nec ulli puberum, qui obvius, fuit parcebatur. »* Tite-Live fait ici allusion à Tarente.

Ces barbares, dans la fureur de l'assaut, massacraient tout ce qui se présentait à eux sans distinction d'âge ni de sexe. « Nulle loi n'épargnait les vaincus : *Lex nulla victo parcit* [1] ». Leurs biens, leur liberté, leur vie, tout était au pouvoir du vainqueur.

[1] TACITE, *Annales,* liber I, cap. 51 : *Non sexus, non aetas, miserationem attulit.*

C'était le droit de la guerre, à cette époque sauvage ; souvent le vainqueur irrité usait de ce droit barbare. « Il saccageait, il égorgeait tout, sans pitié pour l'âge ni pour le sexe » ; l'esclavage était le sort le plus doux que pussent se promettre les malheureux échappés au soldat las de carnage. Ainsi furent traités Sidon par Ochas, Tyr par Alexandre, les Bourgs des Marses par Germanicus, Jérusalem par Titus, Dacires par un Empereur philosophe.

L'historien Josèphe use à peu près des mêmes termes, en parlant de la prise de Jérusalem par Titus : ce général y fit égorger un grand nombre de Juifs qui se rendaient à discrétion.

Deux mille prisonniers de guerre furent pendus par ses ordres, et deux mille autres exposés aux bêtes, ou obligés de s'entretuer les uns les autres dans les spectacles qu'il donna à Césarée et à Berite. A Majoza-Malcha, on y massacra tout ce qui se rencontra, sans distinction d'âge ni de sexe [1]. Dacires fut traitée de même. Les soldats de Julien la trouvant abandonnée par les barbares « la pillèrent, égorgèrent les femmes qui y avaient été laissées et la détruisirent de fond en comble [2] ».

A toutes les époques, et même au moyen-âge, c'étaient les mêmes fureurs.

Si nous arrivons jusqu'à l'époque de Charlemagne, nous voyons que ce peuple était pour les Francs des

[1] *Sine sexus discrimine vel œtatis, potestas iratorum absumpsit.* Cette ville, grande et peuplée, fut entièrement détruite.

[2] Ammien-Marcellin.

ennemis séculaires. « Le long des frontières de l'Est c'étaient perpétuellement des meurtres, des incendies auxquels se livraient ces barbares, des pillages organisés qu'il fallait empêcher par la force. Déjà, sous Clotaire, ces tribus avaient été soumises, mais aussitôt elles avaient recommencé leurs brigandages et renouvelé leurs incursions. Vaincues successivement par Charles Martel, par Carloman et par Pépin le Bref, elles n'étaient cependant point domptées. Dès 772, dans une assemblée générale tenue à Worms, il avait été décidé que, pour mettre fin aux déprédations de ces grandes masses, une armée irait porter la guerre jusqu'au cœur de la Saxe. « Charles ravagea le pays, renversa l'idole Irmensaül que vénérait ce peuple et à laquelle, suivant l'atroce coutume de toutes ces nations barbares, ils immolaient des victimes humaines [1] ».

Ces hordes cherchèrent un refuge dans leurs forêts « et du Rhin au Wéser les Francs ne trouvèrent qu'un vaste désert, qu'ils dévastèrent encore [2] ». L'année suivante, les Saxons ravagent tout le pays, brûlent les églises. Charles, au commencement de 775, passe le fleuve du Rhin et soumet ce peuple. Mais, Witikind, un des plus puissants chefs de la Westphalie, revenu en Saxe, dévaste les provinces de Hesse et de Thuringe « *mettant tout à feu et à sang, ruinant les églises et les couvents, massacrant les habitants, n'épargnant dans sa fureur ni l'âge ni le sexe*, montrant que « s'il a envahi le pays des Francs, c'est

[1] G. MAILHARD DE LA COUTURE, *Charlemagne*, chap. 2 (1888).
[2] GAILLARD, *Histoire de Charlemagne.*

moins par soif de butin que par ardeur de vengeance [1] ».

L'histoire nous éclairera encore davantage sur les mœurs barbares de ces hordes teutones qui, une fois de plus, ont envahi la France, et qui se sont arrogé tous les droits au nom de la force brutale.

Et ce droit ils l'ont proclamé bien haut : leurs poètes [2], leurs écrivains entonnaient des chants de haine, poussaient des cris pleins de fiel et de rage en l'honneur de la destruction préméditée de la France.

Relisez-le, disait Jean Richepin, son atroce chant de sauvage ! On ne saurait trop le relire :

Hais, Allemagne.

O toi, Allemagne, maintenant, hais !

Avec un cœur de fer, égorge des millions d'hommes de cette race diabolique.

Et que jusqu'au ciel, plus haut que les monts, s'entassent sa chair qui fume et ses os fracassés !

O toi, Allemagne, maintenant, hais !

Bardée d'airain, ne fais pas de prisonniers, et pour chaque ennemi, baïonnette au cœur !

Rends-les tous, l'un après l'autre, muets ! Change en déserts tous les pays qui te servent de ceinture !

O toi, Allemagne, maintenant, hais !

On peut rapprocher ce chant féroce des paroles non moins sauvages que prononçait Ezéchiel, en invo-

[1] EGINHARD, *Annales*, 778 : Comme on le voit, avec ces barbares, c'est une lutte qui ne finit point ; ce sont des serments aussitôt violés que jurés, des villes pillées, des massacres sans fin.

[2] Le conseiller de cour Heinrich Vierordt.

quant Gog ou Magog, le roi des peuples géants, que le Kaiser invoque pour exterminer « les ennemis du peuple allemand ».

En voyant les soldats du Kaiser se livrer à ces fureurs bestiales, on peut conclure que Guillaume avait dû promettre à ses soldats, comme autrefois Ezéchiel à son peuple, s'il se défendait bien, *qu'ils mangeraient la chair du cheval, celle du cavalier et des autres guerriers.*

Le passage du prophète s'applique trop bien aux mœurs et aux actes actuels de l'empereur et de ses soldats pour ne pas le reproduire intégralement. Ecoutons le *Kaiser* qui parle à son peuple : « Je t'amènerai des contrées de l'Aquilon et je te conduirai par des détours sur les montagnes... Tu tomberas sur ces montagnes, toi, tes bataillons et tous les peuples qui sont avec toi. Je te donnerai à dévorer aux bêtes sauvages, aux oiseaux et aux animaux carnassiers... Les habitants pilleront ces nations qui deviendront leur proie. Dans ce jour, je rendrai célèbre la vallée des Voyageurs. J'en ferai le tombeau de Gog... On y ensevelira Gog avec toute son armée et on l'appellera la vallée de l'armée de Gog... »

« Toi donc, Fils de l'homme (traduisons : fils de l'Empereur), dis aux bêtes sauvages, aux oiseaux de proie et à tous les animaux carnassiers : Venez, hâtez-vous, accourez aux nombreuses victimes que je vais immoler pour vous ; vous mangerez la chair des braves et vous boirez le sang des Princes de la terre. Vous vous repaîtrez de leur graisse, vous vous enivrerez de leur sang, et vous serez rassasiés à ma

table de la *chair du cheval et du cavalier belliqueux et de tous les guerriers* [1] ».

Ainsi devait parler [2] Guillaume devant son armée dont le vol, le pillage, les massacres, les exactions étaient la raison d'être de cette guerre cynique et barbare.

« Rappelez-vous, proclamait Guillaume à l'armée de l'Est, que vous êtes le peuple élu ! L'esprit du Seigneur est descendu sur moi, parce que je suis empereur des Germains !

« Je suis l'instrument du Très-Haut. Je suis son glaive, son représentant. Malheur et mort à tous ceux qui résistent à ma volonté !

« Malheur et mort à ceux qui ne croient pas en ma mission ! Malheur et mort aux lâches ! Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand ! Dieu exige leur destruction, Dieu qui, par ma bouche, vous commande d'exécuter ma volonté ! »

Quel cynisme éhonté ! Quel immense orgueil !

[1] Paroles d'Ezéchiel, d'après la *Vulgate*.

[2] Quand Guillaume, dans ses harangues, prononce le nom de *Gott*, son vieux dieu, il est aussi mystérieux que le *Gog* ou *Magog* d'Ezéchiel, que le prophète représente comme le roi de peuples géants.

On peut être surpris que le Kaiser n'ait pas invoqué cet autre dieu géant, Gog ; ou l'empereur ne le connaît point, ou il n'est pas assez *colossal* pour son peuple colossalement monstrueux, inique et pervers.

§ 2. Les cruautés dans les guerres antiques

Les infamies des armées du Kaiser

> **Les représailles allemandes sont à la fois monstrueuses et méthodiques et elles sont commandées par une théorie philosophique, celle du Dieu-Etat allemand.**
>
> (René Bazin, de l'Académie française.)

Le Kaiser, suivant les funestes exemples de Verrès et de Pison, imposait tout, massacrait les habitants des provinces qu'il occupait momentanément et détruisait de fond en comble les plus beaux monuments. On avait vu, au temps de la guerre de Persée, les consuls et les préteurs piller à l'envi les villes alliées, ou vendre les citoyens à l'encan : la stérile Attique, disent les historiens, fut condamnée à fournir 100.000 boisseaux de blé. Abdère en donna 50.000, plus 100.000 deniers ; et comme elle osa réclamer auprès du Sénat, Hostilius la livra au pillage, décapita les chefs de la cité et vendit toute la population.

La commission d'enquête [1], à la tête de laquelle se trouvent les hommes les plus autorisés et les plus éminents de la France, a pu se rendre compte et

[1] MM. Georges Payelle, premier président de la Cour des Comptes ; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire ; Georges Maringer, conseiller d'Etat ; Edmond Paillot, conseiller à la Cour de Cassation.

publier à l'Univers entier que l'armée allemande, partout où elle a pénétré, a professé d'une façon constante le mépris le plus complet de la vie humaine, que ses soldats et même ses chefs ne se font pas faute d'achever les blessés, qu'ils tuent sans pitié les habitants inoffensifs des territoires qu'ils envahissent et qu'ils n'épargnent, dans leur rage homicide, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants.

Le Kaiser, après avoir violé la neutralité de la Belgique, faisait revivre l'époque où César, poursuivant l'armée gauloise, traversait, après la triste Sologne, les riches campagnes du Berry [1]. Et voici qu'aussitôt mille feux s'allument autour de lui ; plus de vingt villages s'écroulent sous les flammes, et, partout où le légionnaire dirige ses regards, l'incendie éclaire l'horizon. Ce beau pays de Bourges se transformait en un désert plein de décombres.

Aux incendies, au pillage, les armées de César joignaient le massacre, comme les hordes du Kaiser. Des 40.000 êtres humains qui s'étaient rassemblés dans Avaricum (Bourges), 800 seulement s'échappèrent. Tout le reste fut égorgé, dit l'historien, soldats, femmes, enfants et vieillards [2]. Le Gaulois avait perdu plusieurs milliers d'hommes et parmi les meilleurs : la nation des Bituriges lui échappait et il voyait détruire sous ses yeux une des villes les plus célèbres de la Gaule.

[1] *Agri fertilissima regione.*

[2] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule :* Vercingétorix, chap. 12, paragr. 8 : *Non ætate confectis, non mulieribus, non infantibus perpecerunt.*

Dans les régions que les armées allemandes ont traversées, le regard se pose sur des décombres ; des villages entiers ont été détruits par la canonnade ou par le feu ; des villes autrefois pleines de vie ne sont plus que des déserts remplis de ruines ; et quand on visite les lieux désolés, où la torche de l'envahisseur a fait son œuvre, on a continuellement l'illusion de marcher parmi les vestiges d'une de ces cités antiques que les grands cataclysmes de la terre ont anéanties [1].

On peut dire, en voyant un semblable désastre et de pareilles monstruosités que, partout où ce fléau dévastateur a pénétré, il n'y a pas un lieu si obscur, si caché qu'il soit, où l'on ne retrouve la trace ordurière et sanglante de ces hordes allemandes, de ces bourreaux immondes et abjects.

Ce n'est pas seulement la force, ce ne sont pas les armes ni la guerre qui pèsent aujourd'hui sur ces contrées ravagées, mais leur deuil, leurs larmes.

Quand Verrès eut jeté en prison les capitaines syracusains, leurs parents accoururent pour recueillir au moins leur dernier soupir ; mais Sestius le licteur était là, mettant un prix à chaque larme, tarifant chaque douleur. Pour entrer il faut tant ; pour introduire des vivres, tant. Personne ne refusait. « Mais combien donneras-tu pour que, du premier coup, j'abatte la tête de ton fils, pour qu'il ne sente pas la hache, pour que je ne le fasse pas souffrir ? Combien

[1] D'après le rapport présenté par la Commission à M. le Président du Conseil.

pour ensevelir son cadavre, au lieu de le jeter aux bêtes ? » On payait encore [1].

A l'époque barbare, l'insolence d'un gouverneur s'ajoutait au crime sans nom : après plus de vingt siècles, nous retrouvons, dans cette guerre, le caractère féroce et sauvage de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable. Citons des faits : A Champguyon, commune qui fut incendiée, un nommé Verdier fut tué dans la maison de son beau-père. Ce dernier n'assista pas à l'exécution, mais il entendit un coup de feu, et, le lendemain, un officier lui dit : « Fils fusillé. Il est sous les décombres. » Malgré les recherches qui furent opérées, le corps, qui a dû être consumé, ne fut pas retrouvé dans les ruines [2].

Si l'on compare les procédés barbares antiques, on verra avec quel cynisme éhonté le soldat allemand achève sa victime : les bourreaux anciens tarifaient les victimes ; les bourreaux allemands assassinent froidement et insultent encore leurs cadavres.

Le pillage, le vol, l'incendie, le meurtre, dit l'enquête, sont de pratique courante chez nos ennemis ; et les faits qui ont été journellement révélés, en même temps qu'ils constituent de véritables crimes de droit commun, punis par les Codes de tous les pays des peines les plus sévères et les plus infamantes, « accusent, dit le rapport, *dans la mentalité allemande*, depuis 1870, une étonnante régression. »

[1] V. Duruy, *Exactions dans les Provinces*, chap. XLIV.

[2] D'après le rapport de la Commission d'enquête.

Un neutre, un auteur hellène qui aime la France et qui la connaît pour y avoir vécu, nous fait voir, en dévoilant les crimes monstrueux de ce peuple, que les Allemands, suivant l'expression de M. Paul Girard [1], ont introduit dans la guerre un droit nouveau, une morale nouvelle. Ce droit et cette morale sont manifestement contraires aux idées que l'humanité se faisait jusqu'ici de ces grandes choses, et aux tendances qui la portaient, qui la portent encore à chercher des atténuations aux souffrances et aux horreurs légales qu'entraîne la guerre entre nations civilisées. Les Allemands ont suivi une direction tout opposée : ils semblent avoir pris à tâche de pratiquer partout, sous des formes diverses, l'abus de la force... Mais ce n'est pas tout. Par une contradiction qui tiendrait du grotesque, si tant de sang versé et tant de ruines permettaient une telle expression, ceux qui violent chaque jour impudemment le droit des gens sont les premiers à s'élever avec une véhémence indignée contre ce qu'ils qualifient, chez leurs adversaires, de violation du droit des gens, comme si le *droit de fouler aux pieds le droit* était un privilège de l'Allemagne.

Dans le tableau que les Allemands ont tracé de la force, « ils n'ont pas fait entrer la justice et la modération qui, seules, la rendent digne de respect et lui procurent des effets durables. Le triomphe tel quel de la violence a borné tout leur horizon [2]. »

[1] L. Maccas, *Les cruautés allemandes*. Préface de M. Paul Girard, de l'Institut.

[2] Léon Maccas, *La règle de la guerre*, chap. 1er, 1914.

C'est que ce peuple s'est inspiré des théories violentes, brutales, en un mot barbares, de leurs maîtres et de leurs chefs. La France a pu, en effet, méditer les paroles de ce maître immortel, de Clausewitz, l'auteur écouté de l'Allemagne, que les armées du Kaiser ont su mettre ignominieusement à profit : « Si les peuples civilisés ne scalpent plus les vaincus, n'égorgent plus les prisonniers, ne détruisent pas les villes et les villages, n'incendient plus les fermes, ne dévastent pas tout sur leur passage, ce n'est pas par humanité. Non, c'est qu'il est préférable *de rançonner les vaincus, d'asservir des territoires productifs* ».

Mais ce peuple a usé indignement des deux procédés, et s'il n'a pas anéanti sur son passage, comme disait l'historien latin, « hommes et choses », c'est qu'il avait intérêt à épargner le vaincu, à protéger une ville. L'autre système, c'est l'anéantissement de tout ce qui se trouve sur son passage. C'était, du reste, la théorie brutale de son grand chef Clausewitz : « Ce *droit des gens*, dont tous les avocats ont la bouche pleine, il n'impose au but et au droit de la guerre que des restrictions insignifiantes, autant dire nulles. On peut constater que dans la guerre actuelle, l'officier allemand a montré « une âme essentiellement criminelle », et suivant l'expression même de la Commission d'enquête, « le commandement, jusque dans ses personnifications les plus hautes, portera devant l'humanité la responsabilité écrasante » des crimes commis par l'armée allemande.

Comment ne pas s'étonner qu'avec de tels princi-

pes, les chefs, les soldats d'une armée ne soient pas des criminels, des bandits ? Il n'y a d'excuse ni pour ceux qui commandent ni pour ceux qui exécutent de tels ordres : ce n'est pas un peuple civilisé qui peut s'inspirer de théories aussi brutales, ce n'est pas le le chef d'une nation instruite qui pourra donner de tels ordres : il n'y a que le *barbare*, c'est-à-dire un être, un peuple féroce et inhumain.

Mieux encore, le commentateur[1] de l'*auteur écouté* de l'Allemagne, de ce Clausewitz qui préconise la *force brutale*, toutes les cruautés, tous les forfaits les plus immondes, ose écrire que « le style du vieux Clausewitz est bien mou ». Et le commentateur renchérit alors et proclame que « ce n'est qu'avec du sang qu'il faut écrire sur les choses de la guerre. *Elle sera d'ailleurs atroce la prochaine guerre !* Entre l'Allemagne et la France, il ne peut s'agir que d'un duel à mort. *To be or not to be*[2] : telle est la question posée et qui ne se résoudra que par la ruine. »

Ainsi parlent les auteurs militaires allemands, dit M. Maccas[3]. Leur responsabilité est de première importance dans ce que nous avons à raconter. C'est eux, c'est leurs principes, répandus en Allemagne, qui ont établi comme un dogme dans ce pays le culte de la force prise en soi, séparée de tous les éléments moraux dont la pensée des civilisés l'accompagne. Dressée par de tels maîtres, la nation allemande ne

[1] Schellendorf.

[2] Etre ou ne pas être.

[3] L. Maccas, *Comment les auteurs militaires allemands concevaient la guerre*, chap. Ier.

pouvait en fait de guerre que respirer le meurtre et la violence.

L'esprit se refuse à croire que toutes ces tueries aient eu lieu sans raison. Les Allemands en ont toujours donné le même prétexte, en prétendant que des civils avaient commencé par tirer sur eux. Cette allégation, dit l'enquête, est mensongère, et ceux qui l'ont produite ont été impuissants à la rendre vraisemblable, même en tirant des coups de fusil dans le voisinage des habitations, comme ils ont l'habitude de le faire pour pouvoir affirmer qu'ils ont été attaqués par les populations innocentes dont ils ont résolu la ruine ou le massacre. De même que la vie humaine, la liberté des gens est, de la part de l'autorité militaire allemande, l'objet d'un absolu dédain.

On peut voir les résultats des doctrines imprimées dans les livres allemands, suivant l'énergique expression de M. Maccas, « s'inscrire en traits de sang et de feu dans l'histoire. » La volonté de piller, d'anéantir, de souiller tout ce qui appartient à l'ennemi, anima les armées allemandes. Elles ont souvent invoqué le motif de représailles pour justifier les violences qu'elles commettaient. Mais ces représailles, si elles comportent fréquemment de grandes violences, elles doivent se conformer à une règle unanime : c'est qu'elles ne justifient jamais des actes de cruauté proprement dite, tel que le massacre des enfants, les mutilations, les raffinements de tortures. De plus, la rigueur des représailles ne doit pas excéder la gravité de l'infraction ; et dans le cas où l'infraction a été commise par des individus non combat-

tants, les représailles ne peuvent pas être exercées sur leurs concitoyens, l'armée lésée ayant son recours légitime dans ce qu'on nomme la loi martiale. La commission d'enquête, par des documents irréfutables, par des témoignages sincères, a démontré, prouvé d'une façon irréfragable que les Allemands avaient violé cette règle et ces principes humanitaires.

Elle a constaté que, partout où une troupe ennemie avait passé, elle s'était livrée à un pillage méthodiquement organisé, en présence de ses chefs et souvent même avec leur participation. Elle a prouvé que, plus encore que le meurtre, l'incendie a été un des procédés usuels de nos adversaires : il a été employé par eux, soit comme élément de dévastation systématique, soit comme moyen d'intimidation. L'armée allemande, dit la Commission, pour y pourvoir, possède un véritable matériel qui comprend des torches, des grenades, des fusées, des pompes à pétrole, des baguettes de matière fusante, enfin des sachets contenant des pastilles composées d'une poudre comprimée très inflammable.

On sait que sa fureur incendiaire s'est affirmée principalement contre les églises et contre les monuments qui présentent un intérêt d'art ou de souvenir.

Il n'y avait aucun recours contre les exactions, de même que contre tous les crimes ; et si quelque malheureux habitant osait supplier un officier de vouloir bien intervenir pour épargner une vie ou pour protéger des biens, il ne recevait d'autre réponse, quand

il n'était pas accueilli par des menaces, qu'une invariable formule, accompagnée d'un sourire, et mettant sur le compte des fatalités inévitables de la guerre les abominations les plus cruelles [1].

On sait que les faits commis en violation des droits de la guerre à l'égard des combattants ont été innombrables : meurtres des prisonniers ou des blessés, attaques contre les médecins et les brancardiers. Beaucoup sont attestés par des témoignages que des magistrats ont recueillis dans les hôpitaux. La constatation que l'on a pu faire des faits par lesquels, contrairement à la Convention de Genève, les Allemands se sont appliqués, au contraire, à diriger leur artillerie sur les établissements abritant des blessés, suffit à démontrer le mépris marqué par cette nation, pour ces principes d'humanité.

§ 3. Les procédés barbares des anciens Les perfidies et les crimes des troupes ennemies

> La guerre ne connaît qu'un moyen : la force. Il n'en est pas d'autre : c'est la destruction, les blessures, la mort, et cet emploi de la force brutale est de règle absolue... A la guerre, la violence, la brutalité du combat ne comportent aucune espèce de limite. (CLAUSEWITZ.)

On peut dire que cette guerre effroyable, depuis si longtemps préparée par un empereur cruel et ambitieux, aura été, par toutes ces atrocités, tous ces crimes allemands, toutes ces destructions sauvages, tout

[1] Rapport de la Commission d'enquête.

cet anéantissement d'hommes et de cités, plus terrible, pour employer les mots de Florus, que celle d'Annibal et de Pyrhus [1].

L'empereur allemand n'a-t-il pas cherché à terroriser la France et ses indomptables alliés par les massacres, les incendies, les bombardements ? Il voulait imiter Sylla : ce dictateur avait semé la terreur dans la Grèce et l'Asie par le sac d'Athènes, qui, en l'arrêtant neuf mois, avait compromis sa fortune. Tel fut le carnage, disent les historiens, que le sang après avoir rempli le Céramique, coula jusqu'aux portes et ruissela dans les faubourgs.

Ne retrouve-t-on pas, dans les faits de l'histoire, les mêmes cruautés sanglantes que les troupes du Kaiser ont commises dans cette sinistre chevauchée ? Vers l'an 89, Rome était ensanglantée par la rivalité de Marius et de Sylla ; elle n'avait pas encore terminé la guerre sociale ; une sourde fermentation agitait les provinces, et le proconsul était lui-même presque sans soldats, au milieu de l'Asie frémissante. Mithridate l'attendait. Pour attacher à sa cause ces peuples frivoles par un lien sanglant, le roi du Pont envoya aux gouverneurs de toutes les villes des ordres secrets qu'ils ne devaient ouvrir que dans un délai fixé. En un même jour, à une même heure, la province se vengea de ses longues souffrances. *Tout ce qu'il y avait de Romains et d'Italiens en Asie fut égorgé* : *les femmes, les enfants, les esclaves mêmes, périrent au milieu des tortures. Les temples, les*

[1] Florus : *Nec Annibalis nec Pyrrhi fuit tanta vastatio.*

autels des dieux, les sanctuaires les plus vénérés ne protégèrent aucune victime [1].

Les hordes allemandes ont dû s'inspirer de ces sauvages procédés barbares et de ces abominables exactions des guerres antiques ; nous dévoilerons, après vingt siècles de civilisation, les crimes allemands : vols, assassinats, incendies, brutalités envers les membres du corps diplomatique et du corps consulaire ; excès contre des sujets neutres aux pays envahis ; perfidies des Allemands sur les champs de bataille ; bombardement des villes non défendues ; achèvement des blessés ordonné par les chefs ; meurtres en masse des populations civiles ; femmes martyrisées ; enfants, prêtres et vieillards massacrés ; attentats commis sur des otages ; monuments et châteaux historiques dévalisés et brûlés ; incendies sacrilèges ; pillage des villes et des châteaux ; morts et blessés volés ; impôts écrasants prélevés par l'ennemi ; réquisitions et pillages officiels.

Tel est l'atroce bilan des exactions, des sévices, des meurtres commis par les hordes teutones. Et encore les récits que l'enquête officielle a pu nous fournir sont-ils éloquents ; mais ils sont encore loin de donner une idée du désastre, de l'immensité des ruines, des scènes atroces qui se sont déroulées monstrueusement sous leurs propres yeux.

A peine la guerre était-elle déclarée que la *fureur* allemande une fois déchaînée ne connut point de

[1] D'après Valère-Maxime, le nombre des victimes fut de quatre-vingt mille ; et Plutarque (Sylla) parle de cent cinquante mille victimes.

limite. Elle s'exerça non seulement sur les champs de bataille, « mais à l'intérieur du pays et dans les relations qu'on regarde comme réglées par le protocole diplomatique. Des personnages officiels étrangers durent en subir les conséquences. Par la conduite dont ils firent preuve à l'égard de ces personnages, les ministres et les fonctionnaires allemands prirent soin de démontrer au monde civilisé que l'Allemagne est le pays non seulement de la barbarie, mais aussi de l'insolence et de la grossièreté. Les ambassadeurs, les consuls des puissances auxquelles l'Allemagne venait de déclarer la guerre, furent exposés à de si indignes traitements, que l'on ne sait si, dans leur genre, ils ne dépassent pas les cruautés commises par les chefs militaires et les soldats à la guerre. Même des personnes de sang royal, des membres de la famille impériale de Russie, furent les victimes de ces violences [1] ».

M. L. Maccas, qui est un neutre, et qui par conséquent ne peut être taxé de partialité, M. Maccas qui « aime la France et qui la connaît », ne fait, dans cette constatation, de réserve sur aucune partie du peuple allemand. « Les membres du gouvernement, comme les fonctionnaires, dit-il, en répondent, car aucun de ces derniers ne fut blâmé, et cette responsabilité doit remonter jusqu'à l'empereur. D'un autre côté, le peuple allemand pris dans toutes les classes n'a pas manqué de s'y associer. »

[1] L. Maccas, *Les cruautés allemandes :* Réquisitoire d'un neutre, chap. III.

Sur l'ordre des autorités allemandes, l'impératrice douairière de Russie, mère de l'empereur de Russie, venant d'Angleterre, fut arrêtée à Berlin, où on lui interdit de poursuivre son voyage vers Pétrograd, et dut se rendre à Copenhague.

Le grand-duc Constantin fut arrêté, quand la guerre éclata, enfermé avec sa famille dans une voiture du train menant à la frontière, au milieu des troupes allemandes qui l'insultaient grossièrement.

Personne n'a pu oublier les événements, dramatiques peut-on dire, qui se déroulèrent pendant le trajet où notre ambassadeur, M. Cambon, barricadé dans un wagon, entouré de sentinelles, dut payer, sur l'ordre du commandant Rheinhaben, la somme de 3.600 marks pour le prix du train, somme que le personnel de l'ambassade parvint à réunir : cette somme avait été exigée en or. Les ministres de France à Munich ; M. de Nélidof, ministre de Russie, et le ministre de Russie à Dresde furent sommés de partir de suite avec leur personnel ; les soldats s'étaient montrés abjects et grossiers et le wagon avait été gardé à vue par des agents de police jusqu'à la frontière. Ils ne furent pas même à l'abri des violences publiques qui s'étaient déchaînées contre les représentants des puissances étrangères avec la tolérance des autorités. Une foule hurlante avait occupé toutes les rues autour de l'ambassade, en vociférant des injures contre les Russes ; elle blessa des hommes et des dames. Les membres du corps consulaire russe, français et anglais en Allemagne furent fouillés ou contraints de partir sans leurs bagages, ou conduits

sur la frontière hollandaise, au milieu des insultes et des mauvais traitements, séparés de leurs femmes et de leurs enfants et enfermés dans une cellule de la prison en compagnie des condamnés de droit commun : ils ne furent mis en liberté que quelques jours après. Tous subirent les mêmes vexations ; partout on proférait des injures à l'égard de la France. La populace hurlante les poursuivait de ses sarcasmes stupides ; et la foule n'avait cessé de pousser des cris hostiles.

On ne peut voir dans tous les incidents abominables que les autorités et la population allemandes ont provoqués en Allemagne avec les sujets ennemis de l'Allemagne, on ne peut retrouver que la manifestation d'une lâche haine contre tout ce qui appartient aux puissances ennemies de l'Allemagne, que ce peuple croyait frapper en insultant et en maltraitant leurs sujets paisibles et inoffensifs. Le même sentiment qui poussait les fonctionnaires allemands contre l'impératrice douairière de Russie, contre le grand-duc Constantin, contre les ambassadeurs, ministres et consuls de Russie et de France, ne pouvait que s'affirmer avec encore plus de rage et en supprimant tout égard et tout scrupule, contre les citoyens français ou sujets russes.

Dans ce déchaînement de dispositions mauvaises, ajoute M. L. Maccas, « les voyageurs de moindre distinction ont dû endurer de mauvais traitements. Les péripéties par lesquelles ils passèrent sont à la fois stupéfiantes et révoltantes. »

De plus, les devoirs sacrés qu'a chaque Etat de pro-

téger la vie, la propriété et les intérêts mêmes des neutres, furent totalement méconnus en Allemagne : les officiers, les fonctionnaires et les soldats allemands ne faisaient aucune distinction entre les sujets des Etats ennemis et les sujets d'Etats neutres.

Tout ce qui a pu être prohibé, de l'aveu même de l'Allemagne, comme engin de guerre, a été employé par cette nation, malgré les interdictions signées par l'Allemagne et par l'Autriche son alliée, et réglées par la Conférence de la Haye : « Les puissances contractantes s'interdisent l'emploi de balles qui s'épanouissent ou s'aplatissent facilement dans le corps humain, telles que les balles à enveloppe dure, dont l'enveloppement ne couvrirait pas entièrement le noyau ou serait pourvu d'incisions. » Le premier cas d'emploi de balles *dum-dum* sur le sol français remonte aux premiers jours de la guerre : il fut dénoncé par le Gouvernement français, dans la protestation adressée par lui aux puissances signataires de la Convention de la Haye [1].

Cette protestation signale que le 10 août 1914, à la suite d'un engagement entre les troupes françaises et allemandes, un médecin-major a remis au général commandant la brigade d'infanterie « un chargeur trouvé sur la route de Munster », aux environs de la douane allemande, « qui comprenait cinq cartouches armées de balles cylindro-coniques à bout coupé, dont la chemise de nickel incomplète laissait à découvert

[1] Les troupes allemandes ont employé ces balles *dum-dum* le 21 août 1914.

la partie antérieure du lingot de plomb. » Sur tous les fronts et partout où s'étendirent les opérations militaires, les mêmes projectiles étaient employés contre les troupes russes, et de plus, ils émettaient des gaz toxiques, asphyxiants ou délétères, qui causaient la mort des blessés. L'emploi des balles explosives par les troupes allemandes fut constamment imité par leurs alliés les Autrichiens, aussi bien sur le front des opérations russes que sur le front serbe. Les cartouches et les balles saisies ne laissent aucun doute à cet égard.

Les perfidies pratiquées par les Allemands sur le champ de bataille sont innombrables : la plus fréquente consistait à imiter les sonneries des troupes ennemies pour les tromper. Un autre procédé mis en pratique était de placer, en avant des troupes allemandes, les populations des pays envahis. On les faisait marcher en avant du détachement allemand ; dans certains villages, plusieurs femmes et enfants, plusieurs centaines de personnes furent poussées devant une colonne allemande ; en Belgique, en France, le même crime s'est répété plusieurs fois : les rapports officiels nous ont fait savoir que quand les Allemands sortaient d'un village et débouchaient sur le champ de bataille, ils poussaient, en avant de leur ligne, femmes, enfants et prisonniers : c'est la plus atroce barbarie !

§ 4. Atrocités, crimes des chefs et des soldats de l'armée allemande

Les proclamations sinistres du Kaiser

Qu'on lise le rapport des atrocités allemandes, écrit M. Chuquet [1]. Quel lamentable spectacle ! Que d'attentats sans nombre contre de vieilles femmes et des fillettes ! Que de tueries ! Que de meurtres de blessés et d'habitants inoffensifs ! Que de maisons livrées aux flammes sans motif ou sous le faux prétexte qu'un civil a tiré un coup de fusil ! Que d'exactions ! Que de rapines et de crochetages ! Que de pilleries méthodiquement organisées ! Que de vols pratiqués en grand par les officiers et les chefs supérieurs ! « Nous sommes des brigands, *Wir sind Rœuber* », ce mot ironique d'un chevalier du XVIe siècle, les envahisseurs d'aujourd'hui peuvent, sans nulle ironie, l'appliquer à eux-mêmes... Oui, ils sont des barbares, et le nom leur restera. La nation allemande se met au ban de l'humanité. Elle est peut-être encore une nation colossale ; elle n'est plus une grande nation. Et ce peuple parle de sa *Kultur !* Il prétend imposer sa culture à l'Europe ! Il ose glori-

[1] A. Chuquet, de l'Institut, *1914-1915 :* Atrocités et Culture.

fier sa culture après tant d'actes ignobles, immondes, monstrueux, abominables et vraiment inouïs, après ces actes dont tous les Allemands, Prussiens, Bavarois, Saxons et autres, sans aucune exception, sont coupables ou responsables, depuis l'empereur jusqu'au simple soldat, depuis l'intellectuel jusqu'au paysan... Il ose dire que sa culture est l'unique, l'indispensable culture, ce peuple atteint d'un de ces délires d'ambition, d'un de ces féroces orgueils, d'une de ces folies furieuses de domination, d'une de ces mégalomanies insensées qui jettent un homme au cabanon... ! Il suffit de prononcer ces trois mots *la culture allemande* pour provoquer le mépris, le dégoût et l'horreur.

Tous les journaux et des écrivains éminents ont publié de longs comptes-rendus des actes de brutalité et des excès commis par les Allemands en Belgique et par les Autrichiens leurs dignes alliés, dont le haut commandement a donné à ses troupes l'ordre de brûler les récoltes, d'incendier les villages [1], de tuer et de pendre la population, de massacrer tous les prisonniers.

A Louvain, la ville fut mise à sac, le 28 août, et une grande partie des habitants y compris des femmes, des enfants et des prêtres ont été massacrés. Leur nationalité ne sauva ni les pasteurs anglais ni

[1] Quand l'armée allemande entra dans Amiens, cette ville fut avisée par le commandant des troupes que l'artillerie occupait les hauteurs environnantes, prête à bombarder et à incendier la ville au premier acte d'hostilité qui serait commis contre les troupes. (*Officiel*, 31 août 1914.)

les Américains. L'hôtel de ville et la bibliothèque de l'Université furent détruits. Les Allemands rendus furieux par la défaite qu'ils avaient éprouvée la veille, à Malines, entreprirent de massacrer systématiquement la population et de détruire la ville dont les monuments appartenaient autant à la civilisation qu'à la Belgique. Cette œuvre monstrueuse continua toute la nuit. Il ne reste de Louvain que des ruines.

Avec le Kaiser, comme autrefois chez les peuples barbares, la guerre n'était plus que le pillage savamment dirigé ; après le vol, la destruction complète des édifices achevait tristement l'œuvre infâme de l'empereur vandale, comme pour effacer la trace de ses crimes.

Et tous ces crimes sans nom qui ont été commis en Belgique, en France, par ces hordes sauvages, offrent en Russie, un caractère de barbarie et d'inhumanité féroces. Les troupes russes pouvaient constater, sur les territoires conquis, que tous les hommes avaient été égorgés, toutes les femmes et jeunes filles emmenées par les Kurdes ou par les fonctionnaires du Sultan.

Les atrocités turques dans la région de Bitlis sont indescriptibles : après avoir massacré toute la population musulmane de cette région, les Turcs avaient réuni 9.000 femmes et enfants des villages environnants et les avaient chassés sur Bitlis, comme jadis l'ennemi poussait brutalement devant lui les esclaves. Deux jours après, ils les envoyaient sur la rive du Tigre, les fusillaient tous et jetaient dans le fleuve les 9.000 cadavres. Sur l'Euphrate, les Turcs égor-

geaient plus de mille Arméniens et jetaient les cadavres dans le fleuve. En même temps, des ordres étaient donnés à plusieurs bataillons de massacrer les douze mille Arméniens qui résistaient.

Dans la guerre d'Afrique, comme dans cette guerre moderne, la cruauté de Cneus et l'impatience du dictateur d'être arrêté par ces Pompéiens qu'il avait déjà écrasés deux fois, donnèrent à cette lutte un caractère de férocité inconnu jusqu'alors : Cneus faisait égorger tous les suspects et César lui rendit meurtre pour meurtre...

Brutus [1] était entré en Lycie où il n'éprouva de résistance que dans la ville de Xanthos. Plutôt que de se rendre, les Xanthéens mirent le feu à leurs demeures et se jetèrent dans les flammes avec leurs femmes et leurs enfants. De son côté, Cassius attaquait Rhodes, prenait la ville et la pillait... Il fit décapiter cinquante des principaux habitants, et emporta de l'île 8.500 talents. Déjà, à Laodicée il avait pillé les temples et le trésor public, et mis à mort les plus nobles citoyens. A Tarse, il avait exigé 4.500 talents. De retour sur le continent, il entra en Cappadoce dont il tua le roi Ariobarzane, pour s'emparer de ses richesses et il soumit toute l'Asie romaine aux plus intolérables exactions. La province dut payer en une seule fois l'impôt de dix années [2]. En Judée, il avait fixé la contribution à plus de 700 talents.

[1] Triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide (79-30 av. J.-C.).

[2] En juillet 1815, les Prussiens qui gardaient Paris et allaient jusqu'à la Loire avaient frappé d'énormes contributions de guerre et « rééquipé leurs soldats à nos dépens ». A Paris, dit

A ces impôts écrasants, venaient s'ajouter l'incendie, le vol, le pillage.

Les procédés étaient les mêmes pour Guillaume II et toute la soldatesque : ils ne se contentent pas de détruire et d'incendier les plus beaux édifices, ils pillent, ils volent systématiquement ; ils en font même l'aveu : « Nous avons enlevé le village, *puis brûlé* presque toutes les *maisons* [1] ». C'est à Haybes, écrit un soldat [2], que nous avons livré notre premier combat. Le deuxième bataillon entre dans le village, fouille les maisons, les *pille* et les *brûle*. Un autre soldat écrit encore [3] : « Parux est le premier village que nous avons brûlé ; après, la danse commença : les villages l'un après l'autre... » Ne croirait-on pas, dit M. Maccas, que l'incendie d'un pays fait partie des moyens d'attaque et des sanctions de la conquête ? Du reste, la Commission d'enquête française a affirmé que partout où une troupe ennemie a passé, elle s'est livrée en présence de ses chefs, et souvent même avec leur participation, à un pillage méthodiquement organisé.

Comme dans les guerres antiques, où les pillards

Ducoudray, Blücher menaçait de s'emparer des caisses publiques et de la Banque. « Il fallut se racheter en payant 10 millions sans compter les réquisitions en nature... Le gouverneur Müffling avait prescrit aux sentinelles de faire feu au moindre geste de bravade. » Après cent ans, nous retrouvons les mêmes procédés sauvages des hobereaux prussiens !

[1] Léon MACCAS, *Les cruautés allemandes :* Aveux allemands : Sous-officier H. Levith, du 169e régt d'infanterie, VIIIe corps.

[2] Soldat Schiller, du 153e d'infanterie, XIXe corps.

[3] Reishaupt, soldat bavarois, du 3e d'infanterie, 1er corps bavarois.

enlevaient « jusqu'à la garde robe » suivant les mots de Tite-Live, le pillage dans cette guerre barbare s'étendait à *tout ce qui pouvait s'enlever*. « Des coffres-forts, dit la Commission d'enquête, ont été éventrés, des sommes considérables ont été dérobées ou extorquées ; une grande quantité d'argenterie [1] et de bijoux, ainsi que des tableaux, des meubles, des objets d'art, du linge, des bicyclettes, des robes de femmes, des machines à coudre et jusqu'à des jouets d'enfants, après avoir été enlevés, ont été placés sur des voitures pour être dirigés sur la frontière. » Des trains entiers pleins de meubles étaient dirigés sur l'Allemagne.

Les Prussiens pillaient tout ce qu'ils pouvaient trouver ; le reste était détruit, saccagé, brisé, arraché, mis en pièces avec la plus féroce sauvagerie. Puis on mettait le feu, et l'incendie achevait alors l'œuvre de la dévastation.

Mais le devoir que tout le monde admet de ne pas dépouiller l'ennemi tombé sur le champ de bataille, a été méconnu comme tant d'autres devoirs par les Allemands. Les effets, l'argent et les bijoux des morts et des blessés ont été l'objet de leurs rapines, comme ils étaient celui de leurs convoitises. Les

[1] Les Bavarois, comme les Prussiens, qui avaient combattu, durant le premier Empire, sous nos drapeaux, étaient « les plus pillards de nos alliés ». Les Silésiens avaient donné à leur général le surnom de « voleur de cuillers », *Loffeldieb*, épithète que l'on peut appliquer au Kronprinz, le pillard de 1914. On sait que l'argenterie du château d'Oels a été entièrement volée par l'armée du Kronprinz.

exemples de cette infamie sont nombreux, principalement sur les champs de bataille[1].

On peut dire aussi que les impôts énormes prélevés par les Allemands ne sont qu'une « suite et un prolongement » des vols commis sur les champs de bataille. Cependant le jurisconsulte allemand, Bluntschli disait bien : « On *n'a* plus le droit de piller, et encore moins le droit de détruire sans nécessité ; *il ne peut donc plus être question de racheter ce prétendu droit.* » Mais ce peuple ne s'arrête pas devant des lois de civilisation : dans cette guerre, la fraude publique fut jointe aux exactions et à la violence. On sait que Liège fut imposée de dix millions de francs, et qu'on exigea de la province cinquante millions. La province de Brabant et Bruxelles avaient été frappées respectivement de cinquante et de quatre cent cinquante millions de francs « à titre de contribution de guerre[2] ». A Tournai, un officier exige deux millions, et « si le soir du même jour (le 25 août) à 8 heures, on ne lui remettait pas deux millions, la ville serait bombardée ». Anvers succomba le 8 octobre. La place fut sommée de payer une contribution de guerre s'élevant à la somme fantastique d'un demi-milliard de marcs (625 millions de francs). En France[3], mêmes exactions, et qui-

[1] Léon MACCAS, *Les cruautés allemandes :* Morts et blessés volés, chap. XV.

[2] Procès-verbal du capitaine Kriegsheim, de l'Etat-major du IVe corps d'armée.

[3] Lille était frappée d'une contribution de dix millions ; Roubaix et Tourcoing de dix millions ; Armentières d'un demi-million ; Valenciennes de trois millions. Le département de la

conque refuse d'obéir, dissimule de l'argent, est menacé d'être fusillé.

Tous ces actes abominables, ces meurtres en masse, ces mutilations, ces tortures, ces traitements affreux au point de rendre folles les victimes, cette multitude de faits inqualifiables commis par ces Allemands en délire « décèlent chez les auteurs de ces meurtres et de ces violences une cruauté, une soif de sang innocent ». Tous ces faits dénotent dans *l'âme allemande elle-même un mépris particulier de toute loi humaine, un sadisme véritable, une impudence cynique* qui, quand on la déchaîne, *confine à la folie*[1].

On peut dire que si le soldat allemand a commis tous les crimes qui lui sont imputés, les chefs qui les ont encouragés et leur ont donné des ordres formels, les officiers, les généraux même, sont les principaux coupables.

Un écrivain de talent[2] a résumé ces faits, ces cruautés avec leurs chefs responsables de tant de crimes : je cite, au hasard, quelques noms de ces généraux bandits, pillards et assassins.

L'empereur Guillaume, comme Brennus jetant aux

Marne devait payer trente millions. L'intendant allemand accepta de Châlons cinq cent mille francs : le reste ne devait jamais être payé, le prince de Saxe et son état-major ayant quitté Châlons, avec les troupes allemandes qui fuyaient devant les Français. Amiens dut payer deux millions ; Lens sept cent mille francs.

[1] Léon Maccas, *Les cruautés allemandes.*

[2] Léon Maccas, docteur en droit de l'Université d'Athènes, *La guerre de 1914.*

Romains son épée dans la balance dans laquelle on pesait l'or destiné à acheter le départ des Gaulois, s'adressait à ses troupes en lançant le fameux *Vœ victis :* « Malheur aux vaincus ! s'écriait-il ; le vainqueur ne connaît pas de grâce ».

Nous verrons toutes les théories de la guerre menée au mépris du droit des gens : la mise à mort des soldats prisonniers et des habitants sans défense, et les plus cruelles abominations.

Le gouverneur militaire de Belgique, le *Maréchal Von der Goltz*, édictait (dans un avis signé de lui et affiché le 5 octobre 1914 à Bruxelles) « la peine de mort contre les habitants, coupables ou non, des endroits près desquels le télégraphe aurait été coupé ou le chemin de fer détruit [1] ».

Le *Général de Bülow* avait ordonné le premier bombardement de Reims ; le 22 août, il affichait ceci : « *C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées* ». A Namur, « les soldats belges et français doivent être livrés comme prisonniers de guerre. *Tout soldat trouvé sera immédiatement fusillé.* Toutes les rues seront occupées par une garde allemande qui prendra dix otages dans chaque rue. *Si un attentat se produit dans la rue, les dix otages seront fusillés* ».

Le *général autrichien Horschein* faisait également publier cet ordre, le 14 août, à Rouma : « Dans le cas où les habitants commettraient une faute,

[1] Léon MACCAS, *Les cruautés allemandes*,

attaque, trahison, etc., les otages seront immédiatement mis à mort et la localité incendiée. On sait que le *général Heeringen* qui continua le bombardement de Reims est l'auteur des ruines de la Cathédrale ; que le *général Stenger*, lança le fameux ordre du jour enjoignant l'achèvement des blessés et l'exécution des prisonniers de guerre, et que *l'ordre de la brigade ordonnant d'achever les blessés et de ne plus faire de prisonniers fut transmis dans les rangs et répété d'homme à homme :* « Aucun homme vivant ne devait rester derrière la troupe [1] ».

Voici quel fut l'ordre infâme donné par le lieutenant Stoy, à Thionville, le 26 août 1914 : « A partir de ce jour il ne sera plus fait de prisonniers ; les blessés armés ou sans défense seront exécutés, et les prisonniers *même en grandes formations* compactes seront passés par les armes...

Ces massacres sont relatés dans le carnet trouvé sur le soldat Rothacher, de la 7e compagnie du 142e d'infanterie allemand, avec l'indication qu'ils ont été exécutés par ordre de la brigade.

Le rapport [2] constate le massacre en masse de presque tous les blessés frappés à coups de baïonnettes

[1] Dépositions signées (après serment) de soldats allemands du 112e et du 149e régiments d'infanterie allemands : le capitaine Curtius, de la 3e compagnie du 12e d'infanterie allemand, avait donné l'ordre « qu'on ne fît plus de blessés prisonniers ».

[2] Rapport (du 1er mai 1915) de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (Décret du 23 sept. 1914). Il n'y a qu'à relire ce rapport pour juger les actes « de déloyauté ou de barbarie dont les combattants, ainsi que le personnel médical attaché à nos armées, ont été victimes de la part de l'ennemi ».

ou brûlés, et de quantité de prisonniers affreusement mutilés ou torturés.

Ailleurs, on fouillait les prisonniers: dans une note officielle du gouvernement russe, un officier allemand donna l'ordre formel de pendre tous les cosaques qu'on ferait prisonniers : on a constaté, en effet, que des prisonniers, soit en Russie, soit en Serbie, avaient été pendus, fusillés ou massacrés à coup de baïonnette ; d'autres furent ligotés, puis éventrés ou brûlés vifs.

La plupart du temps, les barbares procédaient à des massacres généraux. La plus affreuse boucherie eut lieu à Dinant où plus de huit cents personnes furent tuées, parmi lesquelles il y avait beaucoup de femmes et d'enfants ; à Louvain, des malheureux chassés par des soldats brutaux, parmi lesquels se trouvaient des femmes en grand nombre, furent fusillés. Nous passons sous silence tous les crimes les plus ignobles commis contre les femmes martyrisées par la soldatesque de l'infâme Kaiser.

Contre les enfants, contre les vieillards, contre les prêtres, les mauvais traitements, les emprisonnements, les meurtres, les forfaits les plus abominables furent commis par les hordes teutonnes : partout les enfants étaient égorgés ou fusillés avec les femmes. Partout les vieillards furent brutalisés, maltraités ou assommés à coups de crosse ; d'autres furent enlevés comme otage ou tout simplement déportés.

Les enquêtes ont aussi établi qu'à Malines, Liège, Namur et Tournai, une cinquantaine de prêtres avaient été passés par les armes, aprés avoir été martyrisés.

A de nombreuses reprises, les Allemands se sont servis « de prisonniers militaires ou civils comme de boucliers pour se protéger contre le feu des troupes françaises », ou bien se faisaient précéder « par des femmes et des enfants qui poussaient des cris de terreur [1] ». Tantôt c'était derrière les personnes que l'ennemi tirait sur un détachement français, tantôt il tirait sur nos tranchées, « en s'abritant derrière des femmes, des enfants et des vieillards ». Le 10 novembre, d'après le rapport de l'enquête, à l'ouest de Dixmude, les Allemands ont placé devant eux, en s'avançant vers nos lignes, une quarantaine de fusiliers marins *désarmés et prisonniers*. Plusieurs de ces hommes ont été massacrés. On sait aussi que « si nos ennemis ne se font aucun scrupule de se servir de moyens si manifestement contraires au droit des gens et aux Conventions internationales, ils ne craignent pas davantage d'exercer les cruautés les plus barbares et les plus inutiles sur les blessés et les prisonniers [2]. » J'ai déjà, plus haut, cité quelques exemples, d'après des dépositions établissant d'une façon indiscutable la sauvagerie dont les soldats allemands et certains de leurs officiers ont fait preuve à l'égard des blessés, qu'ils massacraient, fusillaient lâchement ou brûlaient, « après avoir fouillé les corps et achevé les victimes qui respiraient encore » [3].

[1] Rapport des atrocités et crimes commis par les Allemands, présenté à M. le Président du Conseil, le 1er mai 1915, par MM. Payelle, président, A. Mollard, G. Maringer et Paillot.

[2] Rapport des atrocités et crimes... *idem.*

[3] Rapport des atrocités et crimes... *idem.*

A côté de ces crimes il en est d'autres, en nombre immense, qui ont été établis par les enquêtes auxquelles des magistrats de l'ordre judiciaire ont procédé sur tous les points du territoire, auprès des militaires soignés dans les hôpitaux. « Beaucoup de blessés ont rapporté que, quand ils étaient restés sur le champ de bataille, ils avaient assisté au meurtre de camarades, *achevés à coup de fusil, de revolver, de crosse ou de baïonnette,* par des soldats, des sous-officiers et même des officiers allemands. D'autres avaient été l'objet de tentatives d'assasinat ; quantité d'entre eux ont été, en outre, dévalisés. Ces faits se sont passés partout où l'on a combattu [1] (ils ont été constatés par des procès-verbaux des parquets). On frémit d'horreur en lisant les atrocités que les brutes teutonnes ont commises sur nos pauvres blessés « achevés à coups de crosse, à coups de talon et de baïonnette, dit le rapport, puis fouillés et volés ». Tous les militaires blessés, rapporte le sous-lieutenant Baudens du 88e de ligne, le 7 septembre, dans la Marne, ont été retrouvés *les mains liées et odieusement massacrés.*

Bien d'autres faits du même genre et non moins criminels ont été révélés aux magistrats par des militaires qui tous ont déposé sous la foi du serment. Certains sont relatés dans les carnets qui ont été trouvés sur des prisonniers ou sur des cadavres allemands. Il est prouvé par l'ennemi même que des soldats français ont été achevés, horriblement mutilés

[1] Rapport de la Commission d'enquête, du 1er mai 1915.

ou torturés par les Allemands [1]. « On a vu des détachements ennemis *brûler des blessés dans des meules de paille ou dans des bâtiments en feu* » [2].

Mais l'inhumanité des troupes allemandes ne s'est pas manifestée seulement à l'égard des blessés ; « bien des prisonniers en ont également été victimes». Le 27 août, dit le rapport, à Mézières, les Allemands ont fusillé tous les soldats d'une section du 14e de ligne, qu'ils avaient fait prisonniers. Un détachement du 2e régiment du génie, dans les rangs duquel était le sapeur Delage, a retrouvé les *cadavres qui avaient encore les mains liées derrière le dos.*

Trois sections de la 3e compagnie du 67e de ligne furent capturées par les Allemands ; pour ne pas s'en embarrasser, «ils les massacrèrent tous à coups de fusil et à coups de crosse. Une trentaine d'hommes du 99e, cernés par les Allemands, déposèrent leurs armes : « on les aligna contre un mur où ils furent impitoyablement fusillés par un peloton d'assassins qui tirait sur eux à cinq ou six pas [3] ». D'autres témoins confirment de pareilles scènes d'horreur et de sauvagerie : le soldat Maillet, du 2e zouave, a vu, en se portant à l'attaque du village de Saint-Brice (Marne), les corps d'environ 25 tirailleurs algériens qui avaient eu le crâne *défoncé avec leurs propres fusils. Les crosses étaient couvertes de sang.*

[1] Calepin du soldat Fahlenstein, du 34e fusiliers (2e corps) : massacres commis le 18 août 1914, aux environs de Péronne.

[2] Dépositions du soldat Gaye, du 144e d'infanterie, et du soldat Bergès, le 23 août, à Lobbes (Belgique).

[3] Rapport de l'enquête d'après les témoignages des soldats Palayer, Grand, Dufaud, Blanc et Reynard.

M. Verny, capitaine au 2e régiment du génie, a vu, à cinq kilomètres du village de Petites-Perthes (Marne), dix-huit prisonniers qui avaient été fusillés par les Allemands *après avoir été ligotés à l'aide de courroies de musette.*

Nos ennemis font aussi prisonniers nos médecins, contrairement aux immunités garanties par la Convention de Genève, tirant sur eux fréquemment, ouvrant à chaque instant le feu sur les brancardiers ou les infirmiers et bombardant les ambulances ainsi que les voitures sanitaires.

L'enquête a établi, en outre, que l'armée allemande tire continuellement sur nos ambulances comme sur nos convois sanitaires, et qu'elle le fait en pleine connaissance de cause. Tous ces faits que je résume rapidement suffisent à dénoter les procédés de guerre de ces barbares qui non seulement massacrent les populations civiles, mais foulent aux pieds, vis à vis des combattants, *les lois les plus élémentaires du droit des gens et les devoirs les plus sacrés de l'humanité.*

Au massacre, à la dévastation, au pillage, les Allemands ont ajouté un autre crime, violant les règles du droit international : les impôts.

L'exorbitante contribution de guerre de *trois millions* de francs fut réclamée par le *général Bülow*, à la petite ville de Wavre, qui, écrivait-il au bourgmestre « sera incendiée et détruite, si le paiement ne s'effectue pas à terme utile, sans égards pour personne : *les innocents souffriront avec les coupables* ». *Tout cela ne vaut pas la vie d'un soldat allemand,*

disait le général *Von Bissing*. Quant à la monstrueuse contribution de guerre de 500 millions de francs dont fut frappée la ville de Bruxelles, elle fut ordonnée par le général *Sixtus* d'Arnim, commandant le IVe corps d'armée allemand.

Le duc de Gronau, l'émule du Kronprinz *praedator*, qui occupait avec son état-major le château de Villers-Notre-Dame, en Belgique, avait fait saisir 146 couverts, 236 cuillers de vermeil, 3 montres en or, 9 livrets de caisse d'épargne, 1.500 bouteilles de vin, des habits de soirée, des œuvres d'art et quantité de linge d'enfant, qui furent emportés en Allemagne.

Le *Colonel Zollern*, après avoir ordonné, en Pologne, le pillage et la dévastation, proclamait que les maisons et les quartiers de la ville dont les habitants auront été *soupçonnés* d'actes hostiles envers l'armée, *seront immédiatement ruinés et détruits. Les femmes et les enfants ne seront pas autorisés à quitter ces maisons.*

Le major *Von Mehring*, qui commandait la place de Valenciennes, déclarait dans une proclamation : « j'ai détruit toute la ville : *l'ancienne ville d'Orchies, ville de 5.000 habitants*, n'existe plus ; les maisons, l'hôtel-de-ville et l'église sont anéantis ».

Le major *Manteuffel* avait ordonné la destruction de Louvain et les horribles atrocités qui y furent commises ; le major de *Bülow*, les massacres et la destruction d'Aerschot ; le major *Botwitz* l'achèvement des blessés et le meurtre des prisonniers de guerre. Le lieutenant *Eberlein* raconte dans les *Münchener Neueste Nachrichten*, l'atroce perfidie dont il fit

usage pour pénétrer à Saint-Dié, en se servant des habitants pour couvrir ses troupes...

Voilà, conclut M. Léon Maccas, les généraux et officiers allemands dont les noms sont connus. Il y en a beaucoup d'autres. Mais l'impossibilité de les nommer tous ne doit pas empêcher de vouer à l'exécration du monde civilisé, par leurs noms imprimés ici, ceux que désignent des rapports précis.

A la suite de deux empereurs [1], « voici deux maréchaux [2], quatorze généraux, six princes et nobles, cinq colonels, seize commandants et majors, treize autres officiers subalternes, inscrits sur le tableau d'horreur que nous avons retracé, et dont ils sont, avec le peuple allemand tout entier, les auteurs distincts et responsables » [3].

On connaît les « avis à la population » que les généraux allemands avaient eu l'audace de faire afficher sur les murs des villes momentanément occupées : il est bon de les rappeler pour que l'on puisse juger encore plus leur infamie : le 3 septembre 1914, le commandant en chef, von Fasbender faisait publier « ces dispositions » à la commune de Lunéville [4] :

Avis à la population

Le 25 août 1914, des habitants de Lunéville ont fait une attaque par embuscade contre des colonnes et trains allemands. Le même jour, des habitants ont

[1] M. Léon Maccas cite Guillaume II et François-Joseph.

[2] Le maréchal de Hindenbourg et le maréchal Von der Goltz.

[3] Léon Maccas, *Les cruautés allemandes,* chap. xvi : Responsabilités, Conclusion.

[4] Ce document a été communiqué à la Commission d'enquête par le maire de Lunéville.

tiré sur des formations sanitaires marquées par la Croix-Rouge. De plus, on a tiré sur des blessés allemands et sur l'hôpital militaire contenant une ambulance allemande [1]. A cause de ces actes d'hostilité, une contribution de 650.000 francs est imposée à la commune de Lunéville. Ordre est donné à M. le Maire de verser cette somme en or (et en argent jusqu'à 50.000 francs) le 6 septembre 1914, à neuf heures du matin, entre les mains du représentant de l'autorité militaire allemande. Toute réclamation sera considérée comme *nulle* et non *arrivée*. On n'accordera pas de délai.

Si la commune n'exécute pas ponctuellement l'ordre de payer la somme de 650.000 francs, on saisira tous les biens exigibles ; en cas de non payement, des perquisitions domiciliaires auront lieu et tous les habitants seront fouillés. Quiconque aura dissimulé sciemment de l'argent ou essayé de soustraire des biens à la saisie de l'autorité militaire, ou qui cherche à quitter la ville, *sera fusillé*.

Le maire et les otages pris par l'autorité militaire seront rendus responsables d'exécuter exactement les ordres sus-indiqués. Ordre est donné à M. le Maire de publier de suite ces dispositions à la Commune.

Hénaménil, le 3 septembre 1914.

Le commandant en chef, Von FASBENDER.

Certifié pour copie conforme :

Le maire de Lunéville, signé : KELLER.

[1] On sait que toutes ces allégations sont mensongères et que ces prétextes étaient invoqués par les Allemands.

Partout, les constatations, les attestations sous la foi du serment, ne font que confirmer la rage, la folie, l'infamie de tous les actes commis par des brutes déchaînées : « Les ennemis, disent des témoins [1] de la commission d'enquête, étaient dans un état de rage indescriptible, poussant des cris de fous furieux, tirant des coups de fusil de tous côtés, brisant et saccageant tout sur leur passage. Les Allemands mettaient le feu à plusieurs maisons, à l'aide de pompes à pétrole et de sortes de « crapauds ». Ils incendiaient par les volets, ou encore par la literie. Le pillage était général : « J'ai vu, dit le témoin, trois cadavres de personnes fusillées.» Un certain nombre de personnes des environs, comme M. Barthélemy, qui étaient venues se réfugier ici, y ont trouvé la mort. Dès que les Français étaient faits prisonniers, le premier soin de l'ennemi était de leur faire enterrer les morts. « Tous les civils, ajoute le témoin [2], avaient été fusillés par l'ennemi : quelques-uns avaient les mains attachées ; certains étaient tués dans les rues, au passage ; d'autres ont été alignés pour être fusillés. » D'autres témoins ont vu les cadavres des otages, « presque tous des vieillards, qui avaient été fusillés [3] par l'ennemi (près de Lunéville). Tous avaient les mains attachées ; quelques-uns avaient un bandeau sur les yeux ; on avait dû entraver ces malheureux avant de les exécuter. »

Partout où passent les armées allemandes, ce ne

[1] A. Marande ; A. Kislique (Gerbéviller).

[2] C. Valet (Gerbéviller) ; C. Bauzet (Gerbéviller).

[3] Déposition de M. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle.

sont que massacres, incendies et pillages. Les réfugiés arrivés de Serbie, ce vaillant peuple qui combat désespérément sur le front nord où il dispute le terrain pied à pied contre le fourbe et traître Bulgare, fournissent les détails les plus terribles sur les atrocités commises dans leur pays par les soldats bulgares. Les pires horreurs de la guerre de 1913 ont été dépassées dans cette campagne. Tous les Serbes qui tombent aux mains des Bulgares sont massacrés sans égard pour l'âge ou le sexe, avec des raffinements de torture. Nous retrouvons là les mêmes cruautés que l'historien latin [1] a retracées dans son saisissant langage.

Les journaux de Salonique [2] nous disent que des actes de cruauté sans nom ont eu lieu, notamment dans les environs de Nich où des centaines de femmes et d'enfants ont été brûlés vifs dans les églises où ils s'étaient réfugiés.

En Macédoine, tout a été systématiquement pillé et incendié, au point qu'il ne reste plus une maison debout, là où sont passés les Bulgares. Chez ce peuple aussi, comme en France, comme chez toutes les puissances que l'Allemagne espérait conquérir, l'espionnage éhonté jouait un rôle essentiel : les officiers bulgares déguisés parcouraient le pays en invitant les habitants à prendre les armes contre la Serbie.

Devant tant d'atrocités, la conscience est révoltée ; on a peine à croire à tant d'ignominies, à tant de

[1] TACITE, *Annales,* liber I, cap. 51 : *Non aetas, non sexus, miserationem attulit.*

[2] Salonique, 17 novembre 1915.

cruautés infamantes. « Leur dernière infamie, écrivait Jean Richepin [1], ils viennent enfin de la commettre. Ce n'est pas la plus atroce. Ils ont, dans l'atrocité, depuis longtemps déjà, franchi les limites au-delà desquelles on cesse d'être un homme pour rétrograder jusqu'à l'anthropoïde de l'âge quaternaire. Ce n'est pas la plus hideuse. Ils ont mis leur gloire essentielle à fusiller les populations sans armes, à dévaster les cités ouvertes, à bombarder les cathédrales, à incendier les bibliothèques, à détruire les œuvres d'art quand ils ne peuvent pas les voler, à cambrioler en assassinant, comme une bande d'apaches conduits par un échappé de cabanon, à dépasser en horreurs tous les Barbares de toutes les époques, et à faire oublier les Attila, les Omar et les Tamerlan, avec leur Bonnot couronné.

Ce n'est pas la plus immonde. Violeurs, dès les premiers jours, des neutralités garanties par leur signature, et violeurs du droit des gens, et mis ainsi en goût de tous les viols, ils se sont rués à quatre pattes et ne sauraient s'y vautrer davantage au fond de l'abîme où se soûle leur scélératesse de gorilles sadiques. Et cependant, celle-là qu'ils viennent de commettre, la dernière, l'inespérée, celle qui ne paraît tout d'abord ni la plus atroce, ni la plus hideuse, ni la plus immonde, c'est elle qui est en quelque sorte le sceau suprême de toutes les autres, et qui imprime ce sceau comme avec un fer rouge sur le front déshonoré de l'Allemagne mise définitivement, par cette

[1] Jean Richepin, *Proses de guerre*, octobre 1914.

marque indélébile, au pilori de l'Histoire et au ban de l'humanité. C'est l'infamie la plus bête, la plus plate, la plus abjecte, l'infamie pour laquelle aucune voix ne saurait demander aucun semblant de circonstance atténuante, devant laquelle se tait toute pitié, désormais incapable de crier grâce ou seulement d'en murmurer le mot, fût-ce d'en risquer le geste. C'est l'infamie où la raison elle-même se dégrade, où s'avilit la conscience, où l'âme abdique. C'est l'infamie où l'élite d'une nation communie cyniquement avec les plus bas instincts de sa tourbe la plus basse, et se délecte et s'extasie en cette communion.

C'est l'infamie où les plus beaux, les plus riches cerveaux de cette élite, des cerveaux lumineux, des cerveaux de penseurs, de savants et d'artistes, deviennent pareils au cerveau du catoblepas, de ce fantastique animal si monstrueusement stupide qu'il se broute les pieds sans y prendre garde.

Car la voilà, dans toute son ignominie de ténèbres, dans sa honte sans exemple et sans fond, la dernière infamie, l'inespérée, que viennent de commettre, non plus contre nous cette fois, mais bien contre l'Allemagne leur mère, les *intellectuels* allemands.

Ils sont près de cent, ayant approuvé de leurs signatures, à genoux, cet *Appel aux nations* civilisées, où ils affirment que ce n'est pas l'Allemagne qui a provoqué la guerre on qu'ils sont innocents de toutes les abominations dont on les accuse...

L'Allemagne est un peuple sanguinaire et félon.

CHAPITRE V

COMMENT NOS GÉNÉRAUX GAGNENT LES BATAILLES

§ 1. Fabius Maximus et Annibal

Personne ne met en doute que Fabius n'ait sauvé la république.

Un général d'armée doit sacrifier sa réputation au salut public.

(FÉNELON, *Dialogues des Morts*, chap. XXXVI.)

L'armée, image sublime et héroïque de la nation, accomplira sa mission... Jamais nous n'avons senti notre victoire plus certaine. (L. BARTHOU.)

« Minucius, le maître de la cavalerie, devant le *génie* de son chef Fabius, vainqueur d'Annibal, harangua ses soldats : « Pour apprendre à commander, leur dit-il, sachons d'abord obéir à l'expérience. Allons rejoindre le camp de Fabius : quand je l'aurai salué du nom de *père* (ubi ego eum *parentem* appellavero), ce nom dû au service qu'il nous a rendu et à la majesté de son caractère, vous, soldats, vous saluerez du nom de patrons ceux dont les bras et les armes viennent de vous sauver [1]. »

[1] TITE-LIVE, liber XXII, paragr. 29.

En arrivant au camp, Minucius salue Fabius du nom de père. « Cum *patrem* Fabium appellasset[1]. » « A vous je dois et mon salut et celui de tous ces soldats ».

Relisons les vers du poète Ennius :

« Un seul homme, en temporisant, a relevé notre fortune. C'est qu'il ne plaçait point les rumeurs publiques avant le salut de l'Etat. *Aussi sa gloire grandit-elle après lui et s'accroît-elle tous les jours* »[2].

Fénelon, dans ses *Dialogues des Morts*, met en présence deux personnages qui nous intéressent tout particulièrement dans cette guerre : Fabius Maximus[3] et Annibal. Il les fait parler avec une franchise et une liberté qui n'appartiennent qu'à l'histoire et à la postérité, en faisant ressortir par leurs propres aveux, ou par le combat de leur amour-propre, tous les défauts de leur caractère, toutes les qualités et tous les torts de leur conduite. C'est, je crois, le plus bel éloge que l'on puisse faire de nos chefs, la critique la plus sûre et la plus indépendante qu'à cette heure, nous puissions formuler.

Fabius, pendant toute la durée de son commandement, malgré les railleries des ennemis, les insultes et les plaintes des Romains, s'était contenté de tenir

[1] Tite-Live.

[2] Ennius : *Unus homo nobis* cunctando *restituit rem.*
Non ponebat enim rumores ante salutem,
Ergo postque magisque viri nunc gloria claret.

[3] « Tous ceux que Fabius le Temporiseur, le timide, comme tu le crois, a conduits aux combats sous ses enseignes calomniées, portent encore aujourd'hui les armes. » (Silius Italicus.)

en échec l'armée d'Annibal, ne hasardant point de combat sans y être forcé ou sans être bien assuré du succès. Le désastre de Cannes justifia Fabius et fit reconnaître la sagesse de son plan. Personne ne met en doute que Fabius n'ait sauvé la république : *Nemini dubium est quin rem romanam cunctando restituerit.* Je cite :

ANNIBAL. — Je vous ai fait passer de mauvais jours et de mauvaises nuits ; avouez-le de bonne foi.

FABIUS. — Il est vrai, mais j'ai eu ma revanche.

ANNIBAL. — Pas trop, vous ne faisiez que reculer devant moi, que chercher des campements inaccessibles sur des montagnes ; vous étiez toujours dans les nues. C'était mal relever la réputation des Romains que de montrer tant d'épouvante.

FABIUS. — Il faut aller au plus pressé. Après tant de batailles perdues, j'eusse achevé la ruine de la république de hasarder de nombreux combats. Il fallait relever le courage de nos troupes, les accoutumer à vos armes et à vos ruses, à votre ordre de bataille, vous laisser amollir dans les plaisirs de Capoue et attendre que vous usassiez peu à peu vos forces.

ANNIBAL. — Mais cependant vous vous déshonoriez par votre timidité [1]. Belle ressource pour la patrie, après tant de malheurs, qu'un capitaine qui n'ose

[1] *Haud grata tamen erat Romanis Fabii cunctatio; eumque pro cauto timidum, pro considerato segnem vocitabant. (De viris illustribus.)*

Cautior quàm promptior habitus est, sed insita ejus ingenio prudentia *bello, quod tum gerebatur, aptissima erat. ...Illum in ducendo bello tempus terere...*

(Q. FABIUS, 218 av. J.-C.)

rien tenter, qui a peur de son onbre comme un lièvre, qui ne trouve point de rochers assez escarpés pour y faire grimper ses troupes toujours tremblantes ! C'était entretenir la lâcheté dans votre camp et augmenter l'audace dans le mien [1].

FABIUS. — Il valait mieux se déshonorer par cette lâcheté que faire massacrer toute la fleur des Romains, comme Térence Varron le fit à Cannes. *Ce qui aboutit à sauver la patrie* et à rendre inutiles les victoires des ennemis, ne peut déshonorer un capitaine ; on voit qu'il a *préféré le salut public* à sa propre réputation [2], qui lui est plus chère que sa vie, et ce sacrifice de sa réputation doit lui en attirer une grande : encore même n'est-il pas question de sa réputation ; il ne s'agit que des discours téméraires de certains critiques [3] qui n'ont pas de vues assez étendues pour prévoir de loin combien cette manière lente de faire la guerre sera enfin avantageuse. Il faut laisser parler les gens qui ne regardent que ce qui est présent

[1] Annibal, qui était bon appréciateur du mérite militaire, rendait justice à Fabius : « Il commença à craindre, dit Tite-Live, lorsqu'il vit que les Romains lui avaient enfin opposé un chef qui faisait la guerre, non au hasard, mais par principes et par règles. » (TITE-LIVE, liber XXII, paragr. 23.)

[2] Nous relevons le vers d'Ennius :

Non ponebat enim rumores ante salutem.

[3] « Il y a des gens qui reprochent au général Joffre sa *temporisation,* écrivait M. Delafosse : moi je lui sais gré infini de respecter le sang de nos soldats et d'attendre que le prix de la victoire lui apparaisse plus marchand et moins cher... Il est naturel qu'on hésite à sacrifier par milliers de pareils soldats pour aller débusquer, à six mètres sous terre, un ennemi qui se cache en des réduits bétonnés et formidablement armés... » (J. DELAFOSSE, *Echo de Paris,* 19 août 1915.)

et que ce qui brille [1]. Quand vous aurez, par votre patience, obtenu un bon succès, les gens mêmes qui vous ont le plus condamné seront les plus empressés à vous applaudir. Ils ne jugent que par le succès : ne songez qu'à réussir ; si vous y parvenez, ils vous accableront de louanges.

ANNIBAL. — Mais que voulez-vous que pensassent vos alliés ?

FABIUS. — Je les laissais penser tout ce qui leur plaisait pourvu que je sauvasse Rome, comptant que je serais bien justifié sur toutes leurs critiques, après que j'aurais prévalu sur vous.

ANNIBAL. — Sur moi ! vous n'avez pas eu cette gloire. Une seule fois j'ai décampé devant vous et en cela j'ai montré que je savais me jouer de toute votre science dans l'art militaire...

FABIUS. — ...Vous ne pouvez désavouer que je vous ai affaibli, que j'ai repris des places, que j'ai relevé de leurs chutes les troupes romaines ; et si le jeune Scipion ne m'en eut dérobé la gloire, je vous aurais chassé de l'Italie. Si Scipion en est venu à bout, c'est qu'il y avait encore une Rome sauvée par la *lenteur* [2] de Fabius. Cessez donc de vous moquer d'un homme qui, *en reculant* un peu devant vous, est cause que vous avez abandonné toute l'Italie, et fait périr Carthage. *Il n'est pas question d'éblouir par des com-*

[1] TITE-LIVE, II, 57 : La gloire qu'on a su mépriser dans le temps revient avec usure et avec avantage : *Spreta in tempore gloria etiam cumulatior redit.*

[2] *Adversùs hostem toties victorem missus Quintus Fabius dictator, Annibalis impetum morâ fregit ; ...belli rationem mutavit...*

mencements avantageux ; l'essentiel est de bien finir.

. . . .

Toute interprétation [1] de ce dialogue affaiblirait la haute portée morale de ces deux grands chefs de l'antiquité : dans cette guerre effroyable, déchaînée par l'orgueilleux Kaiser, ce dialogue est en quelque sorte la critique aisée, rationnelle, élogieuse en même temps, par la bouche du grand Fénelon, de nos chefs, dont nous allons en quelques traits, admirer le génie.

Ce dialogue, en effet, est plein d'actualité, et sans vouloir insinuer que c'est un croquis de la *Chambre*, on croirait entendre une loyale discussion entre deux adversaires renommés, deux personnages illustres, et lire une critique juste, ferme et vigoureuse de la nouvelle tactique imposée par nos chefs qui, dans cette guerre sanglante, toute de siège, ont su prévoir, déjouer toute la ruse allemande et lentement, mais avec certitude, nous mener à l'inévitable victoire.

Le rapport du général en chef de l'armée anglaise, écrivait tout récemment M. J. Reinach, montre avec quelle **patience** stoïque le général Joffre, à la suite des batailles de la Marne, a attendu le moment de *manœuvrer* l'ennemi sur la Marne. C'est que, suivant l'opinion d'un général éminent [2], « le général Joffre

[1] J'ai tenu à reproduire in extenso ce dialogue si intéressant : il est, dans les moments critiques que nous traversons, d'une telle actualité, que j'aurais craint d'en diminuer l'importance en ne le citant que partiellement.

[2] Général Zurlinden.

nous a déjà fait voir qu'il a toutes les qualités du grand chef, la hauteur du caractère, la force, la pondération de l'esprit, le talent, la clairvoyance, la volonté de vaincre et même le bonheur. Ayons foi en lui ».

Nous admirons tous la sagesse du plan du généralissime et de son état-major. Il n'était pas toujours aisé, même dans les combats antiques, d'enlever des retranchements. Annibal, disent les historiens, après une série de marches et de contre-marches, du golfe de Tarente au bord de l'Aufidus [1], n'avait pu prendre son adversaire en flagrant délit de fausse manœuvre. Il était donc, à son tour, condamné à la *prudence*. Un camp romain n'était point facile à forcer. Le Carthaginois, si habile en rase campagne, ne savait pas enlever de vive force des retranchemente solides. Néron, initié pendant dix années à la tactique carthaginoise, tourna l'aile gauche d'Asdrubal, tailla en pièces le Gaulois. La tête d'Asdrubal jetée dans les retranchements ennemis apprit à Annibal la ruine de ses dernières espérances. « Il avait manqué à son génie, dit Duruy, en manquant de vigilance : *Rome était définitivement sauvée, et le Carthaginois définitivement vaincu.* »

A plusieurs siècles de distance, nous avons pu voir la France iniquement envahie résister au perfide agresseur, et après avoir sagement temporisé par un plan habilement conçu et merveilleusement exécuté, nous avons pu refouler définitivement les hordes bar-

[1] L'an 207.

bares, et définitivement les tenir en échec : car nous possédons, comme dans les temps antiques, ce grand chef qui, disait Tite-Live, savait agir avec *vigueur et audace* [1], ce chef avec lequel les soldats étaient le plus confiants et le plus hardis [2], ce chef, plein d'audace pour affronter le danger *et plein de prudence* dans le danger même [3].

Quel était donc ce plan habile ? Quels étaient les ordres des généraux ? Quelles étaient leurs méthodes géniales ? Relisons notre histoire.

« Voilà ce qui se passa en Espagne, le second été de la Guerre Punique ; pendant ce temps, en Italie, *la sage lenteur de Fabius* avait permis à Rome de respirer un peu après de cruelles défaites » [4].

Cependant Annibal n'en était pas médiocrement inquiété, en voyant que les Romains avaient enfin choisi pour diriger la guerre un homme qui donnait tout au *calcul* et non à la *fortune* [5]. Mais cette sagesse de Fabius était l'objet des dédains, et de la ville et de l'armée, surtout depuis qu'en l'absence du dictateur *la témérité* du maître de la cavalerie (Minucius) avait obtenu un succès plus apparent que réel.

[1] Tite-Live, xxi, 4 : *Ubi quid fortiter ac strenue agendum esset.*

[2] *Neque milites alio duce plus confidere aut audere.*

[3] Tite-Live, xxi, 4 : *Plurimum audaciæ ad pericula capessenda, plurimum consilii inter pericula ipsa erat.*

[4] Tite-Live, liber xxii, paragr. 23 : *Cum in Italia quoque paulum intervalli cladibus Romanis sollers cunctatio Fabii fecisset.*

[5] Tite-Live, *id. : Magistrum militiæ qui bellum ratione, non fortuna gereret...*

Fabius, qui n'avait pas moins à lutter contre les siens que contre l'ennemi, leur opposa d'abord une résistance invincible [1]. Il n'ignore pas que, non plus au camp seulement, mais à Rome même, *sa lenteur est mal vue* [2], et cependant il persiste opiniâtrement dans son plan jusqu'à la fin de l'été.

Bien que les Romains, au pied de leurs retranchements, eussent assurément l'avantage de la position, Annibal n'en avança pas moins avec sa cavalerie légère pour harceler l'ennemi. Les Carthaginois chargeaient et fuyaient tour à tour par attaques partielles et répétées. L'armée romaine ne s'avança point ; ce fut un combat languissant [3], tel que le voulait le dictateur, et non tel que l'eût souhaité Annibal... Il semblait alors qu'Annibal fut enfermé, le chemin de Casilinum étant coupé. Tandis que les Romains avaient derrière eux Capoue, le Samnium et tant de riches alliés qui leur apportèrent les vivres, les Carthaginois allaient avoir l'hiver à passer entre les roches de Formies d'un côté, et de l'autre, les sables, les marais affreux de Liternum, et au milieu de bois hérissés Annibal vit bien qu'on l'attaquait avec ses propres armes [4]...

Mais Fabius avait déjoué tous les stratagèmes d'Annibal et avait porté son camp ailleurs ; après avoir

[1] Tite-Live : *Invictum animum præstat...*

[2] Tite-Live : *Etiam Romæ in famem suam cunctationem esse...*

[3] Tite-Live, xxii, 17 : *Lenta pugna et ex dictatoris magis quam Hannibalis fuit voluntate.*

[4] Tite-Live : *Nec Hannibalem fefellit suis se artibus peti.*

franchi les gorges au-dessus d'Allifes [1], il vint s'établir dans une position forte et élevée. Fabius, qui se tenait entre l'ennemi et Rome, conduisait l'armée par les hauteurs, sans perdre de vue Annibal et sans lui livrer bataille [2] ; puis, revenant sur ses pas vers l'Apulie, le dictateur se retrancha sur le territoire de Larinum. C'est alors qu'il employa, près de tous ses chefs, autorité, conseils, prières. « Il faut compter disait-il, plus *sur la prudence que sur la fortune* [3], et ne point considérer comme un résultat d'avoir déjoué tout l'été les desseins de l'ennemi... Ce n'est pas peu de chose d'avoir *cessé d'être vaincu* par un ennemi tant de fois vainqueur et d'avoir respiré après tant d'échecs successifs [4] ».

Mais l'armée brûlait de combattre, et la *lenteur* du dictateur paraissait exaspérer le peuple romain qui, pour affaiblir l'autorité de Fabius, était disposé à donner à Minucius, le maître de la cavalerie, un pouvoir égal à celui qu'avait déjà le dictateur. Mais, disait celui-ci, « *si l'autorité et la direction suprême restaient entre ses mains, il serait bientôt démontré à tous que la fortune n'a qu'une importance bien minime, quand le général est bon ; que ce qui décide de tout, c'est la clairvoyance et la sagesse* [5] ».

[1] TITE-LIVE : *Transgressusque saltum super Allifas loco ac munito concedit.*

[2] TITE-LIVE : *Nec absistens nec congrediens.*

[3] TITE-LIVE, XXII ; 18 : *Ut plus consilio quam fortunæ confidat.*

[4] TITE-LIVE, *id. : Haud parvam rem esse ab totiens victore hoste vinci desisse et ab continuis cladibus respirasse.*

[5] TITE-LIVE, liber XXII, paragr. 25 : *Ut sciant homines bono imperatore haud magni fortunam momenti esse, mentem rationemque dominari.*

Malgré ce discours *pro domo*, tous les esprits étaient animés d'une haine sourde contre le dictateur et d'une vive sympathie pour le maître de la cavalerie, Minucius, qui était arrivé là par l'éclat de son bonheur et de son courage, mais qui voulait ternir la gloire de son rival Fabius dont « les *hésitations et les lenteurs étaient condamnées et par les dieux et par les hommes* [1].

Mais Fabius refusa énergiquement les propositions de son collègue qui demandait « d'avoir un pouvoir entier et absolu chacun à son tour, ou pour un jour, ou pour plus de temps, si cela semble préférable ». Ainsi, chacun de nous, disait Minucius, pourrait opposer à l'ennemi, en même temps qu'une égale habileté, des forces égales, si l'occasion se présentait de combattre.

Fabius se refuse à un tel arrangement ; car ce serait tout abandonner à la fortune que de livrer toutes les forces à la *témérité* de son collègue [2].

« Si on a donné une part de son autorité, dit-il, on ne la lui a pas enlevée tout entière. Jamais il ne renoncera volontairement à la part qui lui reste dans la direction de la campagne. Ainsi, ils ne commanderont pas chacun un jour ni à tour de rôle ; ils se partageront l'armée, et puisque sa *prudence* [3] *ne peut*

[1] Tite-Live, liber xxii, paragr. 27 : *Si dictator in cunctatione ac segnitie Deorum hominumque judicio damnata perstaret.*

[2] Tite-Live, *id. : Omnia fortunam eam habitura quamcumque* temeritas *collegæ habuisset...*

[3] Tite-Live, *id. : Exercitum divisurum, suisque consiliis, quoniam omnia non liceret, quæ posset, servaturum.*

la sauver tout entière, elle en sauvera du moins la moitié. » Les légions furent partagées entre eux, comme elles l'étaient entre les consuls.

Annibal, instruit à la fois par les transfuges et par ses espions, comptait triompher de l'audace et de la témérité de Minucius qui, à la tête des plus aveugles et des plus fougueux, lance sa cavalerie, mais Annibal, avec ses troupes embusquées dans des enfoncements de rochers, où il avait dissimulé près de cinq mille hommes, prend en queue et en flanc les troupes légères des Romains qui n'eurent plus, dit l'historien, « ni le courage de combattre, ni l'espérance de fuir [1] ».

« C'est bien cela, s'écrie Fabius, en entendant d'abord un premier cri d'effroi, puis en voyant de loin la déroute de l'armée ; comme je le craignais, la fortune n'a pas tardé à punir la témérité. Devenu l'égal de Fabius en pouvoir, pour le talent et le succès, il trouve son maître dans Annibal. Mais à plus tard les récriminations et les reproches : *maintenant en avant les étendards ! Arrachons* à l'ennemi la victoire, à nos concitoyens l'aveu de leur erreur [2] ! »

Déjà une partie de l'autre armée était en déroute ou songeait à la fuite, quand apparut celle de Fabius, comme un secours envoyé du ciel... Les Romains s'étaient arrêtés dans leur fuite tumultueuse, et l'ardeur des ennemis s'était ralentie. Déjà les troupes

[1] Tite-Live, xxii, 28 : *Fecerunt ut neque animus ad pugnam neque ad fugam spes cuiquam superesset.*

[2] *Nunc signa extra vallum proferte ; victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus.*

vaincues et les troupes fraîches ne formaient presque plus qu'une seule armée, quand Annibal fit sonner la retraite, avouant hautement que, « *vainqueur de Minucius, il était vaincu par Fabius* [1]. »

Minucius s'inclinait devant *le génie d'un tel chef* ; il assemble ses soldats : « J'ai souvent entendu répéter, leur dit-il, que celui-là est au premier degré de la sagesse qui sait prendre par lui-même le meilleur parti ; qu'après lui, vient celui qui écoute les bons conseils... Puisque le premier degré de talent et de génie nous est refusé, sachons garder le second sans tomber plus bas : *pour apprendre à commander sachons d'abord obéir à l'expérience* [2]. Allons rejoindre le camp de Fabius ; portons nos étendards vers sa tente ; *quand je l'aurai salué du nom de père*, ce nom dû au service qu'il nous a rendu et à la majesté de son caractère [3], vous, soldats, vous saluerez du nom de patrons ceux dont les bras et les armes viennent de vous sauver ; à défaut d'autre gloire, que ce jour nous donne celle de la reconnaissance. »

En arrivant au camp de Fabius, le maître de la cavalerie, devançant tous les autres, *salue Fabius du nom de « père »* [4], tous ses soldats saluent du nom de « *patrons* » les soldats de Fabius placés autour

[1] Tite-Live, xxii, 29 : *Palam ferente Hannibale ab se Minucium, se ab Fabio victum.*

[2] Tite-Live, *id. : Dum imperare discimus, parere prudenti in animum inducamus.*

[3] Tite-Live, *id. : Ubi ego eum* parentem *appellavero, quod beneficio ejus erga nos ac majestate ejus dignum est...*

[4] Tite-Live : *Magister equitum, cum* patrem *Fabium appellasset.*

de lui. Alors Minucius s'écrie : « Dictateur, mes parents, auxquels je viens de vous égaler en vous donnant le seul nom qui puisse exprimer ma reconnaissance, ne m'ont donné que la vie : à vous je dois et mon salut et celui de tous ces soldats [1]. Aussi, ce plébiscite, qui a été pour moi un fardeau plutôt qu'un honneur, le premier je l'abolis et je l'annule...! Je rentre sous vos ordres, sous vos auspices. » A Rome, quand parvint cette nouvelle, chacun, à l'envi, porta au ciel le nom de *Maximus*. Annibal lui-même, qui avait jusqu'ici méprisé les généraux et les soldats romains, rendit le même hommage à son ennemi.

Les nouveaux consuls adoptèrent la tactique de Fabius. Annibal sortait-il pour fourrager, Atilius et Servilius tombaient sur lui de différents côtés au moment favorable, harcelant ses soldats, surprenant ceux qui s'écartaient. Quant à un engagement général, que l'ennemi voulait provoquer par tous les moyens, ils s'y refusaient toujours. Et telle était la détresse d'Annibal, qui n'avait plus aucun espoir de nourrir ses troupes dans ce pays, que, si sa retraite n'avait pas eu l'air d'une fuite, il aurait regagné la Gaule. Les enrôlements une fois terminés, les consuls attendirent l'arrivée des secours envoyés par les alliés et les villes de nom latin.

Avant de quitter Rome, Paul-Emile, pour contrecarrer les projets de son collègue, l'ambitieux et fougueux Varron, harangua le peuple : il s'étonnait, dit-il, « qu'un général, avant de connaître soit son

[1] TITE-LIVE : *Vitam tantum debeo, tibi cum meam salutem, tum omnium horum.*

armée et celle de l'ennemi, soit la situation des lieux et la nature du pays, sût, encore dans Rome, encore revêtu de la toge, ce qu'il aurait à faire à l'armée, et pût même annoncer le jour où il engagerait contre l'ennemi une bataille rangée. Quant à lui, il ne préjuge pas, avant le jour venu, sur le parti à prendre, car il convient aux hommes de se plier aux circonstances plutôt que de les plier à soi. Il espère que les plans dictés par la *prudence* et la *sagesse* auront un heureux succès [1]. Quant à la *témérité*, outre qu'elle est une folie, elle a peu réussi jusqu'à ce jour. »

Paul-Emile, livré à lui-même, préférait la prudence à la précipitation ; mais Fabius Maximus l'affermit encore davantage dans ces dispositions : «Si Varron, lui dit-il, en vient aux armes sur-le-champ, ou je ne connais ni l'art militaire, ni la nature de cette guerre, ni notre ennemi, ou il y aura un lieu plus célèbre encore par nos malheurs que Trasimène. Ce n'est pas l'instant de me glorifier, parlant à vous seul, et d'ailleurs si j'ai dépassé la mesure, c'est plutôt en méprisant, qu'en recherchant la gloire ; mais telle est la vérité : il n'y a qu'un moyen de combattre Annibal, celui que j'ai pris. Et cela n'est pas seulement démontré par le résultat, ce maître des esprits bornés, mais par la *raison*, qui a été et sera toujours immuable tant que la nature des choses ne changera pas. »

Les discours, les conseils que donnait Fabius à son collègue, les événements, la fidélité des alliés, l'or-

[1] TITE-LIVE, XXII, 38 : *Optare ut, quæ caute ac consulte gesta essent, satis prospere evenirent.*

gueil des armées de l'empereur Guillaume, qui s'affaiblissent de jour en jour, tous les événements qui s'enchaînent, tout cela paraît écrit, inspiré par la guerre que le Kaiser a voulu, et donne raison à la vaillance, à l'habileté, au génie de nos chefs qui dirigent nos soldats et les mènent à la victoire.

Ecoutons Fabius : Nous soutenons la guerre sur notre sol, dans notre patrie [1]. Autour de nous, partout des concitoyens, partout des alliés. Ils nous fournissent armes, soldats, chevaux, vivres ; ils nous fourniront toujours tout. Déjà cette preuve de fidélité ne nous a pas manqué dans nos revers.

Annibal au contraire combat sur une terre étrangère et ennemie ; loin de sa demeure, loin de sa patrie, tout est armé et conjure contre lui. Ni sur terre ni sur mer, il ne trouve la paix ; nulle part rien qui soit à lui ; il vit au jour le jour et de **pillage;** *la faim lui a tué plus d'hommes que le fer.* Doutez-vous donc que la *temporisation* ne doive l'achever [2], lui qui s'affaiblit de jour en jour, qui ne reçoit ni vivres, ni renforts, ni argent ?... Vos troupes veulent ce que veut l'ennemi ; le désir de Varron est le même que celui d'Annibal. Vous serez seul contre deux généraux ; mais vous leur résisterez, si vous restez insensible à l'opinion et aux rumeurs de la foule... On dit que la lumière de la vérité est trop souvent voilée ; mais on ne l'éteint jamais. *Celui qui*

[1] Tite-Live, liber xxii, cap. 39 : *Bellum gerimus, in sede ac solo nostro.*

[2] *Id. : Dubitas ergo quin sedendo superaturi simus.*

méprise la gloire aura la véritable [1]. Laissez qualifier notre *prudence* de *timidité* [2].

L'histoire n'est-elle donc pas un éternel recommencement et ne retrouve-t-on pas, dans tous ces faits, dans tous ces récits antiques, le génie, le talent, l'audace et la prudence habile de nos chefs ?

Quand le consul Scipion, après avoir traversé le Pô, vint camper auprès du Tésin, il rangea ses troupes en bataille, nous dit Tite-Live, et pour animer leur courage, il les harangua en ces termes : « Ce n'est plus comme naguère pour la possession de la Sicile et de la Sardaigne qu'il faut se battre, mais pour la possession de l'Italie même : et il n'y a pas derrière nous une autre armée qui arrête l'ennemi si la victoire ne nous reste point...

« *C'est ici même, soldats, qu'il faut arrêter l'ennemi, comme si nous combattions devant les murailles de Rome* [3]. Que chacun de vous se persuade qu'il va couvrir de son bouclier, non pas son corps, mais sa femme et ses petits enfants. Et même, qu'il ne songe pas seulement à sa famille ; qu'il se dise et se répète que le Sénat et le peuple romain ont aujourd'hui les yeux fixés sur nous. *De notre énergie et de notre courage va dépendre la fortune de Rome et de l'empire romain* [4]. »

[1] Tite-Live, *id. : Gloriam qui spreverit veram habebit.*

[2] *Id. : Sine timidum pro cauto vocent.*

[3] Tite-Live, liber xxii, cap. 41 : *Hic est obstandum, milites, velut si ante Romam mœnia pugnemus.* Nous dirons aujourd'hui : dans les plaines de la Marne, devant les murs mêmes de Paris !

[4] Tite-Live, liber xxii : *Qualis nostra vis virtusque fuerit, talem deinde fortunam illius urbis ac Romani imperii fore.*

En relisant le discours de Scipion à ses soldats avant la bataille, ne croirait-on pas entendre la proclamation brève, énergique de notre grand chef, avant la glorieuse et décisive bataille de la Marne ?

Au moment où Paris, c'est-à-dire la France, était en péril, le généralissime, comme jadis le consul Scipion, par un ordre vibrant [1] ranimait l'ardeur de ses troupes prêtes à tout prix à « attaquer et à refouler l'ennemi, et dans une bataille *dont dépend le salut du pays* » garder, *coûte que coûte,* le terrain conquis et se *faire tuer sur place* plutôt que de reculer.

Et, pour enflammer encore davantage l'ardeur de ses légions, le consul s'écriait (comme le généralissime, le 6 septembre 1914) : « *Soldats, il vous faut vaincre ou mourir à l'endroit où vous rencontrerez l'ennemi* [2]. Mais si le destin vous impose la nécessité de combattre, en retour, il vous réserve, si vous êtes vainqueurs, des récompenses telles que les hommes n'osent pas même en demander de semblables aux dieux immortels...

« C'est ici que la fortune a placé le terme de vos fatigues ; c'est ici qu'elle vous réserve une récompense proportionnée à l'éclat de vos services. De quelque côté que se portent mes regards, je vois partout courage et force : ici, ma vieille infanterie ; vous, mes

[1] Ordre du Généralissime du 6 septembre. J'ai reproduit cette énergique harangue dans le 1er tome, page 61 : La tactique des généraux dans les guerres antiques.

[2] Tite-Live, liber xxi : *Hic vincendum aut moriendum milites, est, ubi primum hosti occurristis...*

fidèles et intrépides alliés ; vous tous enfin, prêts à combattre *pour la patrie* et pour une juste vengeance...

« Force vous est d'être braves : entre la victoire ou la mort, pas de milieu pour vous [1]. Il vous faut donc ou vaincre, ou, si la fortune vous trahit, tomber les armes à la main en combattant. Si telle est à tous votre résolution ferme, inébranlable, je le répète, soldats, la victoire est à vous. Jamais les dieux immortels ne donnèrent à l'homme, pour vaincre, d'arme plus puissante que le mépris de la mort. »

Comme les commandants des anciennes légions, tous les chefs de l'armée française et des armées alliées ont fait preuve du courage le plus héroïque, et ont inculqué à tous les soldats cet héroïsme qui nous mène chaque jour à la victoire définitive.

Il a fallu terrasser le monstre orgueilleux, le teuton perfide qui, de tout temps, s'est précipité sur la belle France, au mépris des droits les plus sacrés, en violant tous les territoires que la neutralité devait rendre inviolables.

Tous les faits de l'histoire ont, en effet, amplement démontré que l'Allemagne a toujours cherché à s'emparer traîtreusement de la France. Voici qui regarde le monde : « Cette monarchie (l'Espagne) en quête d'un monarque, écrivait Victor Hugo [2], donne pré-

[1] Tite-Live : *Vobis necesse est fortibus viris esse, et, omnibus inter* victoriam mortemque *arta desperatione abruptis, aut* vincere, *aut in prœlio...* mortem oppetere.

[1] Victor Hugo, *Actes et Paroles,* paragr. 10, novembre 1875.

texte à Hohenzollern ; de là l'embuscade de la Prusse, de là l'égorgement de la France, de là Sedan... »

Mais ajoutons aujourd'hui : après Sedan, la Marne en 1914-1915 ; Verdun et nos progrès sur la Somme en 1916, c'est-à-dire notre éclatante revanche, et nos victoires triomphantes.

Nous pourrions répéter aujourd'hui les phrases sublimes qu'écrivait, après les désastres de 1870, notre immortel poète, et qui sont, après quarante-cinq ans, d'une saisissante actualité.

C'était après l'envahissement inattendu, subit, de la France par l'Allemagne perfide et violatrice de tous les traités. V. Hugo [1] disait que « même dans l'occultation de la France, Paris ne s'éclipse pas. Cela tient à ce que Paris [2] est la frontière de l'avenir.

Frontière visible de l'inconnu. Toute la quantité de Demain qui peut être entrevue dans Aujourd'hui : c'est là Paris...

Il y a des villes noires (comme Berlin) ; Paris est la ville de lumière... Paris, étant une idée autant

[1] Victor Hugo, *op. cit.*, paragr. 15.

[2] En songeant à Paris, but suprême de Guillaume, je citerai les quelques lignes de Victor Hugo qui immortalisent la Ville Lumière : « Le vent en marche jour et nuit, les quatre ouragans qui alternent à jamais, les bises, les bourrasques, les rafales n'emportent pas la silhouette des deux tours jumelles, et ne dispersent pas l'Arc de triomphe, le gothique beffroi aux tocsins, et la haute colonnade roulée autour du dôme souverain ; et, derrière les derniers lointains de l'abîme, au-dessus du bouleversement des écumes et des navires, au milieu des rayons, des nuées et des souffles, s'ébauche au fond des brumes l'immense fantôme de la cité immobile... » (Victor Hugo, *op. cit.*, paragr. 16.)

qu'une ville, a l'ubiquité. Les Parisiens ont Paris, et le monde l'a... Quiconque vit, même sans le connaître, l'a en soi[1]... « **Paris demeure ineffaçable et insubmersible.** »

L'empereur allemand, par la bouche de son grand chef Clausewitz, avait dit : *Paris pris, la France tombe tout entière comme un fruit mûr.*

Redisons aujourd'hui : « Les Parisiens ont Paris et le monde l'a ». Berlin ne l'aura jamais.

Si l'on parcourt les faits de l'Histoire, depuis la défaite de Persée jusqu'à la bataille d'Actium, quelles scènes affreuses n'y voit-on pas dans un espace de cent cinquante ans ? Le royaume d'Epire mis à feu et à sang, Carthage détruite *contre la foi d'un traité solennel*, Corinthe saccagée pour punir les fureurs de quelques séditieux, les cruautés de Marius et de Sylla, les brigandages de Catilina, les proscriptions du Triumvirat : que l'on choisisse à son gré un espace semblable dans l'histoire d'une nation, y verra-t-on jamais autant de crimes, autant d'infamies, autant de turpitudes éhontées, autant de destructions et de massacres monstrueux voulus, prémédités et perpétrés par cette race sanguinaire, perfide et lâche de Teutons, y trouvera-t-on jamais

[1] V. Hugo, *op. cit.*, nov. 1875. « Ces monuments, cette histoire, ce peuple en travail, ces femmes qui sont des déesses, **ces enfants qui sont des héros**, ces révolutions commençant par la colère et finissant par le chef-d'œuvre, cette toute-puissance sacrée d'un tourbillon d'intelligences, ces exemples tumultueux, cette vie, cette jeunesse », tout cela, aux yeux de Victor Hugo, représentait Paris, la ville de lumière, Paris, la convoitise suprême du Kaiser !

autant d'atrocités que dans cette guerre infame soulevée par un Kaiser dément et maudit, par un empereur qui est la négation de toute morale, meurtrier des peuples, assassin des femmes, des enfants, des vieillards, violateur des lois, par un empereur « né de la force et qui doit périr par la force » [1], par ce chef d'une puissance élevée par le crime et qui doit être terrassé par le droit, en face de toutes les nations coalisées contre lui pour sauver leur indépendance et leur liberté, en un mot par un empereur qui de tout temps a été hors le Droit, hors l'humanité ? C'est qu'en effet, le passé appartient à l'Allemagne perfide et sanguinaire : il s'appelle **Barbarie,** tandis que l'avenir appartient à tous les Peuples Alliés cyniquement provoqués : il s'appelle **Droit, Humanité !**

[1] V. Hugo, *op. cit.*, 31 octobre 1852.

§ 2. Nos Généraux
et les grands Capitaines de l'antiquité

Tous nos chefs d'armée, disait César, sentent leur pouvoir s'affaiblir devant la défaite ; mais les échecs de Vercingétorix accroissent chaque jour son influence et sa dignité... Sa prudence et son courage lui épargnèrent tous les ennuis... Il ne lui vint pas à la pensée de commander la retraite : inviolable dans son camp, il garda devant César l'attitude d'un chef qui ne se sent point vaincu.

Nous avons pu comparer nos grands chefs aux grands capitaines de l'Antiquité. En parcourant l'*Histoire de la Gaule,* nous retrouvons le portrait de Jules César que M. Camille Jullian [1], dans son remarquable ouvrage, a, d'après Suétone, tracé de main de maître : « Jules César, au service de cette volonté indomptable, mettait une intelligence forte, curieuse de toutes les sciences, très souple, très éveillée, prompte à comprendre et à s'assimiler, mais en même temps nette et ordonnée. Dans la façon dont il dispose ses troupes en ordre de marche, sur un champ de bataille, autour d'une ville assiégée, on signale rarement un oubli ou une confusion. Tout cela, sièges, campagnes et combats, sera de la besogne bien faite,

[1] Camille JULLIAN, *Histoire de la Gaule,* chap. v, paragr. 6.

où chaque chose vient à son heure et se met à sa place... »

Ses marches ont été « des prodiges de vitesse, et ses sièges, des modèles de ténacité ! c'est à ces deux facultés qu'il dût de vaincre presque toujours ; elles viennent de son tempérament *décidé, audacieux, obstiné et confiant*..... »

Non seulement nous reconnaissons nos chefs dans les traits de ce grand capitaine, mais l'armée de la France est faite à son image : elle est comme l'armée de César, que M. Jullian décrit, *une machine formidable, pourvue des engins les plus meurtriers, irrésistible à l'attaque, impossible à briser, et dont les mille rouages suivaient doucement l'impulsion intelligente d'un maître absolu* [1].

Et ces légions de César ne peut-on pas les comparer à notre vaillante armée qui peut, comme les anciens légionnaires, « braver tous les obstacles matériels, forêts, fleuves et marécages, murailles, routes et famine [2] » ?

Pour ces hommes, en la perfection de la force, de la souplesse et de l'endurance, prêts à toutes les fatigues, *l'obstacle humain, le Barbare, était peu de chose.* Quelques-uns étaient de vrais miracles : les sous-officiers, les centurions. « Un seul soldat pouvait plus, parfois, qu'une compagnie de simples soldats : la force de leurs corps, le prestige de nombreuses campagnes, la fierté des blessures et des déco-

[1] C. JULLIAN, *op. cit. :* L'armée de César, chap. VI, paragr. 1.
[2] C. JULLIAN, *op. cit. :* La campagne contre les Helvètes, chap. VI, paragr. 1.

rations, en faisaient des modèles permanents pour les autres légionnaires... Au surplus, glorieux et agités comme les vieux soldats [1], toujours prêts à *effacer le souvenir de leurs derniers actes par une action plus belle*, ils étaient l'élément exubérant de la légion, et par leur audace intempérante, ils achevaient de donner la vie à cette machine si bien ajustée : car César les laissait faire, marchant au premier rang, s'aventurant dans les batailles, escaladant les forteresses, casse-cou et boute-en-train... » Ne retrouve-t-on pas, dans ces traits, les qualités de nos vaillants *poilus*, qui sont l'honneur de notre armée ?

Mais, comme César, nos chefs sont ménagers de la vie de leurs hommes. Autour de César (comme autour de nos généraux), qu'il s'agisse de siège ou de rencontre, dit M. Jullian, c'est de la valeur propre de chacun que dépend le succès final. Une hiérarchie savante, déterminée par le mérite des combattants, fixe à chaque légion son rôle dans l'armée, à chaque cohorte son rang dans la légion, à chaque sous-officier sa place dans la cohorte. Parmi tous ces hommes circule sans relâche une extraordinaire émulation : une bataille ressemble à un concours. Ces soldats d'élite, ces êtres rares et précieux, César sait bien qu'il a fallu des années pour les former et qu'il lui faudrait des années pour les remplacer. Il redoute de les perdre, et s'il ne craint point de les surmener, il ne les sacrifie jamais. *Audacieux* à l'ordinaire,

[1] C. Jullian : Un centurion combat à côté de son fils.

il ne risque une rencontre qu'après des précautions infinies.

Toutes ces qualités de prudence, d'audace, d'énergie, nous les retrouvons chez nos généraux, chez nos soldats qui sont l'orgueil de la France et qui font l'admiration de l'Univers entier.

Les Français d'aujourd'hui savent « qu'une bataille se gagne ou se perd moralement ; qu'une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu ; que la puissance morale est la reine des armées et qu'il s'agit moins d'anéantir les ennemis que d'anéantir leur courage ; que vaincre, c'est avancer.

Le général Foch qui est un écrivain militaire de premier ordre et un grand général, disait en 1905 que « la victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté et d'intelligence ». Il fait voir que la tactique de chaque arme doit se perfectionner; que l'infanterie doit chercher dans le terrain seul le principe de ses formations de marche et d'action, et voir plus loin que la ligne de tirailleurs qui n'est que « le dernier vestige de l'ordre linéaire du XVIIIe siècle » ; que la cavalerie doit combattre à pied et à la carabine ; que l'artillerie doit frapper à coup sûr l'adversaire même lointain et difficile à percevoir, et doit porter aux premières lignes l'appui de son matériel devenu plus maniable et suivre avec *des pièces de siège* l'armée de campagne.

Mais malgré tout, écrivait Foch, « la guerre reste soumise aux mêmes lois, et avec des moyens plus nombreux, plus puissants, plus délicats et qui récla-

ment de chacun plus de soin que jadis, elle applique constamment ces mêmes lois ; si les formes évoluent, les principes restent les mêmes [1]. »

Le général en chef que souhaitait, qu'appelait le général Foch, tacticien et écrivain militaire hors de pair, la France le possède. « Le général vigoureux et hardi qui ne fuit pas la responsabilité, qui garde au milieu du danger son jugement, sa liberté d'esprit et la force, l'équilibre de l'âme, qui voit nettement les moyens de vaincre, qui « exerce sans hésitation les droits les plus redoutables. »

Parcourons un instant les journaux : « Nos chefs sont dignes de leurs soldats. Le général.., aux côtés de ses hommes, dans les tranchées, partage leurs dangers et leurs gloires, bravant les balles qui sifflent et les marmites qui éclatent... De tels chefs font de leurs troupes tout ce qu'ils veulent. Au Maroc, le général ... était un véritable marabout pour ses troupes indigènes. Ceux qui luttent en France maintenant à ses côtés, sous ses ordres, le suivraient partout ».

Et ailleurs... Le général S. sut forcer l'admiration du Kronprinz dont les troupes cherchèrent vainement à percer nos lignes. Avec des lieutenants dignes de lui, ce chef infatigable (qui a pris l'initiative de l'offensive) ne cesse de faire progresser ses soldats en tenant continuellement l'ennemi en haleine.

Lord Kitchener [2] lui-même exprimait son admira-

[1] A. Chuquet : Le général Foch, 1914-1915.

[2] *Daily Express :* Hommage à la France. — Séance de la Chambre, jeudi 19 août 1915.

tion pour l'armée française. Même les amis des Français n'étaient pas préparés à voir ces splendides qualités de patience opiniâtre, cette résolution allègre qui ont caractérisé la France. « L'année qui vient de s'écouler, disait le général en chef des armées britanniques, nous a apporté le fier honneur de combattre aux côtés de la France dans la bataille de la Marne. Aujourd'hui, la France ne se laisse pas leurrer par de maladroites aventures ; et même le sentiment lancinant que plusieurs de ses plus riches provinces sont aux mains de l'ennemi ne pousse pas le général Joffre, *ce représentant typique du Français*, à se lancer dans une aventure prématurée. »

Tout récemment, M. Millerand, dans un discours éminemment patriotique, disait que, pour assurer par tous les moyens, la victoire, et pour l'obtenir, il laissait à l'autorité militaire chargée des opérations de guerre sa pleine et entière liberté d'action ; il affirmait avec une impressionnante énergie que, « *lorsqu'un pays a la bonne fortune d'avoir à la tête de ses armées un officier général d'un loyalisme absolu, qui est en possession de la confiance de l'armée et du pays, qui a su s'imposer au respect, à l'admiration de ses adversaires*, c'est, pour le ministre de la guerre, un devoir étroit, de ne rien négliger pour que les relations de tous les jours, de toutes les heures qui l'unissent à lui soient non seulement confiantes mais cordiales. »

« Notre généralissime, écrivait M. Arthur Meyer le 13 août 1915, est un chef aimé des soldats, admiré par nos alliés, respecté par les généraux qui sont

placés sous ses ordres, consacré par l'assentiment du pays. »

On peut dire que le général en chef de nos armées est unanimement admiré et respecté.

Depuis 1870, la férocité légendaire des hordes teutones n'a fait que croître : comme en 1914, les exactions, le pillage, les crimes étaient la règle de l'armée allemande.

Nous pourrons relire avec orgueil la lettre que le général Chanzy [1] écrivait en décembre 1870, après le désastre du Mans, au général prussien à Vendôme, et qui paraît écrite d'hier : « Vos troupes ont exercé des violences inqualifiables sur la population inoffensive de Calais. Nous luttons avec la conscience du droit et la volonté de triompher. Nous luttons à outrance, sans trêve ni merci, parce qu'il s'agit aujourd'hui de combattre, non pas des ennemis loyaux, *mais des hordes de dévastateurs qui ne veulent que la ruine et la honte de notre nation.* A la générosité avec laquelle nous traitons vos prisonniers et vos blessés, vous répondez par l'insolence, l'incendie et le pillage. Je proteste avec indignation au nom de l'humanité et du droit des gens que vous foulez aux pieds. »

On sait qu'en 70, nos soldats, bien que harassés, bien qu'éprouvés par les privations et l'effet démoralisant de la reculade, firent résolument leur devoir. « Nos troupes, avait dit Chanzy, se laissaient parfois

[1] Chanzy, *La deuxième armée de la Loire ;* Chuquet, *Chanzy en 1870 ; De Valmy à la Marne,* 1914-1915.

aller au découragement, mais elles surent souvent se battre ». Nous avons retrouvé, dans cette guerre de géants, « les grandes qualités militaires [1] qui sont l'apanage inaltérable de notre nation ». C'est avec la même foi patriotique que nous luttons, après quarante-quatre années, contre ces barbares.

« Nous avons, nous, à la tête de nos armées, un homme dont ce sera, entre autres gloires durables, plus particulièrement noble et pure, d'avoir compris tout le sens profond de cette formule et de l'avoir appliquée : « Faire de grandes choses en épargnant le sang ».

« Le général Joffre [2] a fait de grandes choses. Dans toute la lumière de l'histoire, elles apparaîtront plus grandes encore. Il fait de grandes choses. Il les fait simplement. Et il sait le prix du sang français [3] ».

Le *Times* qui a consacré plusieurs lignes aux prodiges de la France, disait, au sujet de la *guerre d'usure* et de l'organisation de l'armée pendant la campagne d'hiver : « *Que cette usure de l'ennemi ait pu être poursuivie pendant six mois en même temps qu'était maintenu le front de 800 kilomètres, c'est là une preuve de la* **vitalité merveilleuse de l'armée française et de la ténacité de ses chefs** [4] ... La

[1] Le colonel Lee admirait le soldat français, non seulement « à cause du gai courage et du profond esprit militaire qui animent également toute l'armée, mais aussi pour la merveilleuse habileté technique et la brillante science tactique dont font preuve les états-majors et le haut commandement ». (Colonel Lee, 18 août 1915.)

[2] Joffre, « notre grand soldat scientifique ».

[3] J. Reinach, *La guerre de 1914*, 25 juin 1915.

[4] L'orgueilleux Kaiser, aujourd'hui soucieux, ne doit pas

tâche du général Joffre était une réforme organique de l armée et une réorganisation nationale précise. Le généralissime fut un dictateur national, et les hommes politiques, ses collègues volontaires. »

Et tout cela nous promet de superbes triomphes.

Le rêve de Germanicus était, après la défaite d'Hermann et de Marbod (après laquelle l'élan de ces hordes farouches était brisé), de donner à la Gaule « pour boulevard, la Germanie latinisée [1] ». Nous nous contenterons de rejeter à tout jamais, au-delà du grand fleuve, ces peuplades sauvages anéanties par toutes nos armées amies et alliées. Ce sera « la victoire triomphante » suivant l'expression de Duruy. Nous retrouvons chez nos illustres écrivains de cette guerre et chez nos alliés, les mêmes pensées : « Nous vivons avec vous (écrivait à M. J. Reinach, un homme illustre de l'Italie), tous nos vœux sont pour vous. Quelles terribles émotions au début !... Puis, Joffre et l'espérance ! »

On constatera cependant, ainsi que le fait remarquer avec infiniment d'esprit le général Cherfils [2], « que c'est au Musée des Antiques et dans les galeries des Invalides qu'il faut aller chercher l'inspiration des inventions nouvelles. »

En effet, quelle ironie singulière de la guerre présente ! « Il s'y rencontre que jamais on ne s'est battu

oublier que l'attaque brusquée a échoué et que suivant les mots mêmes de M. Montorgueil *(L'Eclair)* : « Liège n'a pu éviter Charleroi, mais il a préparé la Marne ».

[1] Duruy, *Règne de Tibère*.

[2] Général Cherfils, *Echo de Paris*, 20 août 1915.

d'aussi près, dans des corps à corps où le couteau remplace la baïonnette, trop longue, alors qu'on a en sa possession des canons perfectionnés qui portent à 12 et 15 kilomètres. Quelle époque où la folie d'Icare est devenue la prouesse la plus ordinaire, où la poix enflammée du moyen âge s'est muée en vapeurs lourdes asphyxiantes, où l'arbalète est revenue après le mortier, et la grenade à main après l'arbalète! Le bouclier rentre en honneur... Toute cette restauration d'engins abolis jette quelque ironie sur les perfectionnements de notre guerre. Ses procédés ne sont que des applications civilisées des plus sauvages instincts, et ces transformations affirment l'éternel recommencement des choses ».

Nous avons vu comment la perfide Allemagne avait usé de ces procédés barbares, nous la verrons bientôt terrassée par toutes les nations amies et alliées qui combattent pour le droit, la liberté, la justice.

CHAPITRE VI

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA GUERRE MODERNE

(d'après divers critiques éminents)

§ 1. Tactique et stratégie : projets, plans des grands chefs de l'armée française

Au moment où la guerre de campagne est devenue tout simplement guerre de siège, lutte d'usure, où le défenseur semble avoir pour lui tous les avantages, parce qu'il n'est plus enfermé dans une place, et qu'il a comme l'assaillant ses mouvements libres et ses derrières garantis [1] ; à ce moment, le rôle de défenseur est instinctivement préféré par les deux partis et leurs lignes arrivent à s'approcher de tout près. Si l'on réfléchit à ces circonstances nouvelles et si l'on pèse ces conditions présentes de la lutte, on comprendra la guerre actuelle, **la guerre moderne**.

L'énormité des masses d'hommes employées, écrivait avec tant de compétence le colonel fédéral de

[1] D'après le général Bernhardi.

Payerne[1], et la facilité d'établir des glacis suffisants, permettent désormais de constituer des *lignes de défense presque continues* sur des centaines de kilomètres. L'artillerie évolue par demi-batterie, voire par pièces isolées, que vous repérez chaque matin mais qui avant midi se sont portées et défilées ailleurs, attendant que vous les découvriez de nouveau, et jusque-là, grâce au tir indirect, vous interdisant toute approche. Et c'est ainsi que tout cet effroyable arsenal moderne fait de nouveau place à la grenade à main et à la baïonnette. Des formes de combat surannées redeviennent ainsi d'un usage courant.

Mais le nœud du problème qui consiste à distinguer entre l'offensive *tactique* et l'offensive *stratégique* avait été démêlé par Bernhardi : « Si l'on embrasse dans son ensemble la conduite d'une guerre, on verra que l'*offensive* l'emporte de beaucoup sur la *défensive,* surtout dans les conditions actuelles... Au point de vue *tactique,* l'attaque est devenue infiniment difficile. Au point de vue *stratégique,* le principe de la supériorité de l'*offensive* domine l'art de la guerre ».

On peut dire, comme l'a si judicieusement remarqué le colonel de Payerne, que l'état-major allemand a perdu continuellement la vue de ce principe, en se livrant à de folles attaques tactiques. Mais, en revanche, il a pratiqué l'offensive stratégique dès le début de la guerre, et elle lui a d'abord admirablement réussi. Le fait brutal, ajoute l'éminent critique militaire, c'est qu'à l'Occident comme à l'Orient, les Alle-

[1] Colonel Hubert de Payerne, du corps d'Etat-major suisse.

mands ont surpris l'adversaire avec des forces écrasantes et ont inondé son territoire de leurs troupes ; puis, passant à la défensive tactique, l'ont défié de leur faire évacuer la plus grande partie de leurs conquêtes. Travaillant à leur point de vue *in anima vili*, ils sacrifient à l'organisation de leurs positions défensives toute la valeur, toute la beauté des contrées occupées, ainsi que l'intérêt et la vie même des habitants, dont ils ont *dilapidé, absorbé, emporté* tout le patrimoine En un mot, après avoir raflé les premiers enjeux, ils *jouent sur le velours,* et le fait indéniable qu'ils sont conquérants et n'ont qu'à garder leur proie leur donne non seulement tous les avantages matériels ci-dessus énumérés, mais une prépondérance d'opinion qui leur a valu, jusqu'à présent, la neutralité des uns, l'appui secret des autres, l'alliance formelle de *l'imbécile Turquie,* et ajoutons de la fourbe et stupide Bulgarie.

§ 2. La tactique allemande
L'enveloppement stratégique, puis tactique

Il résulte de ces faits que le but immédiat de cette guerre, conçue par l'Allemagne avec les énormes avantages d'une *offensive stratégique*, a été, indépendamment de la destruction des forces militaires adverses, tout d'abord, l'occupation des territoires

envahis, l'appropriation de leurs richesses et leur possession matérielle assurée au moyen de lignes défensives rendues promptement inexpugnables.

Mais, malgré toutes leurs théories, malgré toute leur profonde conception de la guerre, les Allemands, au travers de leur marche triomphale, n'ont pas pu éviter un danger qui a surgi pour eux, celui d'avoir franchi *le point culminant de l'attaque*. Arrivés sur la Marne, trop loin de leur base, ils ont dû reculer : par suite de cette faute, la situation a paru toute changée, et l'issue est devenue douteuse stratégiquement.

Cependant leur maître des sciences stratégiques avait écrit que « la destruction complète des forces militaires d'une nation ne se produit que dans des cas très rares. L'attaque épuise ses forces à mesure qu'elle avance, et qu'on lui demande des efforts toujours plus grands. *Il y a un point culminant de l'attaque* où la continuation de l'offensive stratégique devient impossible ; alors l'assaillant d'hier devient le défenseur, le défenseur passe à l'offensive, et celui qui a tendu l'arc à l'excès voit le succès lui échapper alors qu'il croyait sûrement le saisir. L'assaillant stratégique devra donc toujours calculer le rapport entre le résultat et l'effort à obtenir. Dès que ses moyens d'action deviennent insuffisants pour ce qui reste de tâche à accomplir, les *conditions de la guerre* apparaissent *toutes changées, et tous les avantages passent aux mains* du ci-devant défenseur devenu l'assaillant. » Le général Bernardhi ne pouvait pas, d'une façon plus saisissante, expliquer le grand

drame, l'admirable épopée de la bataille de la Marne, où, en présence des armées formidables, nous avons su dire à l'ennemi, avec tout notre état-major : « Tu n'iras pas plus loin. »

Au début, l'Allemand avait profité de la préparation insuffisante des armées de première ligne et du manque de canons à longue portée ; il avait occupé les plus riches territoires, levé d'énormes contributions et remporté successivement de prompts succès. Mais, au moment où les armées germaniques avancent vers Paris, par une sorte de coup de théâtre, dès les premières semaines de cette triomphante offensive, le commandement prussien commettait « une de ces fautes capitales qui remettent en question tous les avantages précédemment conquis. »

« Précisons la faute, écrit le colonel de Payerne : elle a consisté à dépasser Paris, sans y entrer. Il fallait ou y entrer à tout prix si on le pouvait, ou bien, le coup de vive force estimé impossible, il fallait s'arrêter sur l'Oise et l'Aisne, et de là jeter aux Français le gant qu'ils ont relevé *fièrement et non sans succès.* » Pourquoi Annibal, après Cannes, ne marcha-t-il pas sur Rome ? Le sort du monde eût peut-être changé. Et aujourd'hui peut-être la France possède-t-elle un Fabius Cunctator. A deux mille ans d'intervalle, l'histoire s'est répétée. Nous n'avons pas craint d'affirmer que nous possédions l'homme au *génie humain* dont s'enorgueillit la France tout entière.

§ 3. Le Kaiser et le général carthaginois
Leur impéritie

Le Kaiser reconnaîtra l'impéritie de ses chefs, en relisant l'histoire. On voit ainsi, dans l'histoire, les mêmes *flottements* commis par des généraux dont l'habileté et le courage paraissaient ne pas pouvoir être dépassés. Annibal, dit l'historien latin, après la victoire, était entouré de tous ses officiers. En le félicitant, ils lui conseillaient de donner, après avoir terminé une si grande guerre, le reste du jour et de la nuit suivante au repos, tant pour lui-même que pour ses soldats fatigués. Seul, Maharbal, commandant de la cavalerie, était d'avis qu'il n'y avait pas un instant à perdre. « *Pour que ce combat donne tous ses résultats*, disait-il, il faut que, *dans cinq jours, tu soupes vainqueur au Capitole* [1]. Suis-moi ; je te précéderai avec la cavalerie, et l'ennemi saura que nous sommes dans Rome avant d'avoir appris que nous y venions. » Un tel résultat parut à Annibal trop grand et trop beau ; il ne put sur le champ en admettre l'idée. Il répondit donc à Maharbal qu'il

[1] Tite-Live, liber xxii, paragr. 51 : *Immo, ut quid hac pugna sit actum scias, die quinto, inquit, victor in Capitolio epulaberis.*

le louait de ses dispositions ; mais que son Conseil demandait qu'on y réfléchit mûrement. Alors Maharbal lui répondit ainsi : « *Les dieux n'ont pas donné tout au même homme; tu sais vaincre*, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire [1]. »

C'est l'opinion commune que ce retard *d'un jour* **sauva Rome et son empire.**

On peut dire qu'après plus de vingt siècles, le Kaiser, violant la neutralité de la Belgique et fonçant sur Paris, n'a pas su profiter de ses avantages ni de ses armements redoutables que, depuis près de 50 ans, elle accumulait pour nous écraser impitoyablement.

Les Allemands, dans les premiers jours de septembre, partis de leurs frontières entre Moselle et Meuse, avaient, en quelques jours, brisé la résistance belge et refoulé les corps français accourus sur la Sambre. « A raison de quarante kilomètres par jour, écrivait le 19 avril, le commandant de Civrieux, ils se sont lancés à la conquête de la France, à l'enveloppement de ses armées qu'ils croyaient en déroute. Ainsi, quand ils eurent passé la Marne, « leurs moyens d'action devinrent insuffisants pour ce qui leur restait de tâche à accomplir ». Les troupes soumises à des marches exténuantes en des journées de grosse chaleur, étaient harassées ; les munitions en arrière étaient restées en détresse. Et, subitement, « tous les avantages passèrent aux mains du ci-devant défenseur devant l'assaillant ». Les Allemands trop pressés et

[1] Tite-Live, liber xxii, paragr. 51 : *Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis.*

aussi trop infatués d'eux-mêmes, commirent donc une faute essentielle en confondant la précipitation avec la vitesse. Après la conversion victorieuse qui avait amené leurs armées de la Meuse sur l'Aisne, un commandant en chef avisé aurait considéré qu'un *point culminant* de l'attaque était atteint, qu'avant d'aborder le front Paris-Châlons-Verdun; sur lequel se concentraient les forces françaises, un recueillement était nécessaire, pour la soudure entre elles des diverses armées disloquées par la manœuvre, pour l'arrivage de toutes choses en vue d'une grande bataille, pour le repos des soldats, pour les décisions à prendre. Le Kaiser et ses héritiers, hypnotisés par la seule pensée d'écraser la France en un minimum de temps, ne laissèrent même pas un instant leur esprit s'arrêter à ces considérations. Ils lancèrent leurs escadrons, leurs batteries à travers la Champagne, sans souci ni de leur flanc droit, ni de leurs services d'arrière, ni du degré d'épuisement de leurs conscrits, de leurs réservistes. Ils agirent comme des joueurs qui poussent des pions aveuglément sur un damier.

« Deux fois, jadis, la chance avait souri à cet art primitif de la guerre. Des adversaires frappés d'immobilité s'y étaient laissé prendre, tant à Metz qu'à Sadowa. Mais pour rétablir la vérité militaire, il ne fut pas besoin sur la Marne d'un miracle, comme on l'a dit. Il a suffi d'un général qui, à l'heure voulue, a ordonné : « En avant ! ». Ainsi, sans doute, le 17 août 1870, Bazaine aurait étouffé dans l'œuf l'aigle impérial de Hohenzollern[1] ».

[1] Ct de Civrieux : Un enseignement de Bernhardi.

§ 4. Offensive tactique. Son danger

On peut toujours affirmer que la théorie absolue de *l'offensive tactique*, dans tous les cas et à tout prix, a coûté aux armées allemandes la fleur de leur jeunesse de première ligne tant en officiers qu'en soldats. Ces troupes auraient pu être mieux ménagées. Ce sont maintenant les contingents de complément qui donnent, et les Allemands perdent désormais plus de monde à cause des formations denses qu'ils ont jugé prudent d'adopter pour mener à l'assaut leurs troupes de deuxième ligne.

« Si l'on compare l'attaque et la défense, écrivait Bernhardi, comme formes tactiques de combat, il me paraît certain que la défense est supérieure, et a gagné encore par l'emploi des armes nouvelles à tir rapide, car le défenseur tire couché ou derrière un talus devant un champ de tir choisi, et représente un minime objectif, tandis que l'assaillant doit traverser tout le terrain de l'attaque en servant de cible ». La question vaut la peine d'être discutée, théoriquement et pratiquement, dans cette lutte gigantesque où le sort de plusieurs nations est en jeu.

D'après le général Foch, le perfectionnement des armes à feu est un surcroît de forces apporté à l'offensive, et « si, avec un fusil tirant dix coups à la

minute, mille défenseurs donnent en une minute dix mille balles, avec le même fusil deux mille assaillants donnent vingt mille balles ; bénéfice au profit de l'attaque, dix mille balles. Donc la supériorité du feu croît rapidement au profit de l'attaque avec le perfectionnement des armes [1]. »

En réalité, dit le critique militaire, le colonel de Payerne, sur mille balles, ce pourcentage efficace peut varier, mais il est toujours, cela saute aux yeux, en faveur du tireur abrité, en le supposant d'une habileté égale à celle du tireur adverse. Et il faut aller plus loin encore ainsi qu'on va le voir. Lorsque le fantassin ne pouvait tirer que deux ou trois coups par minute, il n'était possible à une troupe sur la défensive de démolir une colonne d'attaque à l'aide du feu, que si le champ de tir dont elle disposait présentait des vues étendues et n'offrait que peu ou point d'abris à l'assaillant. Maintenant qu'on peut tirer dix fois plus vite, un glacis de cent pas bien dégagé suffira au défenseur là où jadis il en fallait un de mille : d'où il résulte que les positions défensives s'offrent presque partout, et qu'il n'est pas impossible, lorsqu'on a du temps devant soi, de se couvrir en fortifications de campagne, très promptement, sur un front de cent lieues.

[1] Général Foch, *Principes de guerre.*

§ 5. Effondrement du plan allemand

Tout cela jette une lueur étrange sur les allures singulières que la guerre a prise depuis la bataille de la Marne, depuis l'époque où la France enrayait net l'offensive allemande de l'*attaque brusquée*, refoulait superbement les armées allemandes qui se terraient et cessaient pour toujours leur grande offensive.

On peut aller jusqu'à dire, avec le commandant de Civrieux [1], l'éminent critique militaire, que « des châtiments que ses crimes réservent à l'Allemagne, celui qu'elle subit à cette heure est d'ordre stratégique.

« L'état-major impérial, imbu de cette hantise du colossal qui est la marque du délire germanique, a bâti tout son plan d'attaque sur un déploiement gigantesque de ses armées. Non content d'écorner le territoire belge dans les régions sises à l'est de la Meuse et au sud de la Sambre, pour diriger l'aile droite de son offensive vers la vallée de l'Oise, en débordant la frontière militaire française, il a étalé ses corps d'armée jusque dans le Brabant, puis la Flandre. Il a ainsi exécuté une conversion d'une envergure telle que, fatalement, le système de ses engrenages devait

[1] Commandant DE CIVRIEUX, *Le Châtiment*, 8 avril 1915.

craquer au cours du développement de son action, si l'adversaire savait discerner à point nommé une fissure inévitable et, d'un coup brusque, y faire levier. Le destin ne pouvait, en présence de l'outrance d'une doctrine stratégique, décréter l'infaillibilité de ses dogmes, en opposant de nouveau à sa matérialisation infatuée la seule immobilité d'un Benedek ou d'un Bazaine.

« La conduite d'une offensive par des masses immenses disposées en arc de cercle sur un échiquier démesuré ne pouvait se justifier que par un succès total et rapide. Ce succès, ainsi qualifié, constituait d'ailleurs, à lui seul, la question de vie ou de mort posée le 4 août par le chancelier de l'empire. Si un échec se produisait avant la conclusion de l'entreprise, laquelle visait l'anéantissement des armées françaises vers la haute Marne, *non seulement le plan colossal s'effondrait*, mais encore ses assises devenaient pour ses auteurs, emprisonnés en elles, une cause irrémédiable d'impuissance future.

« Tel fut, en effet, le châtiment de conceptions dont l'aboutissement heureux aurait sans doute dépassé jusqu'au génie d'un César ou d'un Napoléon. De ce que, par deux fois, au siècle dernier, des chances incroyables ont valu aux méthodes allemandes des triomphes immérités, les mégalomanes cerveaux des stratèges de Berlin avaient conclu à des victoires encore plus certaines, encore plus complètes, par l'extension illimitée de ces méthodes.

« En fin de compte, avec leurs énormes contingents initiaux, les Allemands ont abouti à un front de

bataille linéaire. Cinquante corps d'armée couvrent une étendue de cinq cents kilomètres. Derrière eux, il n'y a pas, il ne peut plus y avoir de réserve générale ; par suite, toute manœuvre féconde est devenue impossible. L'orgueilleuse armée, partie à la conquête de l'Occident, est frappée d'incurable immobilité. Et si, devant elle, par la force des choses, la ligne adverse apparaît semblable, des masses nouvelles pourront, à l'heure fixée, derrière le rideau tendu, prendre l'initiative manœuvrière qui perce et qui abat. Etirée de la mer du Nord au Jura, la façade militaire germanique est sans étais. »

Et voilà que cette guerre a dérouté toutes les prévisions ; on supposait qu'elle ne pouvait pas durer ; ni les belligérants, ni même le reste de l'Europe ne supporteraient une pareille tension pendant plus de quelques semaines. L'Allemagne espérait nous écraser tout d'un coup, et la voilà réduite à faire la guerre de siège ; elle se contente aujourd'hui de faire « le siège de la forteresse France » : voilà plus de vingt-huit mois que la guerre dure, et nous la ferons durer jusqu'à la victoire complète et définitive.

Assurément, disait M. Bergson [1], dans une conférence magistrale, « la guerre devait coûter cher au vainqueur lui-même, quel qu'il fût ; mais il y avait un peuple qui, d'abord, se croyait sûr de la victoire, et qui se disait en outre que, si cher qu'il dût la payer, il y gagnerait toujours, puisqu'il arriverait par elle à la domination du monde. Sur cet unique objet, depuis

[1] Conférence de M. Bergson, donnée le 23 avril 1915.

un demi-siècle, il concentrait son énergie surexcitée par la cupidité et par la haine, dans une atmosphère d'orgueil et de folie. Peu lui importait de mettre le feu à l'Europe : par avance, il se déchargeait de toute responsabilité en se persuadant à lui-même qu'il était le peuple élu, instrument de la volonté de Dieu sur la terre. Dans ces conditions, la guerre devait éclater. Quant à ceux qui s'imaginaient que cette guerre, si elle éclatait, serait une guerre courte, ils s'étaient trompés encore, toujours pour la même raison. La guerre ne pouvait pas être courte, parce qu'elle serait nécessairement *une guerre à mort*. La France sentirait tout de suite qu'elle y jouait son existence comme nation, — plus que son existence : le sort même de l'humanité, — plus que la vie d'un ou de plusieurs peuples : l'idéal de la vie, tout ce qui donne à la vie son prix, tout ce qui la rend digne d'être vécue. Oui, l'on aurait prévu tout cela, sachant ce qu'a toujours été la France ; et l'on eût prévu aussi que tous les Français seraient d'accord, unis dans la même inébranlable résolution, quand viendrait le moment de se dresser contre les puissances du mal, pour le salut de la patrie et de l'humanité... A voir la force se substituer au droit, l'Alsace-Lorraine arrachée à la France, le succès couronner une politique de brutalité, de ruse et de mensonge, nous en étions venus à douter presque de la justice, à douter de toutes les grandes choses que la patrie française avait toujours incarnées en elle... Demain, la grande injustice aura été réparée, la force aura restauré le droit. La France de demain ne sera pas seulement la France victo-

rieuse ; ce sera une France qui voudra et qui pourra conserver son élan, parce qu'elle aura recouvré, avec l'intégrité de son territoire, la confiance dans le double idéal de liberté et de justice avec lequel elle s'était toujours identifiée elle-même. »

D'où nous viennent ces espoirs de victoire définitive ? C'est dans le théâtre même de la guerre que nous les trouvons en examinant le *problème stratégique* que l'on peut résumer, suivant les théories des grands hommes de guerre, par deux formules, les *lignes intérieures* ou la *percée*, et celle des *lignes extérieures* ou de *l'enveloppement*.

A l'Orient, la ligne extérieure du nord est praticable aux armées allemandes appuyées désormais sur les lacs et les forêts de la Mazurie, mais exposées à y être précipitées par les Russes dans un désordre irrémédiable, à un moment donné. La ligne du midi leur est fermée par le pied que les Russes ont pris en Galicie. La percée par le centre a pu être tentée sur le front Varsovie-Ivangorod. Il est certain que si le commandant moscovite disposait de voies ferrées suffisantes, l'opération par les lignes intérieures, ayant pour objectif Thorn ou Posen, ou Breslau, lui vaudrait de l'or en barres. Mais les voies ferrées lui manquent, et les Allemands en ont (ce qui paralyse l'offensive russe), du moins tant qu'une des ailes austro-allemandes n'aura pas été définitivement écrasée, ce qui équivaut à dire, tant que les moyens en armes et en munitions nécessaires aux immenses contingents russes de deuxième ligne n'auront pu être fabriqués entièrement en Russie ou importés par le Pont-Euxin.

Donc, sur ce théâtre, conclut le colonel de Payerne, décision pendante, et, en attendant, acheminement vers une guerre de tranchées analogue à celle qui règne en France.

§ 6. Lignes intérieures ou la « percée »
Lignes extérieures ou l'« enveloppement »

Passons actuellement à l'Occident. Ici les lignes extérieures, et les manœuvres de grand enveloppement qu'elles pourraient comporter, sont *interdites aux deux parties*, savoir au nord par la mer, au sud par le Rhin et la Suisse neutre, *neutralité* (ajoute avec raison le colonel fédéral du corps d'Etat-major suisse) *qu'il coûterait cher de violer*. La possibilité de concevoir et d'exécuter ces vastes plans se trouve barrée par l'extension du front de bataille, lequel s'étale en ligne continue d'une borne naturelle à l'autre.

Restent les lignes intérieures. Ici, le spectacle militaire n'a pas cessé un instant d'être passionnant. Voyez, en effet, ce serpent, *immensis orbibus anguem*, que forme le front très étroit, réduit ça et là à cent mètres, bordé par les armées opposées. Sa tête touche la mer vers Nieuport, d'où part un premier grand

arc dont la corde, longue de soixante lieues, s'attache à l'Argonne vers Dun-sur-Meuse. Les Allemands tiennent cette corde, ils tiennent aussi les cours d'eau et les places fortes devant et derrière, et ici leur faculté de manœuvrer vers un point quelconque de la courbe occupée par les Français, et d'y arriver les premiers, constitue un incontestable avantage, les deux partis étant à peu près également partagés quant aux voies de communications transversales.

Un deuxième grand arc, moins prononcé en courbure et tourné en sens inverse, part de l'Argonne et se termine à Belfort. *Ici la corde appartient aux Français*, avec les *grands avantages* que leur assurent : 1° leur ligne presque continue de points fortifiés, Verdun, Toul, Epinal et des forts intermédiaires ; 2° la nature difficile du pays dont ils tiennent les défilés et les passages d'eau sur l'Aire, la Meuse et la Moselle. Les Allemands ont, à la vérité, réussi une petite percée vers le milieu de cet arc, dans les *Hauts-de-Meuse* : ils ont occupé Saint-Mihiel. Mais au-delà de cette petite place sans valeur, les Français leur ont barré efficacement la route, en sorte que cette conquête leur est à peu près *inutile*, et que les troupes qui la gardent risquent au premier jour d'être enlevées.

Il ne peut être question, suivant l'éminent critique neutre, de surprise stratégique. Mais, ajoute-t-il, un choc de masses pourra se produire dont l'issue changerait soudain la situation. Toutefois, le long de cette *S* stratégique, plusieurs volutes peuvent ouvrir autant de champs spéciaux à d'habiles manœuvres

partielles, et de la réussite d'une ces manœuvres peuvent dépendre, d'un côté l'aurore de la victoire, de l'autre le commencement de la déroute.

Car il importe ici de noter que les troupes, des deux parts, sont des réserves de deuxième ligne, qu'encadrent des restes seulement d'armées de métier. Or le nombre va compter de moins en moins en face de la valeur tactique des troupes, de l'habileté, de la résolution, et du coup d'œil des chefs. Les mouvements de ces masses seront nécessairement lourds et lents, ce qui augmente l'incertitude du résultat. Voici ce que disait Bernardhi : « On peut triompher de ces difficultés lorsqu'elles se produisent dans une sphère restreinte. Mais lorsque de grandes masses serrées les unes contre les autres échappent à la direction, lorsqu'elles tombent en proie à une panique, lorsque les subsistances viennent à leur manquer, alors elles deviennent incapables de résister à l'ennemi, et dangereuses pour elles-mêmes et pour leur propre commandement, car elles rompent les liens de la discipline, troublent la marche des opérations, et enfin mettent le commandement en face de tâches au-dessus de ses forces. » L'écrivain allemand ne pouvait pas donner une critique plus juste des faits qui se sont passés dans ses armées prises de panique, manquant de vivres, conduites sur Paris, par des chefs inaptes qui, au lieu d'une stratégie prudente, comme celle du commandement français, se sont jetés dans la gueule du loup, espérant conquérir la capitale.

§ 7. Parallèle d'histoire
Le mur d'airain de la France

> C'était maintenant une guerre terrible qui se déroulait, sans trêve et sans merci, des deux côtés, où les deux chefs recourraient aux mêmes méthodes[1].

Cependant, du côté allemand comme du côté français, l'immense théâtre stratégique a été confié à *une seule main*, à une seule tête. Il s'en suit que, stratégiquement, toujours, l'énorme partie d'où dépend le sort de la nation intéressée se joue sur une seule carte, c'est-à-dire sur le mérite d'un seul personnage qui a gagné la confiance de la nation : la bataille de la Marne qui a décidé du sort de Paris, transformé les choses de la guerre et sauvé la France débordée et iniquement envahie, peut prouver au monde entier que la France a possédé un sauveur, un géant, un génie, comme jadis les nations avaient possédé un Fabius, un Frédéric, un Napoléon : la saine critique de l'Histoire le confirmera.

[1] Camille JULLIAN, *Histoire des Gaules*, tome I : C'est au sujet de la guerre que César fit à Vercingétorix, quand l'armée fut assiégée.

Du reste, l'éminent écrivain militaire français [1], dans une argumentation concise et serrée, nous démontre comment l'Allemagne, pour soutenir une longue lutte de patience aux limites des conquêtes réalisées, a dû renoncer définitivement à la grande stratégie. Le plan initial de guerre conçu par l'état-major allemand avait échoué ; mais « depuis les essais d'enveloppement de la gauche de nos armées, clôturés à la fin de 1914 par les batailles de l'Yser, on doit admettre que les Allemands, ayant perdu l'espoir de victoires rapides et décisives, ont élaboré de nouveaux plans, plus modestes, pour faire face avec succès à une *guerre d'usure*, dont la durée devenait indéterminée. D'ailleurs, sachons reconnaître que l'offensive initiale allemande, si elle n'a pas procuré à nos adversaires les grands résultats escomptés, du moins, elle les a mis en possession de régions considérables et riches : la Belgique tout entière, une portion importante du nord-est de la France et de la Pologne russe. A peu de choses près, la maîtrise des territoires occupés par eux réalise les rêves d'expansion continentale nourris par les pangermanistes. On peut donc conjecturer que, depuis plusieurs mois, l'Allemagne, renonçant à pousser plus avant ses armées, à frapper avec elles des coups décisifs devenus impossibles, s'est organisée pour soutenir sur ses frontières nouvelles une lutte prolongée, dans l'espoir que l'usure matérielle et morale des alliés devancerait la sienne, que sa position de belligérante

[1] Commandant de Civrieux, *La pensée dernière de l'Allemagne,* 3 mai 1915.

centrale et concentrée lui permettrait, sur lignes intérieures, de parer à des attaques divisées, et que, finalement, les armes tombant des mains de combattants épuisés, la *paix honorable* pourrait être conclue sur la formule *Beati possidentes*. Du bouleversement général, l'Allemagne n'en sortirait pas moins encore plus grande... On doit remarquer, en premier lieu, qu'en 1915, l'ennemi n'a procédé à aucune offensive en France. Il s'est contenté de riposter à nos propres attaques... La raison de l'immobilité de nos adversaires devant nos lignes réside, non pas dans son impuissance, mais bien plutôt dans la pensée acquise par eux que, maîtres des provinces, des usines, des mines convoitées, tout allongement de leurs lignes de communication deviendrait un péril sans profits ; que, la France ne pouvant plus être abattue, une défensive qu'ils supposent devoir rester inébranlée, s'impose au front de conquêtes reconnues suffisantes.

« Au contraire, en Belgique, ils ont poursuivi offensivement un but local, consistant en l'achèvement de leur mainmise sur la totalité du royaume, et l'installation de leurs soldats aux bords du canal, à Dunkerque, voire Calais, pour de là ultérieurement menacer l'Angleterre. Il est probable que cette mission remplie, ils maintiendraient au Nord contre nos armées la même défensive qu'en Champagne, en Lorraine et en Alsace [1]. »

On ne peut nier les avantages territoriaux acquis

[1] Ct DE CIVRIEUX, *Sur les routes de la victoire*, 19 déc. 1914.

aux armées allemandes qui occupent la Belgique presque entière, s'étendent sur de riches provinces françaises et sont maîtresses de la Pologne russe avec Varsovie ; mais, ajoute le commandant de Civrieux, « quels que soient les incidents passagers de la lutte gigantesque des Nations, l'empire allemand est perdu. Il est perdu parce que, dès aujourd'hui, ses soldats ne peuvent plus combattre que dans les conditions imposées à ceux d'une place assiégée, privée de tout secours extérieur. La Germanie est séparée du reste du monde, matériellement par les alliés qui l'encerclent, moralement par sa barbarie enfin dévoilée à la civilisation. Quelques victoires « frappées à mort » qu'elle puisse encore célébrer, elle périra dans son rêve d'hégémonie ainsi que tombent toutes les plus puissantes forteresses : par l'épuisement des hommes, des vivres, de l'or et surtout des munitions que ne peuvent indéfiniment renouveler les ressources de son industrie. Selon les paroles de son chancelier, le triomphe *successif*, *offensif* et *rapide* sur les deux fronts était pour elle une question de vie ou de mort. Etant réduite, en dépit des apparences, à la défensive lente et simultanée, elle mourra !

Après vingt-huit mois de guerre, « pour comprendre la valeur du temps écoulé, les espoirs à cette heure permis, il faut une fois de plus mesurer la hauteur du formidable adversaire de la civilisation. »

Jamais, écrivait le commandant de Civrieux, jamais puissance plus redoutable que l'empire allemand n'a préparé une œuvre de domination, parce que l'instrument organisé de cette œuvre est un peuple tout entier.

Lorsque, autrefois, empereurs, rois ou conquérants, portés par l'élan de leurs succès, nourrissaient des rêves d'hégémonie, leur seul moyen d'action résidait dans leur armée. Mais celle-ci ne disposait que d'une force restreinte, dont la limite une fois dépassée marquait, avec leur déception, la fin des rêves entrevus. Au temps des soldats de métier, voire de conscription et de remplacement, les citoyens estimaient que, la guerre étant affaire professionnelle, leur devoir s'arrêtait au point fixé par les lois ou les coutumes de l'époque.

La « nation armée », inventée par l'Allemagne, a fait passer dans les foules le sentiment de force que procure l'union, et elle les a pliées à une discipline nationale qui prépare le sacrifice.

Alors qu'en 1813, l'Europe coalisée contre la France n'avait, en réalité, à combattre que Napoléon et les débris de la Grande Armée, en 1915, la même Europe, alliée presque tout entière contre l'ambition germanique, doit abattre une énorme agglomération de cent millions d'êtres, instruite, armée, mobilisée jusque dans ses derniers éléments, pour la tâche profitable, désirée par l'universalité de ses membres : intellectuels, commerçants, industriels, nobles, bourgeois et ouvriers. Les Hohenzollern ne sont que les chefs de l'industrie monstrueuse à laquelle participe tout un peuple. On comprend ainsi la grandeur, ou plutôt la profondeur des événements. Et nul ne doit s'étonner de l'étendue des temps que réclamera leur conclusion. Les mois écoulés ont vu briser la puissance d'expansion de la machine allemande ; c'est en vain

qu'aujourd'hui, elle tente de produire de nouvelles pressions. Celles-ci expirent devant le mur d'airain de nos lignes ; bientôt, elles seront refoulées sous une étreinte universelle.

§ 8. La faute de tactique : erreur de stratégie

Dans la première partie de cette étude, j'ai cité la critique faite par un écrivain militaire anglais. Il sera intéressant de comparer l'opinion émise par un de nos critiques militaires les plus réputés. Le commandant de Civrieux, sans vouloir devancer les jugements de l'Histoire, émet une opinion personnelle sur « l'ensemble des opérations de guerre qui ont amené les Allemands jusqu'aux plateaux de la Brie, au cours d'une randonnée savamment précipitée, dont les carrières de l'Aisne et les fossés des Flandres ont depuis trois mois abrité l'échec final.[1] »

En dépit de tous les instruments compliqués, mécaniques, et admirablement ajustés qu'elle met en œuvre par la réalisation de ses desseins, la stratégie allemande en elle-même est simpliste et uniforme, comme le fut sans doute, celle des Barbares rués à

[1] Cette critique des opérations militaires a paru le 2-3 janvier 1915.

l'assaut de l'empire romain... La stratégie allemande ne connaît pas la diversité des méthodes. De celles qu'ont enseignées les maîtres de la guerre, elle n'en a retenu qu'une, et elle l'applique aveuglément, quelle que soit la topographie, quel que soit l'adversaire. Comme il serait malséant que la sublime intelligence allemande prît ses leçons auprès des capitaines réputés du monde latin, tels que César, Turenne, Napoléon, elle n'accepte d'autre professeur que Frédéric II, et comme initiateur lointain de son infaillible méthode, le Carthaginois Annibal. Le triomphe de celui-ci à Cannes fut, en effet, déterminé par l'enveloppement de l'armée des Consuls.

Car l'enveloppement stratégique, puis tactique, constitue l'unique manœuvre dont la conception, semble-t-il, soit assimilable aux cerveaux germaniques. Cet enveloppement nécessite, bien entendu, la mise en ligne immédiate de la totalité des forces, la supériorité numérique jusqu'à son heureuse conclusion, et un théâtre de guerre d'une envergure telle que les forces employées puissent déborder au large des masses de l'adversaire.

Mais pour que l'enveloppement aboutisse à ses fins dernières, une autre condition est nécessaire, laquelle ne dépend pas de l'assaillant qui veut envelopper, mais bien de l'adversaire, objet de la manœuvre : à savoir que cet adversaire restera *immobile, inerte,* pendant que se dérouleront autour de lui les anneaux de la chaîne qui l'enserrera sur sa position défensive.

Deux fois, les élèves d'Annibal ont eu la chance

inouïe de trouver devant eux cet adversaire inconsciemment complice. En 1800, Benedek resta figé en avant de Kœniggraetz, alors qu'une simple activité l'aurait fait écraser, isolée, l'armée du Prince Royal dans les monts Sudètes. Puis ce fut Bazaine, hypnotisé par les remparts de Metz, par suite, incapable de faire les quelques pas utiles contre les corps prussiens présentant leurs flancs échelonnés aux bords de la Moselle. La condition première de réussite pour une marche enveloppante, c'est que *l'adversaire soit fixé*. Si, par aberration, il se *fixe* lui-même, il va au-devant des désirs les plus inespérés de l'ennemi : *C'est cette aberration, deux fois renouvelée, qui constitue le plus véritable fondement de la gloire militaire allemande*. Mais, dans leur vanité incommensurable, les généraux du Kaiser n'admettaient pas cette considération, à leurs yeux secondaire, et plaçaient la certitude de la victoire dans la nouvelle application de leur doctrine infaillible et permanente [1].

C'est d'après cette théorie et cette stratégie que le plan d'invasion de Paris avait été projeté, mais c'est d'après la manœuvre et l'offensive de notre généralissime et de notre état-major que les troupes françaises qui n'étaient pas *fixées*, comme en 1870, débordèrent à leur tour les armées allemandes, enfoncèrent le centre allemand qui se dirigeait sur Paris et les refoulaient victorieusement au-delà de la Marne.

C'est ainsi, conclut le commandant de Civrieux,

[1] Commandant DE CIVRIEUX.

que leur plan d'opérations contre la France comportait essentiellement un *vaste mouvement enveloppant par leur droite*, lequel amènerait l'encerclement des armées françaises sur les lignes de défense de la Meuse, où, vu notre décadence militaire admise par les prophètes d'outre-Rhin, ces armées se seraient évidemment *fixées*, à l'entour des forteresses. D'où l'invasion de la Belgique, — parce que les masses mises en œuvre ne pouvaient développer leurs éléments que sur un vaste cercle, — parce qu'il importait aussi que le coup de filet, pour ramener la proie entière, fût lancé à une distance telle que l'évasion de cette proie ne pût être tentée ; le rapprochement des mailles, trop élargies au début de l'opération, déterminerait à la conclusion de l'emprise définitive. D'où aussi le glissement de l'armée de von Klück à l'est de Paris. Il s'agissait alors bien moins de saisir la capitale, dont le pillage pouvait être différé de quelques jours, que de frapper l'imagination du monde par la réalisation d'un désastre *colossal*, unique dans l'Histoire, dans lequel d'un seul coup disparaîtraient toutes les armées actives de la France. Paris, ensuite, serait la récompense facile du vainqueur. Dix jours de marche triomphante, de la Sambre à la Marne, semblaient garantir la rapidité du succès.

Mais, cette fois, le schéma doctrinal devait montrer ses faiblesses, trop longtemps voilées grâce à un concours de chances imméritées. L'épervier des armées allemandes, vu son poids et son envergure, a craqué dans ses mailles au moment où sa nappe devait se

refermer. Et quelque chose alors s'est passé que la forfanterie germanique avait cru impossible : *les armées françaises, mobiles,* imprégnées d'offensive latente, *se sont jetées* sur les fentes du système, et l'ont fait éclater en morceaux !

Depuis, l'intelligence des disciples d'Annibal est désemparée. Peut-être, après celui de Cannes, sont-ils hantés du souvenir de Lama ? Et, dans ce désarroi, à *l'erreur stratégique* — envisagée dans sa prétention absolue — ils ont ajouté la *faute tactique* du même principe.

§ 9. **L'encerclement projeté des armées alliées**

Lorsque le cercle de marche tracé par les armées allemandes eut été disloqué, au sud de la Marne, et lorsque les divers élements de ces armées se furent établis sur les positions rectilignes préparées à l'avance aux bords de l'Aisne, les généraux de Guillaume II, malgré l'avortement de leurs desseins minutieusement calculés, ne se mirent pas en frais d'imagination pour élaborer un nouveau plan offensif, plus conforme aux circonstances nouvelles. De ce que leur méthode d'enveloppement n'avait pas, cette fois, réalisé les bénéfices habituels, ils n'accusèrent pas sa faillibilité ; et ils se hâtèrent, sitôt leurs troupes restaurées et renforcées, de recourir encore au

seul mode de manœuvre accessible à leur intelligence obstinée.

Une armée allemande passa sur la rive droite de l'Oise, avec mission de tourner la gauche alliée. Celle-ci s'étant parallèlement étendue, ce furent les longs combats autour de Roye et de Lassigny.

La route étant barrée, une autre armée allemande monta vers Albert et Arras, pour se rabattre ensuite au sud. Le crochet défensif français s'allongea à ses côtés, et se mit en travers. Puis, ainsi de suite, progressivement, vers la Bassée, vers Armentières, vers la Belgique, les deux adversaires s'élevèrent au Nord, l'un cherchant à déborder l'aile opposée, l'autre, disposant à mesure une digue humaine, de plus en plus étirée. Ainsi, courant parallèlement l'une à l'autre, les deux masses ennemies amenèrent respectivement leurs flancs extrêmes jusqu'aux bords de l'Yser, sur lesquels l'armée belge, sortie d'Anvers, vint boucher la dernière langue de terre libre entre les belligérants de France et la mer du Nord.

A ce moment, un front de bataille ininterrompu étant établi de Nieuport à Bâle, toute stratégie était morte ; et la grande méthode allemande jusque-là victorieuse avait définitivement fait faillite. Car à moins de se confier aux flots gardés par les escadres anglaises ou de violer un nouveau territoire neutre, il fallait renoncer à toute tentative d'*enveloppement* et chercher d'autres procédés d'offensive, cette fois uniquement tactiques. Mais, l'intelligence guerrière de l'Allemagne ne s'accommode pas d'une seule doctrine ; et les résultats que son application n'avait pu

obtenir par la manœuvre, elle chercha à les acquérir par le combat brutal.

C'est alors que, durant des semaines, se livrèrent ces terribles batailles d'Ypres et de l'Yser, dans lesquelles les Allemands tentèrent d'écraser l'aile gauche des alliés afin de s'ouvrir le couloir existant entre leur front et la Manche. Conception extraordinaire qui ne peut être appliquée que par l'entêtement d'une race à ce point aveuglée d'orgueil qu'elle ne peut discerner ses erreurs, et qu'elle entend forcer les faveurs de la Fortune, en dépit des avertissements que celle-ci leur prodigua.

Pour surexciter l'élan de ses soldats, le Kaiser leur montra Calais comme le but suprême de leurs efforts. Promesse dérisoire ! Mensonge intéressé ! Car, en quoi la possession de quelques lieues de côtes supplémentaires et d'un port s'ajoutant à ceux de la Belgique, pouvait-elle influer sur le destin de la guerre, au point de justifier l'hécatombe de 200.000 hommes ? Et, s'il en était ainsi, pourquoi durant un mois, de fin août à fin septembre, les généraux allemands n'ont-ils pas fait occuper ce point fatidique, alors abandonné à lui-même ?

Non, ils ont voulu essayer *d'encercler par la force les armées alliées*. Mais alors, leur erreur est devenue, selon leur expression favorite, colossale. Car, si la stratégie, par son envergure, peut jusqu'à un certain point négliger la nature des régions qu'elle embrasse, la tactique, elle, doit avant toute chose, tenir compte des éléments topographiques du champ de bataille, — et, pour être vaste, celui-ci n'en était pas moins *un* de la mer du Nord au Jura.

Or, pour prononcer une attaque en grandes masses, l'état-major a choisi la seule portion peut-être de l'immense front où la nature opposait à cette attaque des difficultés à ce point insurmontables que même un succès transitoire ne pouvait être transformé en importante victoire. On connaît les luttes formidables et innombrables qui ont eu, au cours des siècles, pour théâtre les plaines du Brabant et du Hainaut. Et jamais la Flandre, si riche et si proche, n'a servi de champ clos, même aux petites armées d'autrefois. Pourquoi ? Parce que, a écrit M. Raoul Blanchard[1] : « La Flandre, et la Flandre de l'Ouest en particulier, est une terre presque impraticable. En dépit d'un relief qui paraît et qui est souvent insignifiant, la plaine flamande offre autant d'obstacles aux évolutions d'une armée que certains pays de montagnes. L'argile épaisse et tenace du sol, l'abondance des eaux sans pente qui errent à la surface, n'ont jamais permis, jusqu'à l'établissement des chaussées modernes et des voies ferrées, qu'une circulation ralentie dont les canaux et les rivières étaient l'organe principal. Ce sont là des conditions très défavorables au passage des troupes, et celles-ci cherchaient ailleurs leurs champs clos. » Aujourd'hui encore, « la plupart des chemins sont des pistes impraticables, où les robustes et énormes chevaux de la plaine ont la plus grande difficulté à enlever leurs chariots... Dans une grande partie de la plaine, des fermes restent comme isolées pendant toute la

[1] Raoul Blanchard, *Revue de Paris.*

mauvaise saison : le pays paraît désert, la campagne semble abandonnée. Quelques rares chaussées ont été ouvertes depuis un siècle : trois traversent l'ancien golfe de l'Yser, sur les quatorze kilomètres qui séparent Dixmude de Nieuport. Elles se dégradent si rapidement sur ce sol détrempé par l'humidité incessante, qu'il a fallu y diriger, dès l'abord, les compagnies de cantonniers récemment chargées d'entretenir le bon état des voies de communication en arrière des armées. »

On comprend ainsi l'énormité de la *faute tactique* succédant à *l'erreur statégique*. Cependant, malgré les leçons reçues sur le front occidental, où il est réduit à l'impuissance, ce Germain têtu, incapable d'ailleurs d'improvisation, tentera sans doute à nouveau de prouver l'excellence de ses doctrines de guerre, à ses yeux certaines et invariables.

§ 10. **Situation stratégique des armées**[1] **: les lignes ferrées**

Si l'Allemagne n'a pu réussir dans le plan de guerre au moyen duquel elle pensait écraser d'abord la France, puis rembarquer partie de ses troupes victorieuses pour les opérations consécutives contre la Russie, il n'en est pas moins certain qu'elle utilise sa situation stratégique, toute en lignes intérieures,

[1] Commandant de Civrieux, *La navette*, 13 janvier 1915.

pour transporter, selon les circonstances, des corps d'armée du front occidental au front oriental, et réciproquement. Ce travail de navette, exécuté par des masses considérables, semblait offrir des difficultés à ce point insurmontables que beaucoup d'esprits, avant la guerre, le considéraient comme impossible. Elle court cependant, cette navette, d'une manière à peu près incessante, au travers du réseau des lignes ferrées de l'Empire, car son œuvre dépendait de l'agencement méticuleux de rouages extrêmement précis ; et l'on sait que l'Allemagne excelle dans le montage mécanique des organisations susceptibles par elles-mêmes de lui procurer la victoire. En dehors d'un grand nombre de lignes ferrées secondaires, cependant utilisables, l'Allemagne dispose de sept grandes artères, à deux voies chacune sur leur parcours entier, unissant le front de la Meuse au front de l'Oder. Au-delà de ces deux fronts, les réseaux des chemins de fer belges, poméraniens et silésiens, sont tellement serrés que les débarquements peuvent s'épanouir sur tous les points utiles, indiqués par le grand état-major.

Si nous ne faisons état que de ces sept principales artères, c'est qu'une voie stratégique ou de transport à grand rendement doit relier sans discontinuité les quais de départ aux quais d'arrivée, sans chevauchement sur les lignes voisines, et en restant absolument indépendante de celles-ci. De plus, elle doit être l'une de celles affectées normalement au service des trains rapides, afin que l'absence de déclivités trop considérables permette, sans dédoublement,

l'emploi des lourds trains militaires comportant d'ordinaire cinquante voitures. Ceci posé, tout service commercial ou autre étant momentanément supprimé sur ces sept artères, l'Allemagne dispose de *quatorze voies* accouplées deux par deux, unissant de bout en bout ses deux fronts d'opérations. Leur longueur moyenne est d'environ 1.250 kilomètres.

Si chacune de ces voies est affectée à un corps d'armée, *quatorze corps d'armée* pourront donc, simultanément et parallèlement, traverser l'Allemagne d'une frontière à l'autre. Comme, vraisemblablement, ces corps, dans leur « navette », n'ont besoin d'être suivis d'aucun approvisionnement en vivres et en munitions, qu'ils trouvent à pied d'œuvre aux lieux de leur débarquement, on peut admettre qu'ils sont réduits alors à leurs unités de combat, comprenant, pour trois divisions d'infanterie, 36 bataillons, 24 batteries, des pionniers, quelques escadrons peut-être, des ambulances, des services accessoires.

Leur effectif respectif, au total, s'élève à 42 ou 43,000 hommes, et réclame, pour son transport, 70 trains. Or, les convois militaires, marchant à vitesse réduite, parcourent environ 500 kilomètres en 24 heures, haltes-repas comprises. Ils peuvent se succéder à des intervalles de vingt minutes, à raison de trois trains par heure. D'une gare régulatrice initiale de l'un des fronts à la gare régulatrice terminus de l'autre front, ces convois traverseront donc l'Empire en 60 heures.

Leur mise en marche successive sur les voies secondaires et leur embranchement sur l'artère principale exigeront une douzaine d'heures, — de même que

leur épanouissement sur le réseau opposé, en arrière des positions nouvelles. Ainsi en 84 heures, — trois jours pleins et demi, — **quatorze corps d'armée** complets, soit 600.000 hommes, peuvent passer des plaines flamandes aux plaines polonaises, ou *vice-versa*.

Si l'on songe que les **batailles modernes** durent parfois des semaines, dans le cas où l'une d'elles embrasserait seulement une douzaine de jours, on voit que les Allemands sont en mesure d'amener sur un théâtre de lutte des renforts pris sur un autre théâtre, aussi facilement qu'autrefois, dans une bataille livrée entre le lever et le coucher du soleil, pouvaient intervenir des troupes distantes de trois à quatre heures de marche du champ d'action.

La réussite de la manœuvre, ainsi succinctement exposée, dépend simplement de l'exactitude de ses différentes phases, de la précision avec laquelle les trains militaires sont amenés à proximité des unités qu'ils doivent enlever, sont chargés de leur multiple cargaison, puis aiguillés automatiquement sur l'artère désignée pour les charrier.

En toutes ces minuties fécondes, réglées par de véritables mouvements d'horlogerie, les Allemands ont pu réduire les chiffres de temps énoncés ci-dessus, et il ne serait pas étonnant que, à trois journées de distance, leurs soldats puissent se battre contre des Français et contre des Russes. Quant aux accidents de route, conduisant à l'embouteillement d'un corps, ils sont négligeables, les moindres stations allemandes, sans exception, étant dotées d'un éven-

tail de voies de garage, capables d'hospitaliser les plus grands trains en détresse, en maintenant libre la voie principale. Napoléon a remporté ses plus belles victoires par la rapidité de ses manœuvres, rapidité jusqu'alors inconnue, obtenue par les jambes de ses vétérans. L'Allemagne, elle, place son espoir dans le roulement ininterrompu de ses wagons, apportant des secours alternatifs à ses opérations militaires opposées. Il appartient, conclut M. de Civrieux, à la stratégie des alliés d'immobiliser « la navette ».

Mais malgré cette facilité de transport de leurs troupes, malgré l'immense avantage que l'état-major possède sur nous par l'utilisation des voies ferrées qu'ils avaient et de celles dont ils se sont momentanément rendus maîtres, on sent, chez ce peuple, le désarroi qui confine à la déroute.

C'est ce que le commandant de Civrieux, avec son clair talent nous démontre d'une façon méthodique et magistrale [1]. Les offensives allemandes, dit-il, conduites depuis un certain temps, par intervalles, sur l'étendue du champ de bataille occidental, donnent l'impression d'un décousu qui, d'ordinaire, est l'indice d'un désarroi dans les cerveaux directeurs des opérations. Sans vouloir faire état des querelles familiales entre le père et son héritier, rapportées par des journaux neutres, l'examen des événements permet de se demander si, depuis la bataille de la Marne, les armées impériales sont réellement commandées, c'est-à-dire soumises à une volonté unique qui sait, qui

[1] Commandant DE CIVRIEUX, *Décousu et désarroi,* 30 janvier 1915.

peut et qui agit. Mais, contrairement aux apparences, ces armées ont-elles jamais été commandées, dans l'acception absolue du mot ?

Du 4 août au 10 septembre, toute l'énorme et pesante manœuvre à travers la Belgique et le Nord de la France n'a été autre chose que l'exécution sur le terrain d'un vaste Kriegspiel, dont la règle de jeu avait été, depuis de longues années, discutée, étudiée, puis arrêtée dans les Académies militaires de Berlin, desquelles ressortissent les états-majors. La pièce était méticuleusement montée, ses déclanchements prévus à jour fixé ; ses péripéties devaient se dérouler dans un ordre auquel la science germanique garantissait la certitude. Toute grande manœuvre allemande comporte une tétralogie. Celle qu'avaient conçue les doctes guerriers des bords de la Sprée se divisait en trois drames successifs : celui qui *abattrait la France*, celui qui *refoulerait la Russie*, celui qui *détruirait l'Empire britannique.* Une apothéose suivrait : celle de la Germanie, dominatrice de l'univers.

Mais un destin jaloux, embusqué dans les frises de l'Histoire, a, dès le second acte du premier de ces drames, bouleversé les acteurs, la machinerie, même l'orchestre, et, avec eux, les conceptions du directeur, du metteur en scène et du *Kapellmeister*... Depuis septembre, en effet, quelle idée directrice peut-on saisir dans le remue-ménage des armées allemandes ? Elles se sont jetées stupidement contre les canaux enchevêtrés de la Flandre, puis, à l'autre bout du théâtre, au travers des plaines polonaises, dénuées de voies de communications,

Depuis des mois, elles se livrent à des attaques sans but, sans liaison entre elles, qui meurent comme elles sont nées, sans savoir pourquoi. Un jour, c'est Ypres qui est canonné ; le lendemain, c'est Reims ou Arras. Des bataillons, quelques heures, s'élancent sur la Bassée ; d'autres, très loin, s'essaient autour de Craonne. Puis, parfois, les revenants de stériles hécatombes viennent promener leurs spectres d'anciens régiments aux champs ensanglantés de Nieuport, de Roye et d'Amance. Tous ces mouvements sont dirigés au hasard, avec mollesse aussi, depuis quelques semaines, comme accomplis par de pauvres diables poussés des fonds vers le *proscenium*, et dépourvus de chefs de file.

C'est qu'en réalité ces chefs de file ne sont plus. La plupart sont restés dans le vaste incendie qui, aux champs catalauniques, dévora les cartons du *Kriegspiel*. Les survivants ensuite périrent aux bords fangeux de l'Yser ou glacés de la Vistule. Ces chefs de file étaient les Jankers, les fils des hobereaux de la Prusse qui, revolver au poing, faisaient marcher résolument les troupeaux germaniques, pour enfoncer les portes des avenues triomphales... Sur ce seuil gît la noblesse prussienne. Avec elle, dans la tombe, s'est enclose la seule, la véritable et brutale force militaire de l'Allemagne.

D'une part, destruction d'un plan patiemment ajusté ; impossibilité, au sein de la tourmente, de l'élaboration d'un plan nouveau, par des cerveaux étroits, construits pour la seule analyse et non pour la synthèse ; d'autre part, disparition du cadre

humain capable de soutenir sur ses épaules les parties essentielles de la machine de guerre impériale, au cours de marches nécessaires ; telles sont les causes premières du désarroi au sein duquel le Kaiser, tel un hanneton, va casser ses antennes aux parois de la vaste cage, où, dès aujourd'hui, les Empires centraux se débattent.

§ 11. Les munitions : le grand problème actuel de la guerre

Dans la guerre moderne, la question des munitions domine l'ensemble de la conflagration européenne. En dehors de la fatigue qui accable les armes à pied, après les longues journées de ces luttes caractéristiques, une considération arrête les vainqueurs sur les champs conquis. Ecoutons le commandant de Civrieux : cette considération dépend de « la nécessité où les vainqueurs se trouvent de remplir à nouveau leurs caissons et leurs cartouchières, de réapprovisionner les colonnes interminables de sections de munitions, de faire affluer sur leurs traces les milliers de tonnes de fonte, de plomb, d'acier, d'explosifs nécessaires à la reprise éventuelle des combats ».

Cette question de munitions explique les mouve-

ments de flux et de reflux, qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire militaire, de ces offensives qui semblent irrésistibles, qui s'éteignent dès les premières étapes.

C'est que la consommation de projectiles dépasse certainement tout ce que l'imagination pouvait concevoir. Les nombres vertigineux fournis par le simple calcul [1] montrent la précarité dans laquelle, après des batailles formidables comme celles de la Marne, de l'Yser, de Galicie, de Pologne, tombent les armées. Elles s'arrêtent forcément, pour remplir coffres, caissons, fourgons, wagons amenés à pied d'œuvre.

Nous avons vu que, grâce à la situation géographique des armées allemandes, celles-ci en bénéficient par l'emploi *des lignes intérieures*, et que, « grâce à un réseau de chemins de fer admirablement conçu pour la seule industrie des Hohenzollern, qui est la guerre », elles peuvent, en d'incessantes navettes, transporter des corps d'armée entiers, non seulement entre deux secteurs du même front, mais encore d'un théâtre d'opérations à un autre. Leurs adversaires étant isolés en deux masses principales séparées par la majeure partie du continent, ils cherchent, selon les principes élémentaires de l'art depuis le combat d'Horace contre les Curiaces, à les battre successivement. C'est ainsi que Napoléon, opérant sur les *lignes intérieures* contre les armées disjointes et non coordonnées dans leur offensive, remporta ses victoires

[1] En supposant un tir réglé à 15 coups par minute, une batterie de 75 lance 720 obus en 12 minutes. Dans le même temps, l'artillerie d'un corps d'armée sèmera 21.600 projectiles.

de 1796 en Italie, de 1809 en Bavière, de 1813 en Saxe, de 1814 en France. Mais, en ces deux dernières campagnes comme en celle de 1815, quand l'ennemi fit converger simultanément la puissance supérieure de ses moyens contre l'armée impériale, tout le génie de son chef ne put la sauver du désastre.

Pour annihiler l'avantage que les empires coalisés tirent de leur position centrale, les alliés doivent donc envisager l'éventualité, quand l'heure sera venue, d'une *action générale* conduite au même instant sur toutes leurs frontières. Une bataille unique, que la postérité inscrira aux mêmes dates de l'Histoire, sera livrée de la Baltique à la Save, de la mer du Nord au Jura, bataille colossale, dans laquelle s'entre-choqueront des millions d'hommes, et dont le crépuscule sanglant précédera l'œuvre de la liberté des peuples... La forteresse militaire élevée au centre de l'Europe périra sans doute comme toutes les places assiégées par l'étreinte conjuguée des armées assaillantes. En attendant ce jour certain, dit en concluant le commandant de Civrieux, le devoir de chaque allié — devoir que remplit notre état-major — est de retenir devant lui l'ennemi opposé, en le harcelant sans cesse.

§ 12. La vraie méthode de la guerre
Défensive active et contre-offensive

Quelle est donc la véritable méthode de cette guerre de tranchées, dans laquelle la vertu de l'offensive est réduite à son minimum de valeur ? On peut dire qu'après les premières surprises, dont ont bénéficié les armées allemandes complètement préparées à cette guerre, toutes les *offensives stratégiques* ont échoué. En revanche, toutes les *défensives actives*, suivies parfois d'immédiates contre-offensives, ont été suivies d'incontestables succès. La bataille de la Marne, celles de la Vistule, de Prasnysz, de Stanislau ont été des batailles de contre-offensive. Les batailles de l'Yser, d'Ypres, des Quatre-Rivières, de la Bzoura, évidentes défaites des armées allemandes, ressortissent de la *défense active*.

Cette supériorité du belligérant d'aujourd'hui, qui attend et se concentre, contre un adversaire en marche et forcément désarticulé dans ses divers éléments, tient à trois causes principales, tout à fait nouvelles dans un développement d'hostilités. La première réside dans la transformation de la guerre à la surface du sol, déterminant des chocs suivis de fructueuses poursuites, en la *guerre de tranchées*, échelonnées les unes derrière les autres sur une pro-

fondeur considérable. La deuxième qui est du même ordre, résulte de *l'immensité des masses* engagées dans le conflit, de telle sorte qu'une armée ne peut jamais être réputée battue, puisque derrière elle, au lieu d'un vide dans lequel, en poursuite, s'avançaient les vainqueurs, s'alignent de nouvelles formations qui, sur des troupes épuisées par leurs propres efforts, éloignées de leurs réserves par leur succès même, prendront la contre-offensive devenue d'ordinaire irrésistible. Enfin, la troisième cause d'infériorité qui frappe l'offensive, commencée d'initiative et développée selon la norme du passé, n'est autre que la *colossale dépense des munitions* et la difficulté presque insurmontable d'en faire suivre le renouvellement au fur et à mesure de l'avance prononcée. Bien que les renseignements officiels fassent défaut encore, il n'est pas hasardé de supposer que la victoire de la Marne fût due, en grande partie, à la raréfaction de projectiles dans l'armée allemande, qui, dans sa présomptueuse croyance à la défaite déjà consommée de la France, s'était jetée en avant depuis les frontières belges à la vitesse de 40 kilomètres par étape, et dont les convois, tant sur routes que par voie de fer, n'avaient pu rallier en nombre suffisant pour assurer la nourriture d'une lutte de plusieurs jours.

Donc, *défensive active* et *contre-offensive* semblent être les maîtresses de l'heure présente. Mais celle de l'offensive tout court sonnera à son tour, et à la française, gardons-en l'assurance. Elle sera déterminée lorsque l'ennemi aura atteint, dans ses œuvres vives, un point d'usure qui rendra précaire une résis-

tance durable et inconsistante des retours offensifs [1].

Après plusieurs mois d'une guerre sans arrêt, après les premiers fléchissements causés par la préparation constante de la guerre depuis plus de quarante ans et par l'attaque brusquée qui devait encercler la France, c'est la France avec ses alliés qui triomphe et qui doit écraser à tout jamais le militarisme allemand.

---

[1] Commandant de Civrieux, *Défensive active et contre-offensive,* 14 mars 1915.

CHAPITRE VII

L'ALLEMAGNE PARJURE DEVANT LES NATIONS ALLIÉES

Le *Rhin*, avait proclamé César, *était la limite naturelle* de la Gaule. (CÉSAR, IV, 16.)

Ce fleuve, disait-on à Rome, était le fossé creusé par la Providence pour isoler les Barbares du reste du monde.
(C. JULLIAN, *Hist. de la Gaule :* Passage du Rhin, t. III.)

Le Rhin, écrivait Victor Hugo en 1842, est beaucoup plus français que ne le pensent les Allemands.

§ 1. L'héroïsme des Alliés

Les Alliés, disait fièrement un général, ont affirmé constamment leur volonté implacable d'en finir avec le germanisme agressif et conquérant.

Nous voyons, disait, avec une rare énergie, un des grands maîtres de la science [1], d'une part, l'esprit, l'idéal, la pensée, la liberté, les âmes lumineuses, le siècle de Périclès, l'exemple glorieux de la Grèce anti-

[1] Camille FLAMMARION, *La mentalité allemande dans l'Histoire.*

que tout entière, la civilisation latine, le sentiment, la conscience, la notion du droit, la fraternité humaine, la charité, l'amour ; d'autre part, la force matérielle, la barbarie à laquelle nous assistons, *un tyran immolant des millions d'hommes à sa folie, le pangermanisme* prétendant asservir le monde sous son esclavage, des êtres fourbes et menteurs *déchirant les traités*, des soldats ne pouvant combattre que dans l'ombre, travestis ou cachés, cette honteuse guerre de sous-marins et de tranchées, sournoise et perfide..., où l'homme a été ravalé au niveau des taupes et des crustacés, vivant en des tanières, minant le sol et les eaux, concentrant toute son énergie dans le génie de la destruction la plus sauvage.

Oui, s'écriait Maximilien Harden, « nous sommes faits pour la guerre ; prenons donc les armes avant qu'il soit trop tard ».

Ils déclarent cyniquement qu'ils voulaient conquérir le monde ! « Ce n'est pas contre notre volonté que nous nous sommes jetés dans cette aventure gigantesque. Elle ne nous a pas été imposée par surprise ; *nous l'avions voulu, nous devions le vouloir*. Notre force créera une loi nouvelle en Europe. L'Allemagne doit prendre sa place de *puissance dirigeante*. Nous rentrons en Belgique, et nous y ajouterons *la bande de territoire français qui prolonge la côte jusqu'à Calais* [1]. »

La guerre est, pour l'Allemagne, la loi de l'humanité. « Un peuple qui s'accroît comme l'empire alle-

[1] Maximilien Harden, novembre 1914.

mand *doit s'agrandir aux dépens* des autres puissances. La question de savoir où réside ce droit ne peut être tranchée que par la guerre. Les nations faibles n'ont pas le droit à l'existence, et elles doivent être absorbées par les nations puissantes [1] ».

Leurs théories, leurs actes, c'est le retour à l'ancienne barbarie.

Pour ce peuple, la guerre est la mère des peuples sains et forts, et de toutes choses vivantes et nobles. « Notre force, disait von der Goltz, brisera le monde ». Ils se disent moralement et intellectuellement « supérieurs à tous, et sans comparaison possible ».

Cette mentalité, ajoute avec justesse M. Flammarion, ne date pas d'aujourd'hui. Ceux qui s'imaginent que l'ambition dominatrice des Germains a commencé avec Bismarck, ou même avec Frédéric II, sont dans l'erreur : elle est dans leur nature même, dans leur sang, dans leur caractère, et se montre chez eux dès leur origine.

On voit qu'au temps de Jules César ces aventuriers arrogants, « joignaient la ruse à la férocité [2] » et que ces envahisseurs cruels étaient les rivaux jaloux et envieux des fiers et joyeux Gaulois. Cette race, dit Sénèque était insatiable de guerre [3], et préférait se battre que labourer et récolter [4]. On voit que tous les faits s'unissent pour établir que cette race, dont la grande ardeur de convoitise, disait Froissard, leur

[1] Her doctor professor Treitchke.
[2] Valleius Paterculus.
[3] Sénèque : *Avidam gentem belli.*
[4] Tacite : *Quod possit sanguine parare.*

enlève *toute connaissance d'honneur*, est, dans son sang même, l'ennemi redoutable de la civilisation laborieuse et tranquille qui ne peut se développer que dans le travail et dans la paix. La guerre actuelle continue la lutte des civilisés contre les barbares, commencée il y a de plus de deux mille ans.

C'est, dit l'éminent astronome, c'est le *militarisme prussien* qui domine aujourd'hui l'Allemagne, qui est un péril mondial qu'il est urgent de conjurer. On doit le mettre dans l'impossibilité de nuire et de continuer ses méfaits. Il est arrivé, en 1914, au paroxysme de l'orgueil et de la démence ! Le devoir absolu de la conscience humaine est de l'anéantir... Puisque les barbares prétendent nous dominer, nous devons tous être inébranlablement unis contre la menace germanique, tous, non seulement les descendants des Grecs et des Latins, non seulement les Français, non seulement la triple entente politique, mais encore *l'humanité tout entière* [1].

On retrouve, en effet, partout, dans cette race germanique, l'immense orgueil qui est, avec la force (la négation du droit), le principe de ce peuple.

César ayant menacé Arioviste, le barbare répondit ainsi : « *Personne ne s'est encore attaqué à moi*, qui ne s'en soit repenti. *Quand César le voudra*, nous *mesurerons* nos forces, et il apprendra *ce que sont les Germains* (ce que cela signifie de provoquer l'Allemagne, dit aujourd'hui Guillaume), *ces guerriers* qui, depuis quatorze ans, n'ont pas *dormi sous un toit* ».

[1] Camille FLAMMARION, Discours aux Matinées nationales de la Sorbonne, 11 avril 1915.

La Germanie tout entière s'ébranlait. César « qui seul avait la direction de la guerre » arriva dans la vallée du Rhin et les refoula au-delà du fleuve. La bataille fut « acharnée et désastreuse pour les barbares [1] ». Ces hordes s'éloignèrent du Rhin et s'enfoncèrent dans leurs forêts.

Le 1er août 1914, l'empereur perfide disait aussi : « On nous a forcés de prendre l'épée en mains.., mais nous brandirons l'épée avec une telle force, que, lorsque nous la remettrons au fourreau, ce sera avec honneur... Nous montrerons à nos ennemis ce que cela signifie de provoquer l'Allemagne ». Et le fourbe Kaiser, le lendemain, foulant aux pieds l'inviolable neutralité, envahissait la Belgique. On retrouve bien dans le fourbe Guillaume son ancêtre, le barbare Arioviste, le roi des Germains, *rex Germanorum* [2].

Voilà les mêmes hommes que nous combattons aujourd'hui, aussi barbares [3] qu'autrefois, mais avec plus de raffinements dans cette cruauté ; voilà le même peuple qui s'est jeté sur nous en 1870 et qui, en 1914, prétend conquérir le monde.

Après tant de glorieuses défaites et un traité que l'Allemagne spoliatrice nous avait imposé depuis l'An-

[1] Duruy, *Histoire des Romains :* 10 septembre 58.

[2] Cæsar, *De bello Gallico : Ariovistus, rex Germanorum,* liber I, caput 31.

[3] Ces hommes de toute espèce (all-menn), unis aux Vandales, se signalèrent tellement par leur barbarie que leur nom ne rappelle plus que l'idée d'un peuple féroce et destructeur. (Henry Aragon, *La Colonie antique de Ruscino* (en cours de tirage) : Epoque de la disparition de Ruscino, pages 83-88.)

née Terrible, la France de 1914 avait su trouver la force surhumaine qui devait lui donner la victoire [1].

Le 1er août 1914, le fourbe empereur qui *voulait la guerre* [2], comme disait Cicéron en parlant de César, Guillaume II venait de déclarer la guerre à la Russie, le 3 août à la France, et le 4 août à la Belgique, foulant au pied le sol sacré et inviolable de la nation.

On ne dira jamais assez, écrivait M. Pierre Loti [3], l'héroïsme de ce peuple qui aurait eu raison de ne pas se préparer aux batailles, puisque des traités solennels auraient dû l'en préserver à tout jamais, et qui au contraire vient de subir et d'arrêter le plus formidable attentat de la **Grande Barbarie**.

Après des événements aussi redoutables, alors que le Kaiser orgueilleux espérait entrer dans Paris, disait-il, le vingtième jour de la déclaration de guerre, violant toutes les neutralités, tuant les prisonniers, massacrant les civils, incendiant et pillant tous les édifices, pour triompher plus sûrement encore, il imposait les villes momentanément conquises, et les personnes même, comme autrefois était frappé Ariarathe, gendre d'Antiochus, d'une contribution de 300 talents « pour augmenter le butin immense que le consul traînait après lui ».

Mais nous voilà de nouveau triomphants, comme disait Victor Hugo, *dans les glorieuses plaines qui*

[1] La victoire du Droit et de la Liberté n'est-elle pas certaine comme une vérité mathématique ? (J. Reinach.)

[2] Cicéron : *Vidi Cæsarem cupere bellum.*

[3] Pierre Loti, *Un soir d'Ypres :* La grande Barbarie.

ont vu l'empereur, où des géants avaient joué là une grande partie [1].

Nos troupes sont fortes et luttent avec opiniâtreté ; l'artillerie française a affirmé nettement sa supériorité depuis plusieurs mois ; les Belges pleins de courage ont montré déjà tout leur héroïsme, et disent toujours leur confiance. La Serbie a mis l'armée autrichienne en déroute, les canons anglais font merveille sur le champ de bataille. Les Russes, nos fidèles alliés invincibles refoulent lentement après de sages, de prudentes et glorieuses retraites, mais victorieusement l'ennemi. C'est qu'il ne suffit pas, avait dit Napoléon, « de tuer un soldat russe, il faut le faire tomber ».

Malgré l'abandon de Varsovie, le 8 août 1915, de Kovno, de Litowski le 6 août, les Russes, pour redresser leur front, sont allés plus loin reprendre de nouvelles forces et un nouvel essor.

Osera-t-on, écrivait le colonel Rousset, poursuivre le colossal adversaire à travers ces steppes obscures et traîtresses sur lesquelles plane encore le spectre de la Grande Armée ? Osera-t-on s'enfoncer à la suite jusqu'aux profondeurs mystérieuses qui gardent les os blanchis des dragons d'Espagne et des grenadiers d'Oudinot ?... Mais si l'on s'arrête, l'adversaire qui est toujours debout ne s'arrêtera pas : il attendra son heure, et après, il reviendra plus puissant et plus redoutable.

[1] Victor Hugo, *Lettre II,* Epernay, 21 juillet 1838. Victor Hugo comparait le champ de bataille de Montmirail à « un damier gigantesque bouleversé. »

Les événements de l'histoire donnent raison à la tactique de nos alliés, les Russes. Quand l'armée de Napoléon ivre d'enthousiasme, entra dans Moscou, la cité sainte des Russes, le 14 septembre 1812, la ville était déserte et morne, toute la population avait fui à la suite de l'armée russe. Napoléon néanmoins engagea des négociations. « Il laissa s'écouler, dit l'historien [1], un temps précieux, croyant toujours que l'empereur Alexandre traiterait. Mais Alexandre ne pensait qu'à le jouer, comptant pour nous chasser sur son allié favori, l'hiver. Cet allié fut plus fidèle encore qu'à l'ordinaire et plus énergique, comme s'il eut mesuré la puissance de son secours au péril de la Russie ».

Après plus de cent ans, c'est l'Allemagne, l'éternelle ennemie qui s'empare de Varsovie et d'Ivangorod, de Kowno, de Brest-Litovsk. Poussera-t-elle plus loin ? Osera-t-elle affronter l'hiver moscovite, qui, suivant l'expression de l'historien de Ségur [2], « attaque les soldats de toutes parts : c'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée. Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immortalité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte ».

C'est ainsi que l'ambition de la fourbe Allemagne

[1] Ducoudray, *Guerres de Russie et d'Allemagne*, chap. 12.
[2] De Ségur, *Histoire de la campagne de 1812*.

devrait s'abîmer dans cet amoncellement de neige, dans ces tourbillons de vent et de frimas, où son armée menaçante viendra s'ensevelir.

La retraite devint désastreuse, dit l'historien. Il fallut reculer jusqu'au Niémen, et c'est à peine si une poignée de soldats, débris d'une armée de 400.000 hommes, repassa le port de Kowno, toujours protégée par l'héroïsme du maréchal Ney [1] ».

Admirons la tactique de nos fidèles alliés, et leur retraite héroïque.

En 1812, après avoir bloqué Riga et battu l'armée russe à Polotsk [2], Napoléon pouvait s'engager au cœur de la Russie : comme en 1812, les Allemands s'enfoncent dans cet immense empire : « les Russes se retirent toujours devant lui, brûlant les villages dévastant le pays ».

« Rien de plus tragique, écrit Junius, que le désespoir de Napoléon, conquérant jusqu'alors invincible, voyant se dérober devant lui cet ennemi insaisissable qui disparaît dans l'immensité du pays, chaque fois qu'il s'apprête à l'étreindre. La grande bataille, la bataille qu'on espère décisive, n'est-ce pas là également ce que recherchent avec angoisse Guillaume II et Hindenbourg ? Mais, comme sous les pas de Napoléon, devant eux s'ouvrent les villes, se vident les forteresses, s'éclipsent les armées. »

N'assistons-nous pas au spectacle de l'arrivée à Moscou de la Grande Armée qui trouva les archives,

[1] Retraite de Russie, octobre-décembre 1812.
[2] Le 18 août 1812, par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

les caisses publiques, le trésor entièrement vides? « N'avons-nous pas vu Varsovie, Riga évacuées avec cet ordre, cette méthode et cette résignation qui arrachent des cris d'admiration à M. de Ségur? » Et pendant que l'armée russe se retirait méthodiquement, comme dans cette guerre, Murat et Mortier, à tout hasard, se dirigeaient sur Moscou : « Ils marchèrent pendant deux jours, ne mangeant que du cheval et du grain pilé, sans trouver ni hommes ni choses qui décelassent l'armée russe. »

C'est que l'armée russe, par sa retraite prudente mais sublime et énergiquement menée, imposée par la supériorité et le nombre momentanés des canons allemands, reste toujours, et demeure, après seize mois de guerre, indomptée et indomptable. L'armée russe, écrivait M. J. Reinach, a été surtout une armée de manœuvre. Elle n'a pas cessé de manœuvrer, en rompant comme en avançant. Les retraites méthodiques, exécutées toujours en bon ordre, attirent l'Allemand sur des champs de bataille qui deviennent des champs de carnage, où, invariablement, il se fait battre.

Mais non seulement les Russes, nos alliés, déciment et retiennent l'ennemi, mais « toutes les puissances de vie se dressent contre la puissance de mort », suivant les éloquentes paroles de M. Deschanel.

Les Etats-Unis sont indignés contre nos adversaires qui n'ont pas craint d'anéantir tant de vies humaines par la destruction inique du *Lusitania* et de l'*Arabie*. Vienne vit dans la terreur ; l'Allemagne va être affa-

mée. Enfin l'Italie, ce peuple fertile en héros, *tellus magna Virum*, devant la perfidie et la déloyauté des deux puissances ennemies, combat victorieusement à nos côtés, avec la Roumanie notre alliée nouvelle.

Le Kaiser a perdu ses colonies et sa flotte de commerce. La Belgique cyniquement envahie, l'Italie indignement bafouée luttent avec toute leur énergie contre le cupide envahisseur.

« La Belgique, écrit éloquemment M. J. Reinach, s'est sacrifiée à la liberté du monde... La nation belge s'est jetée magnifiquement à l'avant-garde de la civilisation. Elle est la fierté de l'humanité. Elle est l'image vivante du Droit, du Droit impérissable qui résistera à tous les assauts, et qui en triomphera ».

Admirons les Belges, dont Pierre Loti magnifiait le roi, au courage sublime, « relégué sans murmure dans une maisonnette de village, sur un dernier lambeau de son royaume martyr, mais vers qui monte, de toute la Terre civilisée, le concert des sympathies, des enthousiasmes, des glorifications magnifiques, et qu'attendent les plus pures et immortelles couronnes ».

Mais ce n'est pas seulement la Belgique qui combat à nos côtés.

L'armée française est fière de combattre aux côtés de la Belgique, dont le « noble souverain, disait éloquemment M. Poincaré, a donné au monde l'exemple d'une inflexible droiture, et chez qui la bravoure militaire s'allie si étroitement au courage civique ».

Mais ce n'est pas seulement la Belgique qui combat à nos côtés : c'est aussi la vaillante Italie.

Et c'est aujourd'hui, le 25 mai 1915, le Kaiser lui-même (comme autrefois le féroce consul Dolabella envahissant Asculum), c'est Guillaume II qui va commander ses armées vers la *Marche d'Ancône,* l'antique Picenum occupée par les *Goth*s et les *Longobardi,* les Lombards de la Germanie : nos nouveaux alliés, les soldats de notre race latine, les Italiens sauront, une fois de plus, arrêter et refouler cette nouvelle invasion barbare qui verra devant elle la roche indestructible qui portait le capitole : *Capitolii immobile saxum.*

La Belgique, disait l'éminent écrivain Richepin, « peuple dont l'histoire est une incessante leçon de labeur, d'indépendance, d'héroïsme, peuple dont la terre est la plus peuplée du monde, peuple où fleurissent à la fois toutes les cultures, matérielles et morales, l'industrie, le commerce, les arts et les lettres, peuple des belles cathédrales, des splendides hôtels-de-ville, des musées incomparables, peuple comptant parmi ses fils le poète et philosophe Maeterlinck qui vient de vouer l'armée allemande à l'extermination, le bourgmestre Max qui tient tête au Von der Goltz, et le roi Albert qui dort dans la tranchée après avoir fait le coup de feu avec ses soldats; ô peuple des bons travailleurs, des grands artistes, des braves guerriers, peuple de vrais hommes, c'est toi qui portes en ce moment, dans tes poings de martyr et de héros, le *palladium* de l'humanité ! »

Si nous relisons avec M. C. Jullian [1] l'histoire de la

[1] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule,* chap. IV, paragr. 2.

Gaule, l'éminent historien nous rappelle qu'à l'époque des invasions barbares « les Belges étaient les plus fiers et les plus entreprenants des Gaulois. Ils avaient été les seuls à repousser les Teutons et à ignorer la force des légions. Ils *pouvaient espérer des jours de gloire pour leur nom*. Les Belges et les Armoricains étaient alors capables de rendre à la Gaule sa force et sa confiance. Les pensées, la religion nationale, les traditions étaient plus vivaces chez eux... » Nous retrouvons, après plusieurs siècles, la même énergie, les mêmes sentiments d'honneur chez ce peuple héroïque et confiant dans son Droit, ainsi que chez nos alliés d'Italie.

Déjà, le 7 août, M. Giovanni disait : « Quand on fera plus tard l'histoire des jours d'angoisse qui ont précédé cette grande guerre, on verra, sans nul doute, qu'un des points capitaux, le point capital même de ce prodige diplomatique, aura été l'attitude de l'Italie.

Le rôle qu'aura joué ce peuple aura été immense et prépondérant, non seulement pour la guerre même, mais pour toutes les conséquences politiques, civiles et sociales qui peuvent en résulter... Il importe bien d'éclaircir ce point, pour l'Histoire future. Si l'Italie a refusé de suivre ses alliés sur le terrain de la guerre, c'est parce que, suivant l'esprit et la lettre de ses traités, non seulement elle n'avait pas le devoir de les suivre, mais encore elle avait le *droit absolu et même le devoir* de leur refuser son consentement... »

Et l'Italie fièrement combat à nos côtés.

Le 26 mai 1915, à la Chambre des Députés, dans

une séance historique, M. Deschanel saluait la sœur latine unie à la France « les deux sœurs immortelles, réunies à jamais dans la justice. »

Et déjà la fille de Saturne (*dea Saturnia*) aux temps héroïques, n'avait-elle pas prédit la grandeur de l'Italie ? En se mettant à la tête des Latins pour accabler les Troyens, la Déesse voulait que ce soit par la valeur italienne que Rome un jour devienne si puissante : *sit romana potens Italà virtute propago.* Virgile appelait l'Italie, *cette terre si féconde où tant de héros s'étaient distingués* [1].

En voyant le Kaiser lancer ses troupes contre l'Italie, pour ajouter encore à sa gloire, on peut penser que lui, le prétendu conquérant du monde, devant qui tout doit se soumettre, veut ternir le prestige du nom romain qui a survécu à plusieurs siècles. Quand Scaurus, le lieutenant de Cassius Longinus qui marchait contre les Cimbres fut fait prisonnier, il assista, disent les historiens, chargé de chaînes, à un conseil tenu pour choisir la route à suivre. « Interrogé par les barbares, il leur dit : « Passez les Alpes, mettez le pied en Italie, *et vous saurez quelle est la puissance de Rome* [2] ».

Cette vaillante nation sait montrer, aujourd'hui, après plus de vingt siècles, qu'elle n'a jamais tremblé ni devant l'Autriche, ni devant l'Allemagne.

[1] VIRGILE, *Enéide*, liber VII : *Quibus Itala jam tùm floruerit terra alma viris.*

[2] Cicéron n'avait-il pas dit, dans un langage imagé, en parlant des Alpes : « ce boulevard élevé par une main divine pour la défense de l'Italie ».

L'Italie, la terre fertile en héros, (tellus alma Parens) a, suivant les mots éloquents de M. Marcono, « peut-être écrit la page la plus belle et la plus rayonnante de son retour à la vie de la nation ; elle a, ainsi, confirmé la prophétie de Gladstone : l'Italie est destinée à constituer un des plus grands instruments du progrès humain. » Et l'on peut ajouter que, par ses exploits glorieux, par son endurance, et son génie, elle le prouve hautement. C'est que l'Italie, comme les autres puissances alliées, combat pour la *Justice* et le *Droit*.

Pour nous autres Français et pour nos Alliés, c'est au nom du *droit* que nous défendons nos vies, nos terres contre l'envahisseur inique, de ce *droit* qui, suivant l'expression sublime d'un illustre et grand philosophe, M. Emile Faguet, « est une beauté qui s'impose aux hommes par sa valeur esthétique, et pour ainsi dire, par sa pure splendeur. En synthèse donc, c'est le beau, c'est le beau esthétique et moral — c'est « toute beauté » — que la latinité a enseigné et comme imposé au monde. »

Et dans cette éloquente définition du droit, l'éminent académicien met en opposition la *latinité* qui « est la civilisation elle-même, la civilisation traditionnelle, et le *germanisme* qui est « l'explosion brusque d'une force », qui ne comprend que la force, et par ce fait « il est resté peuple primitif et préhistorique [1] ».

Victor Duruy, en 1882, dans son *Histoire des*

[1] Emile Faguet, de l'Académie française, *Excelsior* du 30 mai 1915.

Romains [1], parlait de la *culture* brutale de ce peuple: « Charlemagne avait mis un terme pour jamais aux invasions orientales, en forçant les nations germaniques à entrer dans son nouvel empire d'Occident. Mais elles y entrèrent après la grande ruine, sans avoir été touchées par l'esprit de Rome, de sorte qu'elles ont gardé, jusqu'aux temps modernes, *leur rudesse native* et cette *culture particulière*, le **Germanenthum**, si différente de la civilisation des races latines. »

Au sujet de cette race barbare, M. Reinach indigné nous dit [2] : La science de l'homme n'est pas leur science. Ils n'ont qu'un culte, celui de la *Force*, de la force matérielle. Quand leur force sera brisée, ils croiront à nos 75, aux dreadnoughts anglais, aux lances des cosaques. La force morale qui les aura vaincus, ils continueront à l'ignorer et à la nier. C'est ce qu'exprimait avec énergie un écrivain du XVIIIe siècle : « En voyant une guerre aussi inique et sanguinaire, on peut dire que « toute guerre entreprise uniquement par ambition est injuste et rend le prince qui l'entreprend responsable de tout le sang versé et répandu. » Nous admirons dans cette guerre de géants, tout l'héroïsme de nos chefs et de nos soldats qui luttent pour l'Honneur, le Droit, la Liberté.

[1] Duruy, *Sages commencements de Tibère : Germanicus*, chap. LXXII, 1.
[2] J. Reinach, *La guerre de 1914* (3 mars 1915).

§ 2. Le but des Alliés : la destruction du Militarisme allemand

Les puissances alliées, écrit le commandant de Civrieux, ont indiqué au monde le but final de leurs efforts militaires. *Ce but n'est autre que la destruction du militarisme allemand...* tel est le but officiel, avoué, de la guerre soutenue par les alliés... Ce militarisme, même démoli par la défaite, devra être endigué et contenu, enfermé dans des limites politiques et naturelles, telles que, après sa restauration fatale, il sera dans la quasi-impossibilité de les franchir.

Et l'éminent critique militaire conclut ainsi : Si le militarisme allemand ne peut être détruit, quelle que soit la grandeur de son désastre prochain.., il n'est qu'un seul moyen de préserver les peuples voisins de ses brusques agressions : *C'est de constituer entre eux et lui des barrières, dont le franchissement présente des difficultés telles qu'une attaque, au moins soudaine, ne puisse être envisagée avec succès.*

Cette barrière continentale, nos amis et alliés, les Russes, la détermineront de leur côté à leur guise,

[1] Commandant DE CIVRIEUX, *La frontière du Rhin,* 17 fév. 1915.

d'autant plus efficace que derrière elle s'enfoncent les profondeurs inaccessibles d'un immense Empire. Quant à nous, peuples de la Gaule resserrée, soumise depuis vingt-cinq siècles aux invasions teutoniques, nous n'avons qu'un seul devoir à remplir vis-à-vis de nous-mêmes et des générations futures, c'est de rétablir la limite politique que la nature prévoyante a tracée entre deux races qui ne peuvent se comprendre. *Cette limite, c'est le large et profond fossé du Rhin.*

Oui, quand des millions de Français et de Belges auront payé de leur vie envolée, de leur sang répandu, le droit qu'auront leurs patries de poser les conditions de la paix future, la seule garantie humaine de la pérennité de cette paix sera le *rétablissement de la frontière naturelle* qui fut celle de la Gaule celtique, de la Gaule romaine, celle que les Césars, durant quatre cents ans, interdirent à la Germanie d'alors, non moins essentiellement barbare que l'Allemagne d'aujourd'hui.

Et c'est avec intention que nous ne parlons que de la Gaule. Celle-ci, de nos jours, renferme deux nations sœurs, qui ont communié dans le sacrifice et dans la douleur. Comme la France meurtrie, la Belgique violée doit être prémunie contre un nouvel et ignoble attentat ; son industrie et ses richesses doivent, dans l'avenir, se développer *derrière le retranchement du Rhin*, qu'occupera une armée digne d'elle par le nombre et par la préparation.

« La France, écrivait M. Albert Milhaud, n'aura pas de quiétude, la Belgique non plus, tant qu'un

grand camp militaire, sur les bords du Rhin, ne nous protégera pas contre les incursions et invasions germaniques. La guerre actuelle prouve la puissance des moyens défensifs. *Il nous faut une barrière formidable à opposer à un peuple qui est et reste formidable. Il nous faut une ligne naturelle pour organiser* notre défensive : c'est le Rhin.

§ 3. LA GRANDE PAIX FRANÇAISE

Le Temple du Courage et de l'Honneur

L'éminent académicien, M. Emile Faguet, disait, en des lignes enthousiastes, l'héroïsme et l'intrépide ténacité de nos vaillants alliés qui combattent avec nous pour détruire à jamais l'impérialisme germanique.

« Cette mutualité, écrivait le savant philosophe, est un gage d'abord de *victoire* et ensuite de *concorde future.* « De victoire d'abord » : remontons à la source, à la victoire de la Marne.

Nous pourrions, nous aussi, aux portes de Paris, bâtir un temple au *Ridicule* (*deus Rediculus*). Mais le *deus Rediculus* ne fut d'abord que le dieu qui ramène en arrière (*redire*) : Festus prétend que les Romains,

tout fiers de ce qu'Annibal avait reculé si précipitamment après avoir tant osé, bâtirent en avant de la porte Capène le temple du *Ridicule*.

« Et ensuite de concorde future » : Nous reverrons, comme après l'écrasement définitif « des légions de Germanie détruites ou dispersées », l'époque de Cérialis, le général de Vespasien qui avait refoulé définitivement les Barbares : « Au dehors le péril de l'invasion ne menaçant plus, il se leva alors sur la Gaule un siècle de prospérité qui compte parmi les beaux-âges du monde, et qu'on appelle le siècle des Antonins [1] ».

En voyant ce géant abattu, terrassé, foudroyé, nous croirons encore entendre Enée s'écrier, en plongeant son épée dans le sein de Turnus : « Reçois ce coup de la main de Pallas, qui immole un barbare : c'est Pallas qui verse ton sang criminel [2] ».

C'est ainsi que la France renaîtra superbe, orgueilleuse, après avoir fondé une paix durable, illimitée, la **Paix française** [3], la **Paix du Droit**, de la **Civilisa-**

[1] Duruy, *Vespasien (69-79)*, chap. LXXVII, III.

[2] *Pallas te hoc vulnere, Pallas immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit.* (Virgile, *Enéide*, livre XII.)

[3] M. Aristide Briand, dans une envolée enthousiaste, avait dit : « C'est quand nous aurons mis l'Allemagne dans l'impossibilité de troubler les peuples pendant de longs ans que nous parlerons de paix. Ce sera la **paix française**, la paix glorieuse qui rétablira le droit pour le monde entier ». (30 nov. 1915).

« La guerre, écrivait le *Daily Telegraph*, a enseigné à la France la rare beauté des idéals de liberté, de paix et de sacrifice pour autrui. En apprenant cela, la France a conquis le secret du triomphe final. »

tion, de la **Liberté**, la paix fondée sur les ruines encore fumantes de l'empire allemand à jamais terrassé.

Nous pourrons dire avec l'éminent historien de la Gaule [1] qui décrivait le rôle militaire de César, dont le génie avait étonné le monde : « Le bonheur de César se déroulait en une merveilleuse épopée fournie à la fois de faits rigoureusement enchaînés et d'épisodes étincelants d'éclats ».

Comme dans les Guerres antiques, après nos victoires décisives et nos triomphes éclatants, nous élèverons, ainsi que Marcellus, un temple à l'**Honneur** et au **Courage**, pour immortaliser nos invincibles héros. Nous ne craindrons pas, comme les Anciens, de magnifier à la fois ces deux vertus civiques qui sont l'apanage de toute l'armée française dans cette guerre moderne.

Tite-Live nous dit, en effet, que les pontifes s'étaient refusés à réunir les deux divinités dans un même sanctuaire.

« Que la foudre y tombe, disaient-ils, ou qu'il s'y manifeste un prodige, et il sera difficile de faire les expiations, parce qu'on ne saura à quel dieu offrir le sacrifice et que les rites ne permettent pas d'immoler une même victime à deux divinités [2] ».

Marcellus dédia le temple à l'**Honneur** et en cons-

[1] Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, chap. vii.

[2] Tite-Live, xxvii, 25.

truisit un autre au **Courage** dont son fils, dix-sept ans plus tard, fit la dédicace [1].

Nous les édifierons à la fois, dans un unanime élan de piété, pour célébrer dans une immense et fervente apothéose, la France qui représente le **Courage** et l'**Honneur**, incarnés dans ses fils héroïques qui l'ont vaillamment défendue, glorieusement sauvée, et superbement glorifiée devant l'Univers étonné qui célébrera cette œuvre nouvelle [2], suivant les mots prophétiques du poète latin : *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.*

---

[1] Tite-Live, xxix, 11.

[2] « Nous courons à la victoire, s'écriait, dans une magnifique envolée, M. Painlevé, à cette victoire vers laquelle tendent tous nos efforts et sur laquelle se fondera un **monde nouveau.** » (Discours de M. Painlevé à la Sorbonne, le 21 novembre 1915.)

APPENDICE

Contre l'Allemagne intellectuelle

L'extermination de la race allemande doit avoir lieu non seulement matériellement, c'est-à-dire dans son militarisme, son organisation avec les armements redoutables, mais aussi intellectuellement, dans sa science lourde, pédante et emphatique.

En qualité de membre de la Société française d'Archéologie et de président de la Société d'Histoire du Roussillon, j'ai reçu les protestations suivantes : Vous reconnaîtrez que, dans leur silence forcé, les Sociétés savantes songent à mettre au ban de la civilisation la fameuse « Kultur » allemande représentée par les faux grands savants de la maudite Germanie.

Les personnes qui s'occupent d'archéologie et celles qui ont horreur de tout ce qui représente la science allemande approuveront avec joie la décision irrévocable qui a été prise par les directeurs éminents de ces différentes Sociétés.

HENRY ARAGON,

Membre de la Société Française d'Archéologie.

Société nationale des Antiquaires de France

Musée du Louvre, le 24 septembre 1914.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La Société nationale des Antiquaires de France, réunie le 23 septembre au Musée du Louvre, dans le local ordinaire de ses séances, a voté par acclamation la protestation suivante contre le crime de Reims :

« Dans la journée du 19 septembre 1914, l'armée allemande, sans aucune nécessité militaire, a incendié et détruit intentionnellement la cathédrale de Reims. Notre glorieux sanctuaire historique, merveille incomparable de l'art français du moyen-âge, s'est écroulé dans les flammes ! L'univers civilisé a été saisi de stupeur en apprenant ce forfait monstrueux dont la honte retombera à jamais sur ceux qui l'ont froidement prémédité. La lueur des incendies de Louvain et de Reims demeurera ineffaçable et vengeresse ; elle éclairera la postérité.

« La Société nationale des Antiquaires de France proteste avec indignation contre les outrages répétés de l'armée allemande aux droits les plus sacrés de la science, de l'art, de la foi et de l'humanité. Elle convie instamment les Sociétés françaises ou étrangères avec lesquelles elle entretient des relations à joindre leurs protestations motivées à la sienne. »

Protestation de la Société française d'Archéologie

La Société française d'Archéologie adresse à ses quarante-huit membres belges, à l'Académie royale d'Archéologie de Belgique et à la Fédération historique de l'héroïque nation, l'expression de sa douloureuse sympathie pour les ruines accumulées à Louvain, à Malines et Termonde par la fureur incendiaire des armées allemandes ;

Maudissant l'odieux vandalisme allemand, fier d'une victoire remportée sur de vieilles pierres, s'associe aux protestations indignées du monde civilisé contre le bombardement sauvage et méthodique de la cathédrale de Reims ;

Déplore les ravages irréparables causés par l'incendie prémédité de ce merveilleux édifice, dont les plus belles statues, les sculptures les plus élégantes, les verrières, la charpente et la flèche sont anéanties ;

Emet le vœu que la statuaire mutilée par les éclats d'obus et noircie par le feu ne soit pas restaurée, pour laisser des témoins perpétuels du crime germanique accompli le 19 septembre 1914 ;

Constatant que les archéologues allemands et autrichiens ont gardé le silence devant l'implacable destruction de tant de chefs-d'œuvre de l'art du moyen âge et qu'ils se sont faits les propagateurs des doctrines barbares du pangermanisme, comme tous les intellectuels d'Outre-Rhin,

Raye de la liste de ses membres étrangers : MM. von Bezold, directeur du Musée de Nuremberg ;

le professeur Clémen, conservateur des Monuments historiques, à Bonn ; Dehio, professeur à l'Université de Strasbourg ; le professeur Gurlitt, à Dresde ; le Dr Krüger, directeur du Musée de Trèves ; le professeur d'Œchelhauser, recteur de l'Ecole polytechnique, à Carlsuhe ; le Dr Vôge, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau ; le chevalier de Forster-Streffleur, directeur au Ministère de l'Instruction Publique, à Vienne ; le Dr Neuwirth, membre de la Commission des Monuments historiques, à Vienne ; le comte Wilczek, président de la Société des Beaux-Arts, à Vienne.

Depuis un an, que de ruines se sont amoncelées sur le front, où nos vaillants soldats donnent chaque jour tant d'exemples d'héroïsme. On ne peut encore évaluer le nombre exact des églises rurales martyrisées, ni dresser le lugubre catalogue des pillages germaniques et de nos pertes artistiques, mais plusieurs monuments historiques, comme l'hôtel-de-ville d'Arras, les églises de Tilloly (Somme), de Tracy-le-Val (Oise), les abbayes d'Ourscamp, près de Noyon, et de Vauclère, près de Craonne, les églises de Chaudardes, de Fontenoy, de Vailly (Aisne), ne sont plus que des tas de pierres. La cathédrale de Soissons et Saint-Jean-des-Vignes ont été gravement endommagés et notre architecture civile a subi des pertes irréparables. N'est-il pas désolant de constater que les armées d'un nouvel Attila ont détruit tant de grands et de petits chefs-d'œuvre qui avaient échappé à travers les siècles à toutes les chances de mutilation ?

Après la guerre, une tâche importante doit incom-

ber à notre Société, ce sera de faire prévaloir ses principes de consolidation et de conservation des édifices incendiés ou bombardés contre ceux qui voudraient les restaurer ou les rebâtir. Sans doute, il faut que la vie renaisse au milieu des ruines, mais, en se bornant à mettre à l'abri des intempéries par une nouvelle toiture telle ou telle église calcinée, en reprenant les lézardes d'un vieux clocher, on peut satisfaire à la fois aux besoins du culte, aux désirs des archéologues et à la nécessité impérieuse de conserver sous les yeux des futures générations des témoins de la barbarie germanique. Enfin, il serait déplorable de supprimer dans telle ou telle région les éléments de l'histoire de notre architecture nationale, sous prétexte que des constructions neuves répondent mieux aux exigences de la vie moderne. Dans cet ordre d'idées, nous sommes heureux de vous faire savoir que la Commission des Monuments historiques, où siègent quinze de nos confrères, a déjà classé plusieurs églises victimes de la bataille de la Marne, d'après les relevés de notre confrère M. André Ventre.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

Les *Barbares pillards :*
Le concussionnaire Verrès (89 av. J.-C.)
et le Kronprinz *praedator*, le déprédateur (1914-1916).
Simple parallèle.

CHAPITRE IV

Guillaume II et les hordes teutones

CHAPITRE V

Comment nos généraux gagnent les batailles

CHAPITRE VI

Considérations générales sur la Guerre Moderne
(d'après divers critiques éminents)

CHAPITRE VII

L'Allemagne parjure devant les Nations alliées

APPENDICE



